

On redoutait l'approche instantanée de la mort réelle, mais à cause de cette maladie on affirme qui menaçait de prêter la dernière. Les saintes Dispositions de la chère malade ne permettent pas d'hésiter un seul instant : on résolut de lui faire prononcer ses vœux le lendemain. Quand notre respectable Amour lui annonça cette grande nouvelle, elle n'en fut croire ses oreilles. Elle se fit répéter plusieurs fois cette chose impressionnante et répondant toujours : « Mais ce n'est pas possible : si j'informe avec着急性 si tout le monde était bien d'accord pour l'agréer. La Vénérable Mère des Novices eut seule la voix de la permission ; mais alors arriva le tour des écoutes au sujet de sa préparation. » Ah ! ma Sœur, comment voudrez-vous que je sois prête ? Je vous en prie, préparez-moi vous-même ! » Cette bonne Mère la prépara en effet toute la soirée, confiant ensuite à Jésus le soin d'achever son œuvre qu'il avait si bien commencée. Quand la nouvelle se répandit dans la Chambre, les sentiments se partagèrent entre la tristesse et la joie, entre la peine et une sincère envie. Les novices, ses compagnes s'empressèrent de la féliciter de tout son bonheur, de l'assurer de leurs vœux et de leurs prières. Elle accueillait tout avec un ineffable sourire de condescendance et d'intime satisfaction ; elle répondait avec force d'agréables plaisanteries à celles qui se plaignaient de son manque de chanté ; ou les laissait-elle pas en effet bien loin derrière elle, et à quoi leur avait-il servi d'être reçues les premières des saintes lumières de Jésus ? Parfois, elle jouait les mains avec une petite expression de surprise et de confusion qu'elle laissait voir le fond de son cœur. Dès lors, elle se passait la nuit dans douce tout-remplie de sa reconnaissance et de ses pieux vœux.

L'aurore du 1<sup>er</sup> Avril paraît enfin. Toute quel empressement elle fut recevoir tous les joyaux de sa vertu ! De robes : son chapelet, son long voile, son bonnet régale, et surtout sa chère Rose... Elle les voulait tirés sur son lit, elle les considérait avec amour, elle les touchait avec effusion.... Bientôt le Noviciat, silencieux et recueilli entoura sa couche ; la Communauté toute entière la suivait ; on venait s'écouter, méditer et pleurer ensemble, non de douleur, la reconnaissance et l'amour dominant tout... Puis arriva Marcellin.

Le Réumonier, sa voix enrouée brisait ses sentiments : il dit quelques vers de ces paroles qui vont d'autant plus sûrement à l'âme qu'elles passent par le cœur... Il dit à la jeune fiancée qui elle devrait recevoir les quelques lambourns de vie qui lui restaient, de donner à Jésus, et attendre de son bon plaisir de l'aimer encore. Dans le temps où de ne l'aimer plus que dans l'éternité. Puis commença la touchante cérémonie : des questions d'usage, notre cher petit sans reproche à la main, et intelligible voix, et quand arriva le moment de prononcer la formule des vœux, elle sembla retrouver tout ce qui lui restait de forces physiques et morales pour battre avec une fermeté que chacun remarqua. Ces vœux d'Perpétuité, prononcés sur un couche, qui sera alors devenir un lit funéraire, auraient peut-être semblé curieux à ceux qui ne pensent que pour le tiers, mais la Religion qui pense surtout pour le siècle, ne modifie pas le sens d'un mot, à supposer même que la partie du temps ne puisse être remplie celle de l'éternité : le sera, et n'est-ce pas l'essentiel ?

Les prévisions des médecins ne se vérifiaient pas : la maladie conserva jusqu'au dernier moment toute la lucidité de son esprit, néanmoins, à part le Professeur, la faiblesse s'accrut beaucoup. M. G. aurait permis ses crochets pour donner à sa nouvelle épouse le plaisir de savourer ici bas tous les charmes de son aultaine Divine, et aussi pour qu'il appartenît à cette grande action la gloire de ses facultés ! Les jours qui suivirent

St. Marie-Louise parut moins souffrir; elle prenait des heures entières dans un demi-sommeil qui témoignait, suivant un repos complet; mais une diminution dans l'intensité des douleurs. Plus tard cette intensité se raccélérera à un tel point que elle ne lui laissera plus aucun instant de calme, quand la force du mal l'obligera à crier, elle crierait de berner la Communion; souvent elle disait encore: « Oh! je souffre trop, trop... » et bien vite elle se reprochait, se reprochait ce trop que la violence de la douleur lui avait arraché... « Non, non mon Dieu, ce n'est pas trop: j'ouïs à peine plus souffrir sur la croix... » Elle s'occupait de toutes les personnes et les choses qui l'entouraient, cherchait à diminuer la fatigue qu'elle causait occasionnée en indiquant toujours la place des objets à son usage, entrant dans des détails qui suscitaient par la délicatesse d'attention qu'il dévoilait. Nous n'avons rien dit de la force qui elle possédait dans la réception fréquente de la Sainte-Éucharistie, et dans tous les sacres spirituels qu'on lui prodiguait. Son âme en profitait toujours avec ce calme, cette simplicité qui ne l'a jamais abandonnée.

Le désir de garder une âme qui pouvait en sauver mille d'autres et qui vivait inspirait pour elle-même tout d'affectionna sympathies fut conservé une nécessité à M. D. de la Guérinière. Elle s'y joignit de tout son cœur, seulement, quand on lui parlait d'espérance, elle n'avait jamais pour persuader, si bien qu'on lui demandait quelquefois si elle ne voulait pas quitter: « Oh! si répondait-elle si le bon Dieu le veut, mais je ne crois pas qu'il le veuille! » Dans le même temps, une de ses compagnes lui disait que la St. Vierge ne faisait de miracles que devant que la personne intéressée eût une confiance approfondie de la certitude, et comme elle l'existait à cette certitude, elle répondit avec sincérité: « Mais je ne puis pas me la donner; l'inspiration ne vient pas de moi! » La Sœur Mathieu des Novices avait de grandes espérances; non-seulement elle ressentait toujours, mais elle cherchait à les affaiblir; quoique elle ne les brusquât pas, c'établit la une des mille nuances de cette délicatesse exquise, poussée dans le cœur jusqu'aux dernières limites. Cette bonne Mère va la quittait, qu'en lui parlant du Dieu? Du bonheur qui l'y attendait. On lui fit entendre de prier beaucoup pour la Communauté, pour son cher Noviciat, et elle se fit une effusion. Plusieurs fois, son frère et sa sœur vinrent l'entourer de toute leur affection; comme elle aimait leur présence! comme elle leur en témoignait toute sa force!

Les jours de cette vie si courte étaient complets: le 24, on jugea que le moment déterminé ne pouvait être éloigné; on lui administra l'Extreme-Onction... Toujours même calme, même simplicité dans sa préparation; envisageant la mort sans effroi, et toujours désirant vivre encore. De cette vie de sacrifice et d'immolation nous devons peu l'oublier d'un bref crucifix; elle voulait gagner, embellir sa mort, les deux derniers en ayant décidé au contraire quelques souffrances et son frère original allait être assisté de l'adieu amoureux et paisible, pris le corps des deux consacré.

C'était un samedi, le midi, très-matinant, marqué parmi aucun repos, la mort l'arriva sans remettre à une de ces campagnes de voyage et affluer à Dieu tout bas; et c'est ce qui arracha le samedi: « la Sainte-Vierge venait vous chercher pour aller au ciel... » — « Oh! il devrait bien mourir! » répondit-elle avec un accent paniqué. Personne chose ne connaissait la sainte déication de notre petite Sœur Marie-Louise, personne ne voyait; le voyant si mal, que on soit convaincu à sa divine. Mais ce fut le terme! de son axis; dans la matinée elle partit bientôt à Dieu, et de sa toute puissante protection. Du Dieu, dont on lui rappelait souvent le souvenir, la petite Sœur rendait ses souvenirs moins vives. Petites bontés, son cheveu sur la quitté; bises, vers l'autre bout

Du soir, le trouvant plus mal ence, il fut de se hâter pour lui donner la communion sacre. Du grand voyage, elle reçut aussitôt le saint stigmate. D'immédiatement après, elle perdit la parole; elle entraîna en agonie. Douce agonie; c'était comme un sommeil. La Communauté toute entière l'entourait brûlant avec ardeur; on redoutait le dommage à cette heure, précisément parce qu'il n'avait fait aucune attaque durant la maladie... Il ne vit pas... cette divine paraison, et dehors de toutes les voies ordinaires, l'ennemi du salut n'avait aucun frein sur elle.... Elle mourut comme il avait vécu: dans les bras de Marie, il était six heures d'heure. On remarqua qu'il s'était écoulé trois heures depuis la réception du saint stigmate et qu'il rapprochait avec attendrissement la dévotion avec laquelle elle recommandait toujours à sa bonne Mère du Roi les trois dernières heures de sa vie.

Cette mort m'a laissé dans la Communauté une forte impression, et ses enfants même si effrayés d'ordinaire en pareil cas, ne témoignèrent aucune terreur. Chacun se sentait porté à l'invoquer plutôt qu'à prier pour elle, et le Noviciat qui conservait l'acquiescement comme un suave parfum le souvenir de ses vertus, se plaignait déjà à la puissance tout à la fois pour modèle et pour protectrice; il était heureux et fier d'affirmer au Divin Maître ce bon résultat de l'abnégation dont les glorieuses vertuées, en excitant de saints envies, renouvelaient tous les courages par la nouvelle expérience de la vérité de cette parole.  
Priez pour ceux qui meurent dans le Seigneur! L. 27 Avril 1872.

## Sœur Françoise Beauvais.

Noviciat.

M<sup>e</sup> Mari<sup>e</sup> Beauvais naquit à Vauxclos de l'autre d'une condition obscure selon le monde, mais dont les mœurs patriciales inspirerent de bonne heure à leurs enfants l'amour et la croix de Dieu. étant toute enfant la petite Marie montra un caractère vif et énergique; elle donna des preuves de la force de sa volonté, quand il s'agit pour elle de répondre à la voix de Dieu, qui l'appelait à la vie religieuse.

Marie n'avait point reçu d'instruction, et elle comprenait que pour entrer en Communauté, il fallait savoir de certains talents; du moins quelques notions indispensables; elle se mit donc courageusement à l'œuvre et bien qu'elle eût déjà environ dix-sept ans, elle alla en pension et étudia avec l'ingénier et la volonté de réussir, afin de pouvoir exercer son plus basse. Elle fut obligée d'attendre un certain temps avant de pouvoir le réaliser sa mère étant morte, la jeune fille qui était l'aînée, fut occuper de la tenue du mariage du soir de ses frères; ce ne fut que longtemps plus tard que la jeune sœur fut en âge de la remplacer que elle put enfin exercer ce qu'elle désirait depuis plusieurs années.

Plusieurs fois la jeune Marie aurait eu occasion de voir les Sœurs de St. Martin à l'hostie de Reims où elle avait une tante religieuse, M<sup>e</sup> Bussolier, ce qui fut cette Congrégation qu'elle fixa son choix; elle entra au Noviciat le 26 Avril 1832; pendant son noviciat elle alla au dépôt de mendicité, aider et se former en divers lieux aux soins des malades; tâche que elle remplit avec toute bonté, tout honneur de son

caractère et le bonheur naturelle. De son cœur, caché sous une écorce rude et souvent peu aimable. Son amitié de Noviciat était terminée; Sr François quitta ses vœux le 24 Juin 1834, et fut de nouveau chargée des veillées au dépôt. Ce fut là qu'elle passa plus de 20 ans, notre chère Sœur Déploya un zèle à toute épreuve, elle n'eut jamais rebute par les soins quelques si pénibles et si rebutants que renfermait les veillées. Dans leurs moments de repos, elle leur faisait entrouvrir légèrement leur temple selon leur capacité et leur bonne volonté; elle savait tout combiner si bien que rarement ses pauvres visages restaient sans; la paix; Du reste, elle ne perdait jamais un instant; elle occupait non seulement de ses malades, mais son Divinement lui faisait encore trouver du temps pour aider ses sœurs dans les autres emplois de la maison. Sr. Thérèse des pauvres Devait aussi en grande partie son bon entretien aux soins de cette chère Sœur. Il était à regretter que quelques défauts viennent ternir ces précieuses qualités. Sr. François avait le caractère ambrageux et plusieurs fois elle se laissa aller à des paroles, à des sortes un peu fâcheuses, qui ne laissaient pas à faire beaucoup souffrir celles qui vivent avec elle; sa bousquerie et sa rusticité naturelles contribuaient encore à rendre la vie peu agréable autour d'elle.

Dans certains moments de tristesse, elle était très franche, mais lors à temps, on lui reprochait d'être très-conventionnel; ses dispositions étaient ainsi plusieurs années, après lesquelles, notre chère Sœur travailla tellement à se corriger, qu'en peu de temps elle devenait tout autre. Dans ces veillées de caractères son zèle et son dévouement ne faiblirent jamais; elle aimait son Dieu, on peut dire qu'elle en était esclave, aussi sa maxime favorite était celle-ci: «Aimer Dieu et servir Dieu» De sa sévérité excessive pour elle-même, elle était extrêmement large pour les autres, son cœur Du reste n'était jamais en défaut.

Au milieu de ses occupations si multiples et si distantes son ame ne perdait pas la paix de Dieu; les écrits suivants témoignent après son mort le caractère assez: on voit combien cette ame simple et sans beaucoup d'instruction savait trouver le moyen de rendre ses actions agréables au cœur de Jésus, en les faisant passer par les mains de pauvres, intègres, sans lui manquant pas, elle avait même beaucoup d'esprit naturel entouré d'une grande originalité; elle disait un jour à une de ses sœurs: «Il n'est pas difficile d'être Philosophe, quand on a étudié pendant six ou huit ans, j'en savais tout autant que les autres si j'étais resté longtemps en pension.»

Bien jeune encore, à la mort de son mari, Sr. François eut un pressentiment de la maladie qui devait la ravis trop tôt à sa chère Congrégation; elle fut longue à pouvoir se résigner à accepter ce genre de maladie; pendant quatorze ans toutes ses forces eurent pour but de se soumettre à la très-sainte volonté de son Dieu, aussi le bon Christ qui ne se laisse jamais vaincre en générosité lui accorda-t-il la grâce d'accepter courageusement et presque joyeusement cette affection de fortune qui la mina pendant si longtemps. Son ame et son corps eurent sa mort le 1<sup>er</sup> Janvier de Brugereac ayant besoin D'un sacré cœur pour occuper de l'influence et de la Lorraine, ses supérieures jetèrent les yeux sur Sr. François, qui avait moins au dépôt que 18 ans de profession. Cette éprouve fut bien douloureuse pour cette chère Sœur mais comme elle accepta ce sacrifice avec bonté et la soumission de son ame chrétienne, la nature malgré sa souffrance se laissa entièrement dompter par la grâce et force de foi après avoir reçu cette nouvelle, Sr. François se rendit à son poste et pratiqua parfaitement

De tout le travail qu'il exigeait; mais ce ne fut pas pour longtemps: partie pour Périgueux au mois d'Octobre, elle rentra à Poitiers au mois de Mars suivant. À partir de ce moment, notre chère sœur ne quitta presque plus sa chambre, elle souffrait alors beaucoup d'une douleur de côté: malgré ses souffrances et les envies d'un sollicité occasionné par son état, elle conservait un fonds de gaieté, elle avait des réparties si spirituelles originales, qu'elle faisait parmi très agréablement les quelques instants que chacune des deux étaient heureuses de pouvoir lui consacrer.

La vie si écoulée ainsi sans beaucoup de changement jusqu'au milieu d'Septembre, époque à laquelle, elle voulut complètement; elle devint alors plus brûlante cependant qu'elle fut prête à quitter la vie; elle parlait de la mort comme d'une actrice toute naturelle, Mme Dervicie, elle voyait arriver même avec bonheur l'heure qui la réservait pour toujours à son Dieu Espous. Notre chère sœur acceptait sans rancune les remèdes prescrits, malgré la conviction intime qu'elle avait qu'ils étaient complètement inutiles pour sa guérison; jamais, elle ne manifestait un désir, une envie, ce qui aurait poussé à lui faire acquérir plus de remèdes; si on lui offrait quelques-uns de choisir entre différents méde, elle ne se prononçait jamais: « Ce que vous me porterez, disait-elle je le prendrai. » Il arrivait très souvent qu'on ne prévoyait pas juste ce qui lui allait le mieux; c'était alors pour notre chère sœur, une occasion de mortification; malgré son désespoir elle ne voulut jamais consentir à la laisser descendre; elle avait tellement d'œurs D. ne pas blesser la Sainte Promesse, qu'elle ne laissait pas perdre une seule bouchée de pain. Un jour le docteur infirmier la pria de faire connaître ce qu'elle pourrait avoir de plus de plaisir, qu'on ferait en sorte de lui procurer. « Pourquoi faire, répondit-elle, quand je mourrai, peut-être n'en aurai-je plus envie. » C'est ainsi qu'elle profitait de tout pour plaire à son Dieu Sauveur et embellir sa mort.

Le sentiment beaucoup plus faible et comprenant que sa fin était proche, notre chère malade demanda le sacrement de l'Extreme-Onction; on se hâta de l'assurer en si peu de temps; le prieur avec laquelle elle le reçut fut un sujet d'édification générale. Elle n'oubliait aucun de ses chers objets de prière, les souhaitant toujours à sa poitrine. Quatre jours avant sa mort, elle se mit en retrait; on la comprit facilement à son attitude, à son silence, à peine si elle répondait aux sœurs, qui allaient souvent s'informer de son état; elle parlait si peu, elle paraissait si contrainte de voir quelqu'un, que jugeant que les visites la dérangeaient on n'osait plus toucher dans l'infirmière; il n'eût pas jusqu'à ses derniers moments de son lit, qui va lui donnerent à visiter; en un mot elle fit tout son possible pour ne pas se déranger, les choses de la terre n'étant plus rien pour son cœur mourant.

Ce fut que le jour de sa mort qu'elle sortit de sa solitude. Et alors elle s'assit dans son lit avec ses sœurs, elle parlait beaucoup du ciel, se chargeant volontiers des conversations que toutes lui donnaient; voyant entrer son infirmier, elle lui demanda fraudeusement la peine qu'elle lui avait donnée; elle regardait toutes ses sœurs, leur demandant toutes quelques bonnes paroles; elle pria Dieu de lui donner son cœur. Du Pardon, elle indiqua à qui lui où il était, ensuite elle demanda à recevoir l'indulgence du Pardon; le matin elle avait reçu le Saint-Sacrement. Un peu après, elle demanda à la sœur qui était dans sa chambre qu'elle jout l'était, sur la réponse qui lui fut faite

Mardi) elle dit: « J'aurai bien longtemps à rester en Perigordine; » elle marchait pas se pâmer, mais on comprenait facilement que sa pensée se hantait au samedi, elle avait une si forte confiance dans cette délivrance qu'il le devait la St. Vierge, dont elle avait toujours été la fille-éluée. Ayant entendu Dieu que Monseigneur étoit dans une chapelle voisine de St. Martin, elle manifesta le désir de le voir et de recevoir une dernière fois sa bénédiction. Qui que Monseigneur fut content, il eut la bonté de se rendre à ce pauvre Dieu, ce qui fut le plus grand plaisir à la chère mourante. Quelques instants après, son Maestro étoit venu, elle le regarda souriant et lui demanda son bras pour examiner le pouls, elle lui dit en riant: « Je pense bien que celle fois, vous ne direz pas que mon état est bon; » Puis elle ajouta: « Je fais le sacrifice de ma vie pour la conge-  
sion des pécheurs; et là, elle nomma quelques personnes particulièrement. Son Directeur, qui ne la quitta pas jusqu'à la fin, la trouvant beaucoup plus gaie, lui donna une dernière absolution et l'encouragea encore par de bonnes et saines paroles, apres quoi, vers les quatre heures, elle ne put plus articuler que quelques syllabes entrecoupées, mais elle comprenait encore et souriait quand on lui parlait du bonheur du Ciel. Son agonie se prolongea jusqu'à 8 heures, heure à laquelle notre cher St. François rendait paisiblement son âme à son Éleste-Spouse, c'étoit le 14 Novembre 1773. Ainsi se termina cette vie très courte pour sa Congrégation, qui perdait une de ses meilleures Prophétesses, et très courte aussi pour les pauvres qui l'estimaient et l'aimoient; mais pleine de merits. Devant Celui qui avoit tout compté et qui ne laisse pas de récompenser les moindres actions faites pour lui plaire. Les deux qui entouraient sa couché funèbre conservent longtemps le souvenir de cette mort si calme, si édifiante et qui fut pour toutes un Peuil et une consolation. Mourir ainsi dans le Seigneur, c'est assurément commencer à vivre.

#### Dernières dispositions de St. François, kurusis après sa mort. (Continu)

Au nom du Père, et du Fils et du St. Esprit. Ainsi soit-il. Mon Dieu c'est en votre sainte présence, et de la très-sainte Vierge, de mon bon ange gardien et de toute la cour céleste, et avec toute ma pleine connaissance, que je déclare mes intentions de la manière suivante: En cas de mort subite ou imprévue, ou de rester sans connaissance, que je desire de toute mon âme recevoir tous les Sacrements, de l'extinction, le Saint-Vratique, l'Examen-Coulement et l'indulgence plenière à mon dernier moment. Mon Dieu, c'est du fond de mon cœur, que je vous demande la grâce d'un bon vive endroit, de toutes mes fautes, que vous savez et que je nombrieuses, en particulier de toutes celles que j'en ai commettue contre vos très bons vœux: contre la Charité, l'Humbleté, le peu de confiance que j'ai eu en la grande miséricorde de mon Dieu. De toute la négligence que j'ai eue pour les soins de mes malades et à remplir tous mes devoirs.

Je vous offre, ô mon Dieu, Sauveur par le sang précieux, que vous avez bien voulu verser pour moi sur l'arbre de la Croix, tout le temps qui me reste à vivre encore, tout mon travail. Toutes mes larmes, tous les sacrifices que vous demandez de moi, toutes les bonnes œuvres que vous voudrez bien par un effet de votre grâce me permettre de faire encore.

Je m'envie tous les jours et desire tout cela en continuant à servir mes intérêts. De la manière suivante: Après avoir fait le signe de la Croix, Jésus, Marie, Joseph, aux pieds de moi, bénis soit la sainte et Glorieuse conception de la sainte vierge Marie; nous vous supplions Seigneur Jésus de secourir vos serviteurs et vos servantes, que vous avez racheté par les mérites de votre précieux sang. Mon Dieu, je vous offre mon cœur, comme l'autel mes actions.

De la journée, toutes mes pensées, tous mes désirs, toutes les contrariétés qui pourront m'arriver aujourd'hui. Je vous offre aussi toutes les bonnes œuvres que je voudrai faire, pour tout cela je m'unis à l'intention avec toutes les communautés religieuses, tant d'hommes que de femmes, avec tout le clergé. Je m'unis de toute mon âme, à toutes les Messes qui se diront aujourd'hui dans tout le monde catholique; je vous offre à cette intention, mon humble cœur pour vous servir d'autel, dans tous les lieux du monde où il y aura un Petit Office. Je vous offre le saint Sacrement de la Messe. Je m'unis à toutes les adorations des Anges et des Saints qui sont dans le ciel, je vous les offre en réparation de tous les outrages qui vous sont faits sur la Terre. Dans le très-saint Sacrement de l'Autel, je m'unis à toutes les ames pieuses, à toutes les communions. Je vous offre tous les tracés de ces pauvres ames qui ne pensent pas que j'aurais à leur Dieu; je vous offre toutes les indulgences, que j'ai l'intention de gagner aujourd'hui. Vierge Souvent, je vous donne tout ce que je pourrai gagner aujourd'hui d'expiation, pour le soulagement des âmes du Purgatoire, afin que vous en distoient selon votre bon plaisir, et la plus grande gloire de Dieu.

Mon Divin Jésus, je vous offre toutes ces intentions pour la conversion des pécheurs, pour la persévérance des justes, pour l'expiation des mes propres péchés, pour le bien de la France et pour les besoins de l'Eglise, et aussi aux intentions du Souverain Pontife, pour le bien de ma famille, en préparation ou action de grâce de la communion que j'aspire en ce que je veux faire; en allant ouvrir les portes de mes pauvres, qui sont toujours les premiers par de ma générosité, je veux réciter les Litanies de la St. Vierge, l. St. Joseph, la Sainte Vierge Souvent; je communiquerai toujours mes actions en vous priant de les bénir. Et le Meilleur, le Venu Rector, le Souvenez-vous à notre Dame du Sacré-Cœur: Jésus, mon seul amour, je me donne à vous pour toujours: Mon Dieu, faites-moi la grâce de passer ma journée sans vous offenser, surtout mortellement.

Le soir, en allant prendre mon repas, je veux toujours dire: Mon Dieu, je vous serai de la journée que vous avez bien voulu me faire la grâce de passer; je vous demande bien pardon des fautes que j'ai pu commettre; je vous offre l'auant et le remerciement que je vais prendre par l'intercession des saints. Oeufs de Jésus et de Marie, de la bienheureuse Marguerite-Marie, de St. Joseph, de la St. Vierge, ma patronne; De mon bon ange Gardien; de St. Louis de Gonzague; de St. Stanislas Kostka; de St. François d'Assise; de St. François de Sales; de St. François Xavier; de St. Lazare; de St. Benoit; de St. Jean l'Évangéliste; de St. Clément d'Assise; de St. Marthe; de St. Germaine; de St. Thélephère; de St. François; de St. Marin Madeleine; de N.D. de Recouvrance; de N.D. de Fourvière; de N.D. de Rocamadour; de N.D. de l'Immaculée; de N.D. de Lourdes; de N.D. de la Garde; de N.D. de Fidélité; de N.D. de France; de N.D. du Grand-pouvoir; de N.D. des Victoires; de N.D. des Sept-Douleurs; et de N.D. du Sacré-Cœur.

Mon Dieu, je vous offre tout ce que je veux faire pour vous demander pardon des fautes de ma journée, le Souvenir vous et les délices que je veux vivre, pour la conversion des pécheurs, pour les besoins de l'Eglise, de ma Communauté, de mes parents et surtout pour vous demander la grâce de faire une bonne mort; en action de grâce de la communion que j'ai faite ce matin, en préparation de celle de Demain, ou de la confession que je veux faire et que je vous offre comme la dernière de ma vie. Amen.

Mon Dieu, j'accepte la maladie que vous voulez bien me donner, qui sera probablement une maladie très-lourde, et que je supporte extrêmement, pour sauver l'avance à toutes les souffrances physiques et morales. Dont vous voudrez me faire; je fais le sacrifice de perdre tous les remèdes, qui me seront imposés par les médecins, en union Du fil et Du vinaigre qui fut présentés à notre Divin Sauveur, exprimant pour le salut Du genre humain et pour le mien en particulier, j'accepte tous les Déchirements De ma longue agonie, en union De celle De mon Divin Sauveur au jardin Des Oliviers.

J'abjure et déracine toutes les paroles ou actions que les Doulours De la mort pourront me faire dire ou faire à ma Dernière extrémité.

J'offre enfin ma vie pour le salut Des âmes, pour la conservation De la St<sup>e</sup> Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, pour le salut Des mes frères, pour tous nos Bienfaiteurs spirituels et temporals, tant morts que vivants et en particulier De ceux qui se sont le plus occupés Du salut De mon âme.

Fait à Périgueux, le 18 8<sup>e</sup>, fte de St-Luc, Languedoc, 1869.

6

St. Maria Francesco Beaufort.

J'aspire mes Supérieurs, au nom De la tri-sainte et Glorieuse Trinité, Père, Fils et St-Esprit, De ne pas expoler, mon misérable corps apres ma mort à l'usage Du peuple; mon seul et unique Désir est que mon corps soit entièrement-cublié; la chose que je demande Du plus profond De mon cœur, c'est qu'on se assurence De ma pauvre âme au pied Des autels Du Seigneur.

Si j'ai mis quelque chose par écrit, qui soit contre la sainte Obéissance, je le retracte et fais abrogation De ma volonté et laisse à mes Supérieurs pleine et entière liberté D'agir comme Ils l'entendent.

## Claire Mercier.

C<sup>te</sup> de Bergerac. Hôpital

M<sup>me</sup> demoiselle Jeanne Marie Mercier née à Montclar, Dordogne en 1809. Depuis longtemps, où lui a été donné De bonheur, le matin de l'an 1869, à 6h, La Sainte a commencé De gouter en tout Ses organes et Peut-être à Paris elle allait vers son corps, voila, sans doute au Pauvre-âme De son intendant François le plus ancien ami De St. Ruffe. C'est là où elle a été au matin De l'an 1869. Où étaient Desmarests, Sébastien, Paul et moi, alors nous étions dans son intendant. Toute cette nuit à tenir sur elle enfermée fait à ce qu'il faut faire. C'est à Dieu tout honneur et gloire. De bonheur, elle a aussi appeler à la vie religieuse et voulut continuer comme Pothier. Pour la communauté qui avait abrité sa femme lorsqu'elle avait terminé le travail et la force forte, que D'habileté, sont comme l'attribution qu'on a reçue. Elle a été aussi une fois sur De l'autre.... Si était-elle trop fatiguée? Les infirmiers a regardé-elle morte deux mois? Je faisons au elle et à mes amis, c'est-à-dire à Paul, Paul tout De ce qu'il a fait de bonheur et de miséricorde. Les amis de la Sainte à la fin de ses dernières heures ont été très nombreux.

Qui bien les scrupules qui plus tard tourmenteront son ame et dont nous aurons à parler ne furent-ils pas pour une part dans cette indecision et ce pas en arrière ?....

Jusqu'à ce en soi, elle se sentit volontairement pour un temps, et voulut étudier plus avantageusement sa vocation et peut-être aussi connaître, ne fut-ce que de loin ce monde dans lequel elle fut toujours destinée à se séparer.

Son Education et son instruction avaient été soignées; elle avait reçu des leçons des sages Docteurs, aussi fut-elle en état, en quittant le couvent de Montfaucon, où elle finissait son hospitalat. D'entier dans celui de Beaumont, l'ami alors par ses chers livres (de Lumen) en qualité de Sacré-Médecin; en sortant de la cathédrale comme malade (de l'oreille) au Pénitencier officiait et renommé M. le Chanoine à Bergerac; elle remplît toujours sa tâche avec beaucoup d'intelligence et de zèle; toutefois son ame n'était pas pleinement satisfaite; je Dieu de se consacrer à Dieu et Prester en Religie ne l'avait pas quittée..... Trouver sa vie à l'éducation de la jeunesse culturelle noble et sainte; enculquer aux enfants sur les éléments de la science humaine, cette sainte Amour qui les rend fort dans la traversie de la vie, et la poussaient de l'autre de la lutte et du combat, est un roh qui a son mérite et sa gloire !.... Mais elle sentait l'attrait d'être encore plus directement vouée en suivant les pauvres à celui qui a dit : « Venu, tous à moi, vous qui souffrez, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai ! »

La première tentation que elle avait faite, c'est qu'il voulut faire de l'ordre de l'Assomption au moins temporairement; la rendit humiliée et hésitante; elle se méfiait d'elle-même, et ne se croyait pas assez affirmée dans sa résolution. De sages conseils, de recommandations et de l'assurance lumineuse d'un chef d'habitation et de caractère, et le 31 juillet 1833, elle entra à l'Hôpital de Bergerac à l'âge de 22 ans. Depuis lors son travail sur sa matière distinguerent ses tentations cependant, sa résolution fut plus et l'année suivante 1836 elle fut l'abbé M. Noël. À cette époque chaque mairie, chaque Commune, était autorisée à faire des postulants et des Novices, et à recevoir chaque sujet qui se présentait avec les conditions voulues. La profession finale se faisait le jour. Depuis en 1833, Monsieur Georges De son nom et l'œuvre mémoire réunit tous ces groupes épars, toutes ces associations en un seul prêtre, et ceci, à Bergerac une Mère Noël et un Régiment ou Pénitentiaire, sous une même direction, pour appeler leur hospitalat, leur Régiment et tous y prendre le saint habit. Toutes les jeunes personnes qui se dédonnaient à entrer en Communauté dans la Congrégation qui reçut le vocable de Sainte-Nicette.

C'est le 1<sup>er</sup> Février 1839 que notre Dame Jeanne Bergerac fit sa profession religieuse. Depuis elle se versa aux diverses fonctions que lui imposa et lui remplit toutes à la satisfaction de ses supérieurs, avec zèle, dévouement, humilité et intelligence; sa sollicitude et sa charité ne se laissant jamais. Elle passa quelque temps à l'Hôpital de Bergerac occupée à ces siennes œuvres. Reçue à Bergerac en 1847, elle en repartit en 1850 pour aller à Puygros en qualité de Supérieure de la Communauté de ce lieu, et l'ama successivement en la même qualité à Combrage et au Port de St. Roy. Elle déploya dans ces diverses localités le même dévouement, le même zèle de son-même, la même douceur de caractère, le même esprit de charité, quand elle fut aux surfaces au service de Dieu et des malades, elle revint à Bergerac en 1867 dans cet asile qui avait abrité sa première fois dans la carrière religieuse. Quelques jours après

faiblesse et de souffrance m'ont permis pas de faire rien de possible, elle si employait-encore volontiers à ce qui ne dépassait pas ses moyens, et se plaignait, car on voulait la mesurer et lui trouver un peu de repos après une vie si bien remplie, qui on ne l'accueillait pas suffisamment, qu'on la laissait sans rien faire.

À la réforme accomplie par Monseigneur Georges et que nous avons signalé en tenant compte de sa soumettre les jeans religieux, c'était une des conditions de leur entrée en communauté : elles devaient accepter la règle nouvelle dans son intégrité et faire les voeux d'obéissance et de pauvreté. Par ce dernier voeu, elles ne devaient porter rien en propre, et après le mariage puis, relatifs à la dot qu'elles devaient apporter, la maison où elles se trouvaient devait procurer à tous leurs besoins.... Pour les accusées, elles devaient accepter cette règle et s'y soumettre, comme par une explication rétractée, elle devaient aussi, si elles le désiraient, si elles se préféraient, garder leur ancienne tenue et ne céder la tête à l'obligation de leurs servantes..... Notre cher Saint-Bertrand fait de celles qui avaient pris la règle monastique d'être, et elle emploierait une bonne partie de son temps au enseignement des malades, et au service des bons œuvres. Pour les pauvres malades elle aurait toujours quelques frères, quelques sœurs. Du vin de Pouilly. Que ce produit lui soit donné pour son faible estomac ! Des confitures, etc.,.... et faisait ainsi servir sa confection et sa vente. C'est ici le moment de parler des scrupules qui ont contrarié une partie de sa vie. Le scrupule est une maladie de l'âme, qui suppose dans celle qui en est atteinte la foi, la crainte du Seigneur et la humilité..... Qui voulut gagner la science par ces flammes purifiantes et la vibration de ses imperfections et de ses nombreuses erreurs. Toujours mécontente d'elle-même, toujours accablant de mésaventures, pour son salut et la gloire de Dieu, elle vivait dans des tristes entourages et de持续的 alarmes. Mais la fin de sa carrière, dans les dernières années de son existence, le Seigneur lui accorda de bonnes marques et lui donna la paix et la paix.

Notre cher Saint-Bertrand avait été longtemps contraint d'habiter de faire certains petits voyages pour aller voir sa famille. Le tel était brûlé en lui-même, car Dieu ne s'oppose pas à ce que nous ayons jusqu'à la fin nos affections et nos proches. Mais ce qui contrariait la discipline générale et constituaient dans la communauté une espèce de perturbation et d'agitation étaient :.... lorsque le temps de ces voyages était venu, notre Saint se sentait mal à l'aise, il ne reconnaissait la maison pas en partant pour aller sacrifier de ce qu'il croisait être, sans doute, pour elle un devoir, une obligation et un service volontaire.

Ce scutôt s'était bien affublé, son état d'invalide s'était considérablement agrandi lorsque elle entreprit ce dernier voyage dont elle ne devait plus revenir. Les amis et les rencontres charitables ne lui manquaient pas.... Elle mourut, lassée de la misère et de l'œuvre et espérant que après l'avoir satisfait, et refleurie sa santé, elle conservait encore des illusions sur l'avenir. Mais ne tarda-t-il, à toucher sans faille le setain. Mais Dieu avait mis au cœur de l'âme de son sainte la force de la satisfaction du setain. La satisfaction alors devint-encore de mourir au milieu de sa compagnie de cette famille d'adoptions qui a été donnée à la famille selon la chair, et dont les liens ne se sont pas rompus !

Le 10 Mai 1774, ville de Paris où elle devait rentrer à la communauté, on la trouva morte dans son lit. et peut-être pour l'être immédiatement et sans son écho, elle

Journal tenu continuellement, à l'ordre du jour et à l'ordre du jour du 1<sup>er</sup> octobre 1879.  
Le jour où j'eusse la mort, elle avait eu le bonheur d'avoir la 2<sup>e</sup> communion.

Nous ne savons pas le caractère de sa religion sans être au courant de l'accolade. Nous  
savons sa grande miséricorde et sa bonté sans égale ! Nous ne nous permettons pas de la faire évoquer  
à Dieu, mais nous devons croire à cette volonté de l'autre monde de faire au Père le bon et aimé  
de Dieu dans ses intentions et ses actes.

Priez pour moi, je vous en prie !

Le 11 juil. 1879.

## Cœur Eugénine Gibaud

Mémoires.

Madoiselle Mathilde Gibaud naquit à Langonnet le 15 juil. 1854. Une famille recommandable par sa piété et par l'union-sainte qui régnait entre tous ses membres, en sorte qu'ils semblaient tous ne faire qu'un seul cœur et qu'un seul cœur. Les parents de cette chère enfant avaient d'un esprit véritablement chrétien, veillés avec le plus grand soin à son éducation ; ils la confierent bien jeune encore à un communauté religieuse de la ville. Sous l'influence solitaire des sœurs consacrées à Dieu, le cœur de Mathilde s'éleva sans peine vers Celui qui était. Devait le constater. Et ainsi jusqu'au bout des dernières années de son existence révoltaient dans le calme, que elle vivait heureuse, entourée de l'affection de ses parents et de ses compagnes, sa famille, saluant une à ces étreintes, hélas ! leur commun et nos leurs. Des rares défections atteignirent sa famille. Se quitter Langonnet pour venir se fixer à Nantes. Questionnée mais avec Mathilde fut envoyée à nos Sœurs de L'Assomption. Lai, elle devint bientôt l'âme de l'affection des personnes qui l'entouraient, aussi fut-elle comptée parmi quelques rares sœurs, autant de Mères que de moutresses, de Sœurs que de conségrées. La jeune novice gagna admirable et douce, une humeur enjouée, d'un caractère doux et agréable. La jeune pensionnaire possédait le talent de faire rire et d'amuser son entourage, tout en sachant devenir sérieuse quand les circonstances l'exigeaient. Quelques années avant sa sortie de pension, elle avait mérité le titre de tricier pour son cœur d'Enfant de Marie. Elle avait pu se placer d'une manière tout particulière sous les auspices de cette bonne Mère du Ciel, et le Dieu dans le cœur d'Elle de son jeune âme : O Maria, je serai toujours votre Enfant !... Si nous savions que dans tout le cours de sa vie, cette chère petite clair, n'oublierait jamais ce qu'elle avait promis au jour de sa consécration.

Dieu l'ayant donné d'une intelligence précise, elle sut correspondre aux besoins de ce bon Maître et aux soins de Dieu pour ses excellentes matières. Des progrès rapides furent estés à nos bonnes Sœurs un résultat des plus consolants; on apprit, après un travail laborieux et constant, Mathilde fut en état de subir ses examens pour le brevet de capacité. Au mois d'août 1873. Le succès couronna des efforts faits dans le seul but de plaire à Dieu et de procurer sa plus grande gloire. Le voyage de Poitiers amena pour la première fois au Noviciat d'Esr. Rauhle celle que, depuis plusieurs années dirigeait vers cette maison sainte tous les souliers, toutes les aspirations

de son jeune cœur. En recevant le Noviciat de plus près, notre cher petit frère sentit vivement s'accroître son désir de consécration totale au Seigneur. Ses vœux ne furent pas à être exaucés : Au commencement du mois de Novembre, Matthilde trouvait dans son cœur davantage d'envie que la force de dire un Dernier adieu à ses parents bien-aimés et à sa chère Communauté de L'abbaye Blanche qu'elle regardait à juste titre comme une seconde famille.

Le 2 Janvier 1873, notre jeune aspirante eut le bonheur de faire son premier pas dans la vie Religieuse ; elle reçut la veste, ce premier linceul symbolique d'une union plus intime avec le Divin Maître.

Quelques jours après, nos Sœurs Supérieures lui confierent la soin des enfants de la classe gratuite, heureuse de trouver à la rigueur du Seigneur, la nouvelle Postulante déploya dans cette tâche, tant de zèle et de dévouement, qu'elle fut bientôt nommée à la direction de cette classe et de ses élèves. Alors ses forces physiques ne devaient point secouder son zèle, car sa santé subirait sensiblement l'effet de la recherche de son emploi. Ses soins constants et maternels qui lui furent prodigués avec tant de sollicitude, ne purent lui procurer le soulagement qu'on désirait, et qu'on espérait.

Une épreuve nouvelle attendait la jeune postulante : l'époque de la prière d'habil arriva, elle avait un ardent désir d'en être maitre. La rigueur de nos Supérieures déclara pour son plus grand bien, qu'un retard en obéissant à sa lutte fierte naturelle corrieroit aussi sa très grande honte, qui la portoit à la Discrétion. Mais elle n'osa pas souffrir le préjudice. Le rétrouement fut vivement secoué par notre cher Matthilde, qui fut en recul. Elle fut alors envoyée à Moustiers au mois d'Octobre. Une amélioration sensible dans sa santé, lui permit de satisfaction le très empêtrément que la portait à la Vierge, pendant son séjour loin du Noviciat de leur cher Noviciat qu'elle aimait tant ; elle devint beaucoup plus sérieuse, sans rien perdre cependant de cette douce gaîté, qui donnait tant de charme à sa conversation. Elle songea sérieusement au titre si envie de Notre Dame France de Jésus. Quelques personnes tendaient vers ce but unique : Oh ! que nous devons être heureuses, courroit-elle à ses compagnes quand nous aurions le bonheur de revêtir le d'habit ! ...

Deux sentiments avaient toujours semblé dominer dans l'âme de notre cher petit frère : Son amour pour Marie et sa reconnaissance envers Dieu pour le bien fait inappréciable de la vocation religieuse. Ces deux sentiments impressionnèrent tellement sa jeune âme, que parfois pendant à quelque une de ses compagnes, elle murmurait : Qu'avez-nous donc fait, ou bon Dieu pour mériter cette grâce, dont, tant d'autres dont, j'aurais été : Ce sont ces mêmes personnes qui lui faisaient croire un Unisson nos efforts, ma force, et rivalissons de zèle pour devenir bientôt l'honneur de Jésus et plus tard des diques épouses. Nous ne devrions faire trop de sacrifices pour reconnaître la faveur indigne qui nous est accordée préférablement, à tant d'autres indignes que nous. Je pense sérieusement à la prise d'habit de Pâques ; je voudrais tant en être ! ...

Au commencement de Février 1874, Matthilde fut rappelée au Noviciat pour une de se retrouver auprès de ses bonnes Mères et de ses chères compagnes elle ne songea plus qu'à la cérémonie de Pâques. Le mardi qui on avait remarqué dans sa voix

Je sentis, aussi fut-elle admise à prendre l'habil le jeudi. Le soir de ce Jeudi Saint-s'ouvre la petite retraite-triratentoir au grand jour. L'âme de notre chère Sœur jouit-enfin de la sollicité du calme avec lesquels elle souriait si adoucement. Soucie aux inspirations de sa grâce, elle se livra tout entière à la main mystérieuse qui devait façonner son jeune cœur. Nous ne savons point le travail des deux Maitres. Dans cette âme, c'est le secret de Jésus seul ! pour nous il nous a été donné de admirer les fruits et de nous égayer au contact d'un changement si merveilleux. Notre Vénérée Maitresse, presque effrayée des ardeurs existentielles de la faible nature, chercha à combattre ce qui elle tenait pour la contradiction ; mais Mathilde avait des pressentiments de son futur prochain et rien ne pouvait arrêter sa force. Dans cette retraite, qu'elle regrettait si justement comme la dernière de sa vie.

Dans la journée du Samedi Saint, elle se sentit très-fatiguée, mais tout ordinairement à sa retraite, elle ne seoccupa pas, de ce qu'elle crovoit être seulement un bon malaise. Dans la nuit du samedi au dimanche, ses souffrances avaient augmenté ; toutefois petit à peu fut pris d'un violent vomissement de sang. Notre Vénérée Maitresse qui avait été opprime en toute hantie, fut bientôt affaiblie de la gravité du mal, et bientôt tout la communauté partagea ses afflictions. Sa chose était visible, le corps faisait envie à l'âme bonne à cette sainte. Désormais plus d'espérance, bientôt une absence de répit et trop belles révisions ? En état pourtant à la veille d'augmenter jour. Ne pas revivre du saint habit, celle qui l'admirait si évidemment, avait été abrimer son âme d'un douleur mortelle où en sort de jours. Bientôt constatée une tombeuse. Nos bonnes et sincères supériorités, aimées, des sentiments d'une mère pour son enfant, ne voulurent pas troubler la paix de la gloire. O Jésus.

Ce mercredi matin étoit arrivé au la réveil, non sans peine, de vêtements blancs, symbole de la pureté de son âme. Très-éprouvée dans long temps, le front couronné de roses, cette siue pâle Sœur, nous apparaissait déjà comme un ange du ciel. Sa gloire se passa en de multiples émissions qui épuisaient ses forces ; mais se reposant avec ses compagnes après l'émission de sa gloire, elle leur renouva que elle n'en pouvoit plus. Quelques temps après, se relevant encore sous l'impression de ce beau jour, elle nous disait gaiement : « Mon habit me parle bien haut ; quand je me regarde dans ce nouveau costume, je me demande si c'est bien moi, pourtant ce n'est plus Mathilde non, non ! .. il faut que elle meure pour faire place à M. Guydroine, oui, ajoutait-elle ; c'est bien vrai : l'habit donne du sérieux ! » Agacée de cette ironie à l'Éveine Vénérable à perfectionner en plus en plus celle qui il voulait rattacher, car des liens indissolubles. Une douce gravité pris insensiblement la place de cette gaîté si naïve, tandis de son caractère ; alors lorsqu'à la voient pâle et charmelante traverser les corridors, nous épouvantons un serrant de cœur bien pâle, en constatait chaque jour la diminution de ses forces physiques, et sentant robe pâle épuisée encore. Elle si persistait que faire de l'acte blanche, raffermirait cette vie qui lui débarquait : Prevoir ses bonnes Mairies, ses chères sympathies, se sentir de nouveau étonné de leur venir et de leur tendresse, était pour un cœur jeune, qui bût agencé dans le terme de ses souffrances. Elle avait rencontré avec bonheur

L'invitation faite par ses bonnes Maitresses, mais dès que cette excellente Mère lui eut exprimé l'espérance qu'elle aurait de la voir si longtemps au Noviciat, elle se hésita, has a mis faire le sacrifice.

Une plus grande épreuve devait déchirer son cœur. Sa mort imprime de son pein. De ce père tant aimé, qu'elle n'avait pas revu depuis son entrée au Noviciat, vint porter un dernier coup à sa santé. Sa pauvre Mère, cette chère petite Sœur fut amoureuse; cependant elle fut toujours soumise et se conforma généralement à la volonté du Dieu. Mère! Quelques temps après, Notre Vénérable Mère et notre Maitresse Des Novices obligés de faire un voyage pour les intérêts de la Congrégation, doivent quitter cette chère malade qui ne les vit pas partir sans beaucoup de peine, cependant elle leur dit gravement: "Je serai sage; j'attendrai votre retour." Elle pressentait très bien ses forces, le lendemain elle se mettait au lit pour ne plus se relever. Le mal fit des régresses, jusqu'à que trois jours après, le mercredi 17 juillet, elle eut un accès de fièvre si violent qu'il brûla son visage. La jeune novice compréhendait son état, elle sortait la veille lui échapper, aussi demandait-elle avec ardeur de passer son Rameau à Lui par les deux lieux de Pauvreté, Chasteté et Obscurité. Là, il y eut une scène qui montre bien l'esprit d'obéissance de la jeune Novice. Notre Maitresse Des Novices était absente, avant son départ, tout en lui faisant entendre qu'il peut se faire qu'elle fût ses vœux conditionnelles, elle lui avait dit: "Nous verrons cela ci mon retour." Mais le mal s'aggravait, et sur la position qui lui fut faite d'accomplir ce grand acte, elle répondit d'un manière suggestive: "S'iront devant avoir la faveur de sa Maitresse." Ce ne fut que sur le témoignage qu'en lui donna que elle l'avait laissé, avant son départ que la chère Mère fut consentie à voir son désir réalisé. La fiancée de Jésus allait devenir son épouse, cette pensée fit bondir de joie celle aimée fidèle à Jésus. La communauté, ayant été avertie, se rendit, non sans une profonde émotion auprès du lit de la jeune mourante. Le mal de sans douce n'eût rien compris à cette scène touchante, mais pour nous qu'il était beau de voir cette jeune âme sur le seuil de l'éternité, commencer cette vision divine qui seule est la vraie vie! Il était neuf heures du soir, notre redoutable assassin l'avait préparée à cet acte important, il pria Monsieur l'Abbé Bonnet, Vicaire général de vouloir bien recevoir ses vœux, et de lui admettre ces paroles touchantes, qui en la détachant de ses plus belles choses de la Terre, firent sur nous une profonde impression. Elle regarda le grand voile, la croix surtout avec une foi visible, mais à qui nous faisons, c'est l'expression de sa foi en promenant l'acte des vœux. Ce mot-ci à l'infini fut prononcé avec une telle énergie que nous avions peine à reconnaître en elle, la jeune mourante. D'un instant: La cérémonie à pein实现, nous vîmes quitter l'apostolat les élus qui la veillaient recueillirent l'expression de sa joie et ses pieux adieux de son cœur. Cette nuit se passa dans une sainte contemplation; il fallut même lui chanter l'antique d'action de grâce: "Mon âme, oh! que rendre au Seigneur!"

"Que nous fûmes heureuses de la retrouver le lendemain, comme nous nous étions espérées! de son lit pour recueillir ses dernières volontés! c'était un véritable miracle pour le salut des âmes, un exulte de générosité, un dévouement absolu de l'âme. Toute

créature. « Ah ! mes deurs, disait-elle, quand, à 20 ans, on se voit sur son lit de mort, et près de rendre le dernier soupir, on envisage les choses d'une manière bien différente ! » Cependant au milieu de sa vie, notre chère petite Clémie avait eu un sacrifice à faire. Notre Vénérée Mère et notre bonne Maîtresse n'étaient pas rentrées; mais grande fut son bonheur lorsque, quelques jours après sa profession, elle eut la douce satisfaction de les revoir. Elle put alors épancher son cœur dans le cœur de notre bonne Mère; elle lui demandait de solliciter pour elle la grâce de mourir bientôt, afin de ne pas perdre l'innocence de sa profession. Interrogé sur la manière dont elle se présentait au bon Dieu en arrivant au ciel: « Eh ! je courrai, dit-elle, et puis je me déclinerai tout et ferai vos communions. » Le jeudi 24 Juin, elle perdait connaissance. Sans son père à dire, elle comprenait tout ce qui se passait autour d'elle, et dans la nuit elle demanda avec instance la Sainte Communion. Notre vénérable Clémie, avertie à 4 heures du matin, lui apporta le saint-vinique, à peine des fards qui devait la soutenir dans le redoutable passage du temps à l'éternité. Dans ce moment notre Maîtresse ne la quitta plus, et lui suggérait constamment de saintes pensées et affections: « Mon bien. Clémie est à moi, lui disait-elle, après sa dernière communion; et je suis toute à Qui, » ajoutait notre chère petite Clémie avec un ton très-expressif. Elle prononçait une large part de protection à son cher Noviciat. Ces dernières paroles pour ses compagnes furent celles-ci: Quelles soient bien obéissantes, et bien élancées de toutes choses !

Ces agones fut longue et douloureuse. Le dimanche 27 Juin, des puissances démoniaques de cette ville lui suggéra des tentations de séduction et de croûtes excessives sur les jugements de Dieu. Elle fut près d'une heure dans ces cauchemars perpétuels, qui faisaient verser des larmes à celles qui l'entouraient; aussitôt elle enfouissait part à notre Maîtresse, qui la consolait par un mot d'encouragement, qui remettait le calme dans cette belleâme. La pauvre mourante recevra enfin la paix et alors commença l'heure d'heure, qui dura jusqu'à la fin. Elle disait souvent: « Si j'aurai Dieu d'un amour tendre et généreux, » de temps en temps s'adressant à quelque une de ses compagnes elle leur recommandait la confiance et aussi la générosité envers M. & Mme le Sainct-Mère. Le jeudi 29 Juin, à 2 heures 1/2 du soir, elle rendit son âme pure à son Dieu. Ses genouillées Novices, autour de cette croix funèbre, nous étions nombreuses d'un saint respect et nous pouvions dire: « Belle ces gardes que le Seigneur applique à un jeune saint: » En peu de jours elle a fourni une longue carrière, sur son lit étaient, inexprimable à Dieu.

Le 29 Juin 1874.

Cœur Très-Dufour

Hospice du Bugey.

M. Etienne et Mme Jenny Dufour née à Chambéry en 1806. Ses parents pauvres mais honnêtes donnaient son bas âge un indice de ce que cela devait un jour. Née le 1<sup>er</sup> Janvier 1833, elle fut confiée par

ses parents aux Sœurs De St. Vincent De Paul qui avaient un oratoire à Berlitz, elle avait environ 18 ans. Là, notre petite Jenny montre des sentiments de piété, De gravité, De Délicatesse qui convainc Dieu lors la plus grande innocence pour l'âme. Jenny trouva dans cet asile un Amour qui pour elle fut une vraie mère; son affection et son dévouement furent pour elle un secours puissant en même temps qu'une douce consolation. Jenny fut bientôt gagnée à l'ordre et la sympathie de ses maîtresses et de ses compagnes qui, voyant chaque jour se développer en elle sa piété, sa modestie et son ardeur pour le bien, lui accordèrent la faveur si envie d'être admise dans la Congrégation Des Engagées De Marie; elle y fut approuvée après quelques années à y accéder, avec l'assentiment des sœurs Diciotés De l'Association.

A l'âge de vingt ans notre jeune fille fut soumise à un exercice bien difficile pour son cœur. La maladie qu'elle aimait à l'égal d'un mari fut apprise par ses supérieures dans une autre communauté; cette séparation fut des plus douleurueuses pour la jeune ouvrière, qui sentait son cœur brisé, quitta l'ouvrage De St. Vincent et se retira dans sa famille, où elle travailla pour son empêtrissement. Dans le monde, comme au sein D'une vie plus calme et plus réfléchie, elle montre la même piété, la même fermeté de caractère, et cette énergie religieuse qui restera montée en elle. Dans ses premières années, le contact qui elle eut avec les personnes du monde loin De l'ordre pour il arrivait souvent pour les amies fidèles, fut pour un contrair un frein et obstacle développement. Lorsqu'elle épousa le Prelat De la Prelacion qui avait sa confiance, elle avait eu quelques désirs d'entrer en communauté, celle intention, le désir ayant grandi, s'estradififiée dans son cœur avec les petites écuries De la vie; elle sortit avec le moment De faire rencontrer sa volonté à ses parents étant arrivé, quand sa famille connaît ses projets. Elle se trouva fort mal, Jenny qui n'avait alors que 20 ans n'insista pas pour le moment, espérant que Dieu chassera la volonté De ceux qui étaient pour elle ses représentants sur la terre.

La Congrégation De St. Vincent De Paul était-elle choisie au début pour Jenny, mais ensuite elle se finit pour la Congrégation De St. Martha. Pendant quatre ans elle travailla avec ardeur, afin De se procurer ce qu'il lui était nécessaire pour entrer. Un jour qu'elle avait un service militaire à faire dans un foyer pastoral, Jenny profita de ce temps, pour prier à son côté. Elle dit donc adieu, au bout quinze mois et se rendit au Noviciat De St. Martha. B. Périgueux le 15 juillet 1863. Là, elle fut accueillie avec une bonté, une bienveillance qui adoucirent bien vite ce qu'avait en De bonheur pour son départ jusqu'à la maison patronne.

Devenue très bonne, très bontueuse, Jenny accomplit toujours ses devoirs avec cette foi vive, cette régularité parfaite, cette piété ardente qui la distinguait; son humeur naturellement contrariante, brusque, sud. même laissaient souvent observer le travail où elle avait à faire irrémédiablement des saillies un peu folles. La faveur de servir avec une affection si grande, qu'a suivi une marie brusque et bête marchée, qui sera

sibl ell étoit éfaco par un sentiment contrari. Se devoir étoit fortuné son  
principal stimulant. ell rendoit sans cesse à l'emploi une forte exacité  
tout la régularité possible. Satisfait des effets que fit cette jeune partisane  
pour donner son caractère, la Communauté l'admit à la cité le 6 Novembre  
1864 avec le nom de Sauv. Marie Léon. Novice elle devait d'effets, sa  
piété devint plus ardente, son caractère plus parfait, son humeur à l'égard  
et touttement, a qui fut juger au supérieur, qu'ils pouvoient lui faire  
prononcer ce vœu. Ce fut donc le 7 Avril 1865, qu'elle eut le bonheur de  
se consacrer entièrement à son céleste Procur.

Peu de jours après sa profession, vole chez Sauv. Leon, tel surnom a l'époque  
de l'ordre, en ville d'Orléans, dans un bureau. Il se nomme à son  
nom de Clémire, Etienne, il se met immédiatement à l'ouvrage. Il connaît si bien  
les vœux et les devoirs des novices que les termes exacts de l'ordre. C'est de  
cette éducation. L'ancien communier a soumis, et cette forme d'autre a la tête  
de Dieu jeune enfant du peuple bavaille et tel travail avec ardeur à la  
confession. C'est un ouvrage qui leur arrivait des deux cotés. Au début, il y  
est des échecs et déboires, comme toutes les œuvres qui commencent. Mais  
qui sont faits uniquement pour Dieu. Et puis tout va versant tout le  
bénéfice sur elle avant d'arriver, mais confiante dans le Seigneur. Elle laisse  
tous l'ouvrage, le bonheur, les mots, un peu fatiguée, et tout l'ordre  
peut faire que elle soit vaincue, par un travail accide et bon régi, par une  
telle adresse que suffit une échec et un échec, par une volonté  
noble. C'est ainsi, elle peut retrouver la confiance des enfants et des parents  
que la foi commence entièrement suivant les vœux annes qui elle donne  
sur la terre. Ses sœurs filles formées par elle font leurs œuvres au service  
du monde. Le Yonne et plusieurs cantons, faisant partie de l'Église catholique  
et bénis. Des villes qu'elles avaient fuiées par le bon sens. C'est  
l'œuvre de Sauv. Leon fait au milieu de ces îles, de

l'île. Elle sera aussi une de ces personnes en religion, excellentes, tout ce  
qu'elle, sauve, donne. Elle est une femme de l'ordre et l'ordre de toute  
la terre. Ses sœurs surtout l'aiment beaucoup, de leur affection. Elle  
sait que les autres filles qu'elles appartiennent à elle, à ce qu'il est, sont  
bonnes. Cela avait un aspect spécial dans eux, car elles ont fait ce qu'elles  
avaient fait pour elles, qu'il n'y avait pas d'autre chose que de leur  
que celle de vaincre les malades humains, aussi réussissent elles au difficile  
bien que sur l'ordre. Des vêtements à refaire pour les  
hommes, femmes, enfants, tout le temps. C'est une chose évidente et le résultat  
de leur travail. Bien mieux que les hommes qui manquent de tout, en profitent, que main  
nue il manquerai, bien mieux que les hommes qui manquent de tout, en profitent, que main

Nous savons que l'ordre a été fondé par saint Jean Baptiste, et que  
saint Jean Baptiste a été fondé par saint Jean Baptiste, et que saint Jean

scuté souffronnoit d'un très-grave pour les souffrances continuelles qui l'assaillaient : malice de cette bête sauvage, l'anguine d'estomac, malalgie croyait-on, absence de sommeil, manque complet d'appétit, tout cela lui faisoit comprendre que le terme de sa vie arrivait à grands pas. Puis qu'en la eut très-souffrante, néanmoins on était peu de se douter qu'elle fut si gravement atteinte surtout d'après la réponse des médecins qui déclarer en voir aucun danger. Cependant le mal augmentant sensiblement à ses dernières heures étoit impressionnant à envier seulement les malades, l'illuminé ne fut plus possible : la mort, la juste mort étoit évidente et prochaine, il n'y avait plus à hésiter, à attendre ; il fallut parler à la chose malade de recevoir les derniers sacrements. Cette annonce la surpris un peu, ne croyant pas être si près de sa fin, cependant elle menfit pourtant trèsbien et remaria bientôt affectueusement la Dame qui lui avoit fait don de son état. Lors lors elle se prépara au moment solennel... toutes ses pensées, toutes ses paroles, tous ses vœux n'évoquaient plus qu'un but : Le Christ ! Croyant dans ces sentiments qu'elle regoit, animée de la plus vive foi, et d'une ardente charité la Sainte Eucharistie et le sacrement de l'Extreme-Onction. Ainsi cette Touchante cérémonie, notre bonne Dame fit à toutes celles qui l'entouraient ses Derniers vœux, ses Dernières recommandations, ses excuses pour le mauvais exemple que elle avait pu donner, puis elle resta calme et souriante. La nuit du 2 au 3 à 6h, les souffrances devinrent violentes, il lui fallut faire appel à toute son énergie, à toute sa fierté, pour ne pas pousser ici où, la nuit entière se passa ainsi, mais le matin prendant qu'on offrait pour elle le St. Sacrement de la Passion dans la châsse de la Communion, notre cher Seigneur rendit paisiblement son âme à celui pour qui elle avait tout quitté sur la terre et qui elle allait retrouver dans la gloire de la trinité et du bonheur. Ce fut le 3 mai 1871.

Le concours immensé des fidèles qui accompagnaient notre Dame à sa dernière heure, sont une marque évidente de la vive sympathie, de l'estime, des respects qu'elle entretenait. Ils furent nombreux à Communauté, pour ses funérailles, une grande cérémonie, et une avantage de ce qu'elle avoit été considérée son message ici-bas.

Quelle bon ame pour leur ville. Du Beau qu'elle a suivi et aimé.

## Cœur Mathalie Bouleau Comte de Domme.

Mademoiselle Zelly, la bonne Bouleau vient au monde à Tarbes, carrière de Montignac, le 21 Mars 1811. Sa famille descendait par la matrone aussi bien que par les oncles, notamment de la ligne de leur nombreuse famille, une éminente famille de la noblesse et des Clercs. Son mariage fut à cette intention, fit, avec une petite Zelly de naissance faugaise dans le village voisin et aussi dans l'Aude. On connaît bien, malheu-

reusement pour l'enfant, le maître fut obligé de cesser ses leçons; l'instruction de  
 Zélie fut continuée par sa sœur ainée après seulement dix quinze ans, mais sous  
 la direction de la mère dont la voix fut insuffisante à ses jeunes enfants  
 l'amour de Dieu et la pratique fidèle de la loi du Seigneur. Zélie avait la bon-  
 heur de recevoir son Dieu jusqu'à l'âge de 16 ans, à l'époque dont nous parlons  
 on avait encore la déplorable habitude de faire faire la première communion  
 très-tard. Cette époque de la vie de la petite Zélie fut marquée par le départ  
 de ses deux grandes sœurs; l'aînée se plaça dans le monde et le seconde resta en  
 communauté, chez nos Sœurs d'Eymet. Zélie restait seule; elle, elle voulut continuer  
 à instruire les enfants du voisinage, comme le faisaient sa sœur aînée, mais bien  
 jeune, sans expérience, elle n'eut pas assez d'autorité sur ses petits élèves. Elle  
 fut donc à part de laisser la mission que son aînée avait pour la gloire de Dieu et le  
 salut des âmes lui avait inspiré. Elle vécut ainsi pendant cinq ans, dans une  
 campagne isolée entièrement séparée du monde. Plantée par nature très-timide,  
 très-excitée, cette séparation complète de la société, ne fit qu'augmenter cette  
 tendance qui la fit cruellement souffrir tout sa vie. Arrivée à l'âge de prendre  
 une détermination, Zélie considérant que sa sœur la religieuse était plus pro-  
 fonde que l'autre à propos sérieusement à consulter Dieu et son Directeur sur  
 sa vocation. À ce moment Dieu de ses vues humaines voulut en la pressant  
 chez eux, en faire plus faire leur horibilité, mais nota içeune fille à qui le Divin  
 Sauveur avait inspiré un ardent désir de se consacrer à Lui, refusa toutes  
 ces belles propositions et bientôt sa sœur la Religieuse de l'Assomption de  
 sa Supérieure les démarches nécessaires pour son entrée au couvent. La réponse  
 ayant été favorable aux Beaux-Désirs de Zélie, elle demanda à être suivie d'  
 une autre Sœur de St. Martin, qui était venue dans sa famille avec elle.  
 Madame Boulon eut bien de la peine à se soumettre à cette nouvelle  
 séparation, mais en vain vraiment chuturant, elle se résigna à faire le sacrifice  
 de sa chérie fille. Zélie au comble de la joie se rendit à Eymet, où batta-  
 it son cœur, elle était alors âgée de 20 ans. Ce fut dans cette maison qu'elle  
 passa ses deux années de postulant et de Noviciat; années semées de petites épreuves.  
 De quelques peines occasionnées surtout par sa timidité, par ses craintes excessives  
 sans fin pour notre jeune novice le jour où il deviendrait Désir de se consa-  
 crer pour toujours à son céleste époux. Le 21 janvier 1812, elle fut enfin  
 avec toute la honneur, toute la solennité possible. Ses vacances suivantes  
 St. Mathieu, tel était son nom de religieuse, fut envoyée à la petite compta-  
 ment de Villefranche, où elle passa trois ans dans de variées épreuves de  
 différentes sortes, mais parfaitement réussies à la volonté de Dieu. De ses  
 supérieures qu'elle respectait et aimait à profond de son cœur Martin, elle  
 triompha toujours des peines que l'entraîna la honte de son état. Cependant  
 rappelée pour quelques mois seulement à Eymet, elle fut ensuite envoyée à  
 Tulle, où battaient de nouvelles peines. Malgré son désir et ses efforts  
 pour dominer un caractère un peu embrigadé parfois, elle ne réussit pas

a se surmonter entièrement, aussi quand on lui montrait un air froide ou indifférent, elle en souffrait beaucoup, et dans cette localité, elle eut à maturer ce côté-là. Son courage étant à bout par de longs mois, elle suivit à la Superiorité d'Angoulême la rapatriée Odile Loris-Bini qui s'étaient voulus les premiers années de sa vie séparer. Si peu cela un peu rassuré, fortifiée au sein du foyer maternel de la religion, Mme Nathalie fut la mission d'aller faire la classe aux enfants de Léognac; là, fut elle pendant plusieurs années le calme, le repos, le bonheur tel qu'en fait d'avoir sur cette terre; mais tout à un terme ici-bas. Bien qui veut récompenser ses fidèles épouses, leur procure les moyens d'embellir leur couronne. Notre Dame leur éprouva des humes intérieures qui pesaient à son naturel croire à la finitude, achèvement de la faire beaucoup souffrir, par les scrupules qui remplaçaient sa conviction; on trouvait pas dans son caractère tout ce qui elle aurait désiré, elle aspirait qu'au moment où elle pourrait séparer puis de ses supérieurs, espérant trouver la consolation qui elle cherchait. Elle se rendit alors à la retraite générale, et y assista avec toute la ferveur possible ce qui ne empêchait pas d'avoir un coup terrible lorsqu'elle apprit qu'elle ne retournerait pas à son cher Léognac, cependant entièrement résignée à la volonté de Dieu, elle se rendit à Tullefranche. En passant au Puy, elle fut vivement sollicitée par ses parents qui lui voyaient l'air triste et malheureux, l'engagèrent à rester près d'eux; mais la vocation de notre chère Dame était trop profondément enracinée pour être ébranlée par ces propositions. Les premiers mois de son séjour à Tullefranche furent pénibles, comme tous les changements, peu à peu elle s'habitua et passa dans le calme et la paix huit ou neuf mois. De là, elle fut de nouveau rappelée à Léognac, afin de s'occuper uniquement de la Superiorité, dont l'état de suffrages demandait des soins amides et dévoués, mais ses peines ne devaient pas se terminer encore; après quelques <sup>tristes</sup> de repos à Léognac, notre chère Dame Nathalie fut malade pour rentrer à Angoulême le 1<sup>er</sup> juillet, à la fin de l'été, fut là le comble de sa peine. Elle avait pour la dernière fois confiance que ni les conseils, ni les encouragements, ni le désir d'autrui que celle d'aimer la vie galante de Dieu, ne pourront vaincre; il est impossible d'expliquer tout ce qu'il éprouva à cette annexe cette année si dure et si triste; cependant elle se résigna à son poste le cœur rempli de la plus profonde tristesse. Triste à travers, elle se sentit émaillée elle-même, ne vit jamais, n'abandonna le plaisir sous aucun prétexte, car cette volonté pour les habitants de cette petite ville que de mourir.

Dans cette triste situation ses supérieures jugerent urgent de la remplacer; aussi à la fin de la rétate, Mme Nathalie obtint avec une joie évidente que Sonne, fut le 1<sup>er</sup> juillet choisie pour la fin de sa résidence, elle en était heureuse et satisfait d'une réception si non brillante. Une main très affectueuse et n'ayant pas aimé. Elle voulut remplacer Mme Guérine, qui possédait des capacités éminentes, aussi fut-elle accueillie favorablement et pris de la faveur beaucoup dans les journées. Ses amis la trouvèrent extrêmement l'affection de son cœur à l'exception de laquelle. Mais cette jeune femme intérieure était forte, elle fut heureuse à Angoulême, elle fut une des rares qui exerçait le bien dans modestie, ruse et humilité, elle choisissait toujours la première place, malgré sa qualité d'aînée en religion et dans

étant la plus coupable sous le rapport de l'instruction; elle se cherchait avec honneur. Des emplois les plus pénibles et les plus rebutants, elle supportait en astreinte de croire aux pénitenciers et cela avec toute l'énergie et le zèle, que son caractère coloré laisse d'exagération, si bon n'avait connu le motif qui l'animait. Elle continuait aussi de l'hospice et, lorsque souvent ses récidives l'avaient un peu souffrant, l'abbé M. de Gontaut, qu'il fallait à cette époque, une verte bûche offrir au cœur fatigué toujours avec la même douleur et le même dévouement. Arriva pour cette raison dans le moment d'venir les soupçons moraux dont elle avait eu une large part aux soupçons rhumatisques, non moins pénibles à supporter. Trois assises à l'estatut et au travail manuel, sa santé ne tarda pas à subir une inflammation. D'entraînement légère d'abord, s'aggrada sensiblement en peu de temps; les alentours qu'elle prenait la fabriquaient bavardes, plus affaiblit et pâle le mal en: visibl. Le Pâques, espérant qu'un changement d'air, soit à un lieu de destination, lui ferait du bien, sa Supérieure l'envoya à l'Hôpital Sainte-Clotilde; mais au bout d'y être rentrée, elle y eut beaucoup plus souffrance; le médecin appela ce nouveau lieu, fit suivre un traitement qui me diminua en rien ses viles douleurs, après des bains pris par l'ordonnance du Docteur, elle écrivit une Lettre. De rhumatisme aigu dans la jambe droite, qui en augmentant se répandit brusquement dans tout l'œil, ce qui l'obligea à dormir à l'étage sans havane, où le moindre mouvement tenait, les souffrances étaient vives. Dans cette pénible situation, cette bonne Sœur Nathalie m'envia jamais paraître la plus légère inquiétude, la plus petite peur. Elle recevait souvent la St. Communion, c'était sa joie. De l'amour, qui nous éloie malade, bouscule la force, le courage que me diminuaient jalous, toujours douce et souriante ou ne se serrait jamais l'esprit à la fois que le mal était si violent, mais les mains étaient si tremblantes, que l'on n'en pouvait se servir. Toute la nuit et jusqu'à l'aurore de celles qu'asseyait de l'assassinat, ainsi, me prenait d'autre inquiétude que quelques frémissements, qu'elle pouvait à aucun garder. Un autre médecin fut alors appelé; mais les nouveaux remèdes n'eurent aucun succès; à boutir de ce moment, cette chère malade conservant son esprit, disait souvent à ses sœurs, que elle venait allaiter et que bientôt, elle les enverrait pour tout à fait. Pendant plus de ces mois, il fallut lui passer les nuits, et de là qui lui fut rendu avec le plus grand dévouement tous les soins nécessaires. Je l'endroits, qui portaient le malin, emportant le goutteau de son sucre et son inaltérable joieuse, disant hautement que c'était une bénédiction.

Puis, jours avant sa mort, elle fut obligée de faire le sacrifice de la St. Eucharistie à cause des remousments qu'elle avait continuellement; le 29 Août, elle fut pris d'un accès de fièvre si violente, que son état fut tel qu'il ne passerait pas le matin suivant; on l'eut fait administrer alors à plusieurs de St. Catherine Brégion. Le lendemain matin elle se trouva mieux, et on voulut faire sa force, elle lui dit en souriant: infirme encore ici, tu sais bien que je ne suis pas morte; le 31, les remousments ayant cessé, on fut lui faire la St. Communion, qui fut refusée pour la dernière fois avec les plus vifs scrupules. De quoi est l'amour, si mal, auquel

morte ne fut pas de longue durée, quelques instants après la fin revint avec une forte intimité, qui elle ne perdait plus, à bout de la nuit elle se réveilla de ce mal auffrement occasionné par la fièvre, elle regarda le ciel, et fut agréablement surprise, alors on se mit en prières autour de son lit, elle fit le signe de la croix pour montrer que elle renonçait aux prières et resta ainsi jusqu'à vers les 9 heures, puis la respiration devint plus courte et vers les Dix heures elle espira doucement comme elle avait siégé; ce fut le 31 Août 1874.

Le lendemain on lui rendit les honneurs de la sépulture avec tout le pompe possible, les évêques des communautés environnantes, les Prêtres, la population entière de Briançon et de Chorges se assistaient, les enfans de 15 ans, vêtus de leurs costumes blancs et rouges, les élèves accompagnèrent processionnellement leur cher Maître. Malgré ses longues et grandes souffrances, ses traits conservaient leur calme tranquille, pas la moindre altération, pas la plus légère contraction dans sur sa figure portant toujours l'expression de la plus grande douceur, chacun voulut la voir et la contempler, tant elle avait l'air heureux.

Daignez le cœur d'amour favorir ma bien vite dans le lieu du repos éternel.

---

### Dear Madeline Mauier.

Périgueux.

---

Vers le milieu du mois de Mars 1841, vint au monde dans la petite ville de Chorges, une enfant qui devait être un jour une fée et généreux phare de Jésus. Depuis son enfance, cette jeune fillette chérie Mauier mourut à ce qu'il serait un jour, à tel point qu'il enfant ne fut mort que de faire des commentaires, autre fillette aussi avait déjà été morte, et une autre a accouché d'une jolie matinée. Telle personne, elle savait être sa mère dans la fin d'un moment, et le seigneur et l'archange, qui eux se affectuaient, disent, lorsque ces deux personnes, que l'enfant avait sur cette planète.

Elle avait été nommée Henriette de Briançon Mauier, et née le 1er Mars, étant parfaitement visible pour ses parents qui étaient tous deux d'une volonté très forte, et avaient été de bons chrétiens, elle n'a été de son éducation, que continuent son rang, et que celle était sans échec, et cette jeune fille avait, comme cela s'appelle, une tempérance, et une volonté, et une patience, et une foi, que celle n'eût à son échance maintenu que celle de l'église de Briançon, où elle recevait son éducation, et qui fut avec elle la dernière chose qu'il eut à faire de son enfance dans ce pays. Mais il eut une autre chose à faire, et c'était de faire son pèlerinage de deux ou trois semaines à Paris, et de faire ce pèlerinage avec une autre personne qui devait être un saint, et cette personne fut une autre jeune fille de l'église de Briançon, et cette autre personne fut une jeune fille de l'église de Paris, et c'est pourquoi ce pèlerinage fut si long, et ce pourquoi ce pèlerinage fut si difficile, et ce pourquoi ce pèlerinage fut si pénible, et ce pourquoi ce pèlerinage fut si pénible, et ce pourquoi ce pèlerinage fut si pénible.

Ainsi le 1er Mars, lorsque l'enfant fut née, elle fut baptisée, et fut nommée Henriette de Briançon, et lorsque l'enfant fut baptisée, elle fut nommée Henriette de Briançon, et lorsque l'enfant fut baptisée, elle fut nommée Henriette de Briançon, et lorsque l'enfant fut baptisée, elle fut nommée Henriette de Briançon, et lorsque l'enfant fut baptisée, elle fut nommée Henriette de Briançon.

saint pour faire de vendredi une bonne et sainte journée de repos dévouement et de prière. Il demanda aux participants d'offrir leur bien au Seigneur à cette occasion, espérant recevoir en récompense de leur obéissance, l'assurance de la protection de Dieu et de la bénédiction de l'Esprit Saint. Celle-ci fut alors faite par la sainte Vierge Marie, celle qui elle regardait comme son fils, le Jésus sur lequel elle vit l'Esprit Saint descendre et venir habiter dans le corps de Jésus-Christ. Ensuite le saint Martin fut bénit et bénit également sa servante qui lui permit d'entendre la voix qu'il nommait celle d'Elisabeth son ange.

Le saint Pape Pie IX fut la communauté choisie par voie d'un écrit le 27 juillet 1870, lorsqu'il vint pour toujours habiter au sein de l'abbaye de la Sainte-Baume. Il était alors de 21 ans.

Celui-ci consomma son pontificat avec cette énergie, cette foi, cette ferveur qu'il avait montrée dans le monde. Il ne se détachait jamais devant le Dieu tout-puissant qui l'aimait sous toutes ses échelles, toujours très obéissant en tout et bien dévoué à ses nombreux œuvres qui lui étaient confiées, elle, fut toujours pour ses contemporains quel l'aimaient un sujet continu d'élogiation et de sainte imitation. Après moins de Septembre suivant, les fidèles reconnaissaient la force de sa volonté en faveur de difficultés de l'ordination à la vocation bien que elle ne fut encore que très peu avancé. Le 17 Septembre 1872, l'ordre fut établi à Paris sous le nom de St. M. Madeline. Son œuvre de travail fut dès lors moins grande que le temps de son pontificat - ou remarquable. De plus en elle un jugement fut fait et scellé, avantagé précisément pour servir toutes les autres personnes. Telle fut la force de sa prière. Au moment de l'heure de sa dévotion Dieu lui vit il bousculer toutes ses imitations et se désavouer sans réserve au clerc élu pour quelle avait choisi pour son seul et unique partage. Le 10 octobre 1863 fut une réunion de quelques pères dans l'abbaye d'Elisabeth, toutes, cette fois, très harmonieuse avec le plus étendu succès de réussite religieuse. C'est alors que la nouvelle appela le moment de faire des sacrifices de l'ordre de la dévotion, et ce fut fait pour un moment de deux mois, réduit jusqu'à l'abandon à deux cheveux. L'ordre fut sacrifié. Deux autres furent alors faits de victimes et aussi de multiples défaillances.... Cela fut fait que elle avait honte. Dans sa confiance en Dieu, elle se rendit donc alors au pied de l'abûtre l'affranchit. Dans sa nouvelle émission, il fut tout d'abord bousculé par des termes intérieurs que elle n'obéissait pas avec un entier conformisme à la volonté Divine; Il était bon au Martin, il se sentait établi et égal à l'apôtre et au père. Mais une autre fois il fut pris à l'hôpital de la Sainte-Victoire pour maladie au sein. L'ordre de Madeline fut alors déclaré inférieur à St. Martin, il fut alors accueilli avec un peu de mépris et de dédain. Ses amis la quittèrent toutes et furent déçus, déçus, déçus, déçus. Elle réussit parfaitement les quatre missions

pour remplir cette charge, aussi les Maîtres et les élèves avaient tous pour elle le respect  
mêlé de la plus sincère affection. Elle était heureuse dans son cher Séminaire; aussi quand  
au vacances de 1873 elle fut nommée Supérieure de l'hospice de Perthes, elle éprouva une  
douleur si profonde, que rien ne put l'adoucir; résigna sans hésiter à la volonté Divine; elle fit  
son sacrifice la mort dans le cœur, en quittant pour toujours cette maison où elle n'avait éprouvé  
que des consolations, mais sa peine fut si vive, que elle mourut pas moins de la surmorte; elle  
conservait au fond de son cœur cette flamme, qui la mouait mal, le plus léger souvenir ranimait  
avec force; mais si grande tristesse rempara alors si violemment à toutes ses facultés,  
que sa santé ne tarda pas à subir un état négatif, suivi d'empêtrades continuelles,  
et du manque absolu des soins qu'elle refusait, la conduisant bientôt à un état de  
faiblesse, qui engagèrent ses frères à la ramener à la Maison-Dieu, afin d'engager  
par des soins d'un repos absolu de reposer cette santé si faible pour sa conservation.

Dans le courant de septembre 1873, notre cher Sainte Madeleine vint au  
Vernier. Là, on lui prodigua sans relâche les soins les plus assidus, qui réclamaient sa  
position, aussi après quelques mois de repos, elle sembla se remettre; les forces physiques  
et morales étaient revenues, excepté cependant quand il était question d'échapper au nouveau  
monastère Février, elle espérait même, après la retraite de 1874, pouvoir remplir un  
petit emploi; mais la Divine Clémence en avait décidé autrement. Notre-Dame Sauveur  
voulut délivrer de la captivité celle fidèle épouse qui avait troublé l'ordre  
à la vigne chérie du Seigneur.

Quelques jours de novembre, notre bonne Dame fut obligée de quitter la chambre  
à tour de vent: si fréquentes et en même temps de douleurs, que elle sentit bientôt  
ses forces diminuer sensiblement; elle tremblait encore avec une convulsion, mais elle était  
épuisée par les visitations que elle subpliquait sans interruption; accise bientôt le  
moment de ne plus quitter le lit, elle n'en pouvait éprouver pas plus triste, la mort ne  
l'affrayait pas, loin de là; elle battait au contraire de tous ses sens, elle en parlait  
continuellement, et avait repris l'habilis longtemps son costume de mort, il ne lui manquait  
que sa couronne, que les clercs de son cher Séminaire avaient vaincu de leur complicité;  
quand elle lui arriva, elle se raffermit de son mieux et en fit elle-même la croix; et s'écria:  
« J'ai fait pour elle tout ce qu'il me fallait faire de mort d'une manière extrêmement;  
une telle si grande satisfaction, qu'on se demandait si elle garderait jusqu'à la fin  
ce désir si grand de mourir, on redoutait pour elle, qu'à l'approche de ce moment  
suprême, elle fut saisie de la crainte des jugements de Dieu;

Son extrême-foi devint très-faible, très-ébranlée, notre pauvre épouse, éprouva un  
décès, une étrange extase toute sainte, appuyée d'aliments; aussi quand accueillit  
le moment des reches, c'était toujours une nouvelle souffrance; un désengagement d'im-  
bûches était survenu plus violets qu'à l'ordinaire, lui occasionna dans les deux  
tours d'intolérables douleurs, qu'elle supportait avec patience, et vaillance; et  
éprouvant parfois l'absurdité que ces mal: « Mon Dieu, mon Dieu!... » Bénié plusieurs fois  
elle rendit volontiers fait le sacrifice de sa vie, et ne hantait avec plaisir que la  
mort; elle alla ainsi en s'affaiblissant toujours jusqu'au soir de l'Assomption, lorsque  
à laquelle la bénissant bénissant plus volonté, qui lui parlait de la mort de son

s'acquiert; elle accueillit cette proposition avec bonheur et se déclara immédiatement à cette cérémonie; c'était alors le Dimanche de la Pentecôte et la Confirmation. Après avoir reçu l'Eucharistie, elle rentra chez moi, mais je n'eus pas de longue conversation; les souffrances redoublèrent d'intensité et le lundi 22 février comprimant que la fin arrivait à grands pas, on lui administra l'indulgérence pléniaire celle du Scapulaire, à qui quoi elle restait calme et toujours discrète de qui que ce soit. Elle ne parlait plus qu'à de rares intervalles, son regard devenait lent et fixe. Au vers les Dix heures du soir elle expira paisiblement et on peut ajouter joyeusement. Elle était née seulement de 33 ans; elle emportait les regards et l'estime de ses soeurs qui l'avaient et qui avaient su apprécier ses excellentes qualités.

22 février 1875.

## Sœur Anna Barrière.

Perigueux. Novembre.

Mademoiselle Anna Barrière naquit à Belley en 1843, de parents catholiques et honorables. À l'âge de sept ans, elle fut une petite orpheline pour une fille surtout. De sa mère à cette époque de la vie, quelques brèves et heureuses esplains. Anna n'échappa pas à la maladie qui fut confinée ainsi que les autres dans une clinique de Belley, qui continua à développer les gencives précieux que la mère avait semé dans ces jeunes cours; malheureusement rencontra la petite Anna, la mort n'est encore lui empêcher cette seconde mère, cette sœur chérie; pendant les Dix-huit mois que dura sa maladie, Anna fut constamment près de son chevet, lui prodiguant des soins les plus affectueux et les plus dévoués, sa tendresse et sa bonté dans cette circonstance terrible ne se démentirent pas un instant. Selon cette époque notre petite Anna n'aurait intérieurement à la bénir si précieux et si rare de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse; elle attendait pour rejoindre l'autre à son père, à l'autel. C'est de sa sœur, comprenant la difficulté qu'il y avait pour elle, à quitter la maison maternelle. Dans un pareil moment: Son espoir, fut bien tenu, quand elle comprit que sa chère sœur touchait à sa fin, en effet quelques jours après, elle se vit unie de celle qu'elle aimait tant: Si je lui, il y a possibilité d'assurer à son cœur le plaisir qu'il nourrissait dans son cœur, se bénissant. Cela fut chose faite. La vocation du ménage, laïche. Dès lors elle renonça à cette religion, dont elle avait dormi de grandes nuées, rendant la malade à sa sœur. Son attrait particulier était de prodiguer ses soins aux malades (hostilité à la fashion); souvent accompagnée de son père et plus récemment de son frère, elle courait aux églises massives, dans les pauvres paroisses, porter des messes, des communions aux pauvres malades; où la curiosité comme leur arrière consolation, de plusieurs années ainsi passées, elle fut invitée à son lit de son infirmité.

bein formelle D'entrer en Communauté. Pas de temps après cette Domâche si triste pour son cœur filial, elle entra comme tutrice à la Mission de Bergerac, le 5 Decembre 1850. Ce fut dans cet asile bénit que elle fit le premier essai de la vie religieuse, et fai-  
te, que elle continua à réformer son caractère, afin de pouvoir offrir au Divin époux Des-  
singes, une âme orgueilleuse qui il chut. Son amitié De profondeur n'était égale à  
manière Edifiant, ses Supérieures n'hésitèrent pas à l'admettre à la vocation le 8 Decembre  
1851. Devant Notre, elle redonna De zèle et D'ardeur, et réalisait avec ces conséquences  
pour montrer le plus D'amour au Divin Sauveur, qui lui demanda à cette époque  
un sacrifice un peu dur pour son cœur; Missionnaire Georges, De Diocèse-moisies, ayant  
vu dans toutes les diverses maisons de charité Espérance sur plusieurs points De D'habituant  
les novices furent Odis. Ses toutes appelaient au Noviciat qui devait être établi à Périgueux;  
et fut là qu'elle acheta sa préparation, et que elle termina ses vœux le mois de Février  
1853. Immédiatement après sa profession, Notre Dame Sainte Anna, fut envoyée à la  
Mission de Bergerac, puis au port de St. Fay, à Montfort, à Domme, à Lalinde et  
en 1868 à Poulx, en qualité De Supérieure. Elle passa trois ans dans cette petite  
localité, estimée et aimée des habitants, qui avaient été à même D'apprécier ses qualités,  
aussi quand elle fut appelée ailleurs, les vœux que ses bras lui témoignaient, furent  
la meilleure preuve De leur attachement, plusieurs années après, ils manifestaient encore grande-  
ment leur paix et la joie qu'ils avaient faite. En 1871, notre Dame Sainte, reçut la  
mission D'instruire les enfants De l'orphelinat De Bergerac, elle y restera un an seulement  
après lequel elle fut nommée Directrice De la petite Communauté De St. Seulay. La  
commune à Poulx, elle mérite l'estime Des habitants, qui ne se vident pas partis qu'a-  
rreut. Au mois d'Août 1878, sa santé toujours languissante devint très-mauvaise,  
elle était D'une faiblesse excessive, augmentée encore par les violentes douleurs qui lui occasion-  
naient Des douleurs nombreuses qui étaient fixées principalement à la figure et qui gênaient  
beaucoup le mouvement De la mâchoire. Dans cet état De souffrance et D'épuisement,  
les Supérieures toujours attentives aux besoins De leurs chères filles, la rappelaient à la  
maison-mère afin D'être plus à même De lui prédiquer les soulagements possibles. De  
faire De établir un peu cette santé si endommagée. Ce fut dans le couvent D'octobre  
qu'elle rentra à Périgueux pour ne plus le quitter, une pour aller au ciel. L'hiver suivant  
se passa pour notre Dame Sainte dans la tristesse et la souffrance; Ses genoux qu'elle  
avaient eus à la figure, se répandirent aussi aux bras, ce qui lui rendit tout mouvement  
difficiles et Douloureux; Dans cette position, elle avait continuellement besoin De secours  
De quelqu'un, ayant sans cesse besoin De quelque chose, et rayonnant, malgré ses afflictions  
De celle qui la soignait, il lui arrivait souvent D'être subi, ce qui augmentait ses souff-  
rances. Sauf que il lui fut possible De suivre les exercices De la Communauté, elle  
le fit très exactement, montant l'autour qu'elle avait De sa règle, et De la vie  
commune; elle aimait surtout la St. Vierge D'une affection déviale; combien D'foi  
en allant la voir, ou la recevoir on hac agencée devant une croix De cette  
bonne Mère, revêtue son chapelet, ou le petit office De la Consécration Consolation,  
pour laquelle elle avait un culte particulier. Si jour en jour le mal empirait  
et bientôt l'enfer De l'oisiveté augmentant ne laissa plus D'après D'accepter cette

bonne heure, il fallut alors la faire renoncer, le lit lui étant nécessaire de préférence ; le mal empêtrait sensiblement, on lui proposa de sauver l'extreme anction, ce qu'elle accepta avec bonheur ; les indulgences ou hospitalières, de la forme morte, lui furent aussi attribuées et le 8 juillet à l'heure ½ du matin, pendant qu'on célébrait le saint sacrifice, elle édicta doucement son aïe à ses frères.

Ses traits décharnés par la souffrance, conservant malgré cela, une sévérité, une tranquillité parfaite, qui nous témoignaient soit un état de bonheur qu'elle possédait.

8 juillet 1873.

## S<sup>r</sup> M<sup>r</sup>. Agnès Flichouard.

Cher elle.

Mme Niclau a terminé à un honnête jeune homme catholique. Son père et sa mère étaient propriétaires et vivaient à Bruxelles dans la commune de St Laurent. Des hommes, lorsque le bon Dieu leur envoie l'âme qui vient de l'autre rive. Amélie reçut le visage tout aussi laid que sa mère et elle fut très belle pour la couleur sur le visage de son bon dieu, qui aimait toujours son amie d'un amour de fidélité.

Fut trouvée dans sa famille baccane et dormir constamment des bêtises de son bon cœur. Elle était l'aînée de deux petits frères, qu'elle ne quittait pas, et sur qui, elle veillait comme l'avait fait sa propre mère. Un jour en jouant dans le ruisseau, dans un ruisseau, dans lequel sans s'affrayer du danger, Amélie se jeta à l'eau pour en aider son frère. Elle le sauva en effet comme par miracle. Mais ce bout de générosité devint le seul à lui coûter sa vie. Quelques instants après, le petit enfant retourna à ses jeux, tandis que sa sœur était en peine à une ardue fissure, causée par l'intrusion d'un poix qu'avait creusé son frère dans l'eau ; elle avait alors cinq ou six ans. Devenue plus grande, elle exerçait à l'école d'ange gardien auprès des élèves de sa mère ; elle aimait à les guider, leur apprenait à lire, à écrire, à faire. Lorsqu'elle fut mise en pension, elle ne rompit pas avec ces chers objets de ses humures sollicitudes. Lors de ses petites échappées, elle faisait de petits récits de toutes sortes d'histoires, de Dennis, de Hervay manuels qu'elle leur portait aux vacances. Elle n'oubliait pas fin de l'année scolaire que pour l'école institutrice tenait un week-end de l'Avant-Action. À cette époque, l'enseignement fut bien corrigé de toute hérésie et de l'harmone. De cette belle époque, mais la vigilance de la mère mère fut toujours les combats du Diable. La confession fréquente et la récitation de la L. S. Vierge furent les deux moyens suffisants, qui conservaient à cette petite Amélie, sa belle innocence et toute sa précieuse vertus. Le 10 juillet 1873, fut le beau jour de la première communion de cette petite vierge de quatre ans, purifiée comme une autre Agnès au feu de l'église et dans les alarmes de la mortification. C'est lors des veillées de l'Assomption, et elle fut pour ce pain de la trinité de son Dieu. Ainsi jour après, elle regarda

le sacrement de Confirmation, et se hama ainsi tout armé pour le nouveau combat. Cet fois elle allait lutter contre son propre cœur en se séparant de sa famille si tendrement aimée. Le 3 Novembre 1866 Linda entrat comme pensionnaire à la Mission de Brugorac voir nota petit élève et l'aumur fut pour la 8<sup>e</sup> un même chose. Maitres et élèves administrées bientôt cette nouvelle venue, qui souloit se bien tenir, qui avait avant tout de recueilllement, dont le regard voilé dévoilait la modestie, dont le cœur étoit toujours prêt à se dévouer, aux œuvres délicates, un oublie de soi même que ne connaissent pas d'ordinaire les enfant. Il faudrait avoir écrit jour par jour la vie de notre jeune pensionnaire pour raconter tous les traits de dévotion, de pureté, de sollicitude fraternelle envers ses compagnes, d'obéissance sans se plaire pour laquelle elle les a constamment défisées. Jamais elle n'a fait partie d'aucun cercle, jamais on ne la vit dans aucun manger, ni au plaisir. Peu de temps après son entrée en pension, cette jeune enfant fut partie des communions célébrées dans le pensionnat. Le 19 Mars 1867, elle fut reine aspirant. Dans celle de l'Immaculée Conception, et le 22 Mai 1868, elle reçut ce beau titre d'Infant de Marie, que son cœur ambitionnait et qui fut pour elle une chose le plus sûr et le gage de celle d'étre une Jeune-Christ. C'est de cette époque que date surtout cet apostolat de zèle, de bon exemple et de dévouement qui émuille en ce milieu de ses compagnes. On ne trouva jamais amie plus généreuse et plus sincère, cœur plus tendre et plus dévoué. Elle donnait souvent aux enfants de Marie ce doux nom de leur qui exprimait la tendresse de ses sentiments. Malgré sa timidité, elle s'hardissait pour les reprendre doucement, les consoler, leur faire du bien. Une circonstance douloureuse finit à jamais cette jeune enfant dans les sentiers de la perfidie où elle courut. Au printemps de 1869, la petite veche exigea ses crocs ravagea dans le pensionnat. Linda ne fut pas atteinte mais une de ses compagnes, aimable enfant de quatorze ans, fut emportée en trois jours, à la grande déolation de sa famille et de la communauté. Depuis cette catastrophe, la plupart des parents d'après retiraient leurs enfants du pensionnat, qui devint presque vide. Notre amie craignait que les siens ne la rappelaient aussi, elle voulait rester, prévoyant sans doute quelque bonne occasion de se dévouer. Un de ces bons jours d'hiverie les élèves qui étaient restés contractaient avec leurs maîtresses des vœux de longue école - qui de vous, mes enfants dit une des maîtresses, initiera notre Lucia ? Qui sera Lucia maintenant ? - Jeusito tombe de l'échelle avec un soudain arrêt. « Ce sera moi, ma Sœur ! » Elle tant parlé. De ce jour elle s'efforce d'imiter celle dont la mort faisait couler tant de larmes, aussi droit de coeur. Elle réussit parfaitement à se unir à sa générosité naturelle, et de son amour-propre. Un seul trait, qui me déchirerait sans cesse de sainte tristesse, lorsque elle aurait mis le pieds aux pieds.

À la fin de l'année scolaire 1869, les grandes élèves se préparaient à jouer un drame religieux. Le rôle d'Amelia lui plaisait; c'était celui d'une jeune vierge dévouée. Néanmoins elle réussit à aborder avec malice le rôle. Depuis quelques répétitions, la maîtresse le lui ôta. Son successeur Amelia ne parut pas fâché. Il eût été fâché d'abord; mais, la veille de l'exécution, l'élève fut mise devant de telle que celle-ci sortit très vite pour dire la voie en face d'un caduc (c'était à marier).

Mme pour échapper de la peine à ses ministères et à ses compagnies, s'offrit à la remplacer. Elle ajouta tout humblement qu'elle s'efforcerait de ne pas trop mal faire. Dieu bénit ses efforts; l'esclavage fut si naturelle, que tout le monde, tout au contraire de son savoir-faire, c'autant qu'il est son humilité. Une élève si accomplie était venue cité proche modèle à ses compagnies, qui l'élurent à l'unanimité Présidente des St. de Marie le 14 X 1870. Ce nouveau titre eut un bon des lauriers à sa modestie; personne répondant n'eut à se reprocher de ce choix qui lui fut confié par les élections du 8 X 1871. Elle y joignit successivement l'empêtrée de l'école et celui de sacristaine; par celui-ci, elle présidait à celui qui elle devait remplir avec tant d'assurance pendant son Noviciat. Notre jeune Présidente joignait à toutes ces rares qualités un tact, une prudence extrêmement utile; dans les délicates circonstances des admissions, son jugement ne fut jamais en défaut, du moins se trouva-t-il toujours en parfait harmonie avec celui des chœurs, que cette dernière parfois de ses remarques judicieuses. Ce qui fut surtout en cette jeune enfance d'est précisément ce qui n'y bille pas. Amitié, humilité, modestie, innocence, prudence, simplicité, politesse, amitié de la règle et du travail, et cette charité à l'aveuglement cache à tous les regards et connu seulement de Dieu et de ses Anges. Mais cette vie de pensionnaire modèle n'était que l'essai d'une vie plus sainte. Mme avait dix-neuf ans et elle était pressée de répondre à l'appel de M. S., qui voulait l'élever à l'honneur insigne d'être son épouse. Rendant de quitter son cher Pensionnat, elle voulut assurer, c'autant qu'il est permis de les connaître, des Dossiers de Dieu sur elle. Elle se servit d'ailleurs nota: Congrégation et sa vocation ne pouvoient pas l'abandonner; mais son cœur se revoltait à la pensée de quitter sa famille, au moment de prendre place à leurs labours, et de les reigner dans leur vieux pays. Mais Dieu m'imposait à ce trop aimant et dévoué saint un gressau retour. Dans ces anxiétés, la jeune enfant demanda conseiller M. P. Labbe P. c. q. Ce passage à Berguac. Lorsque la décision fut connue, Mme fut hésitante à marcher généralement vers le sacrifice, le bon Dieu se fit à l'y conduire par la voie du carnaval. Dans le cours de cette dernière année de pension: elle se présente devant les auges examens pour obtenir son brevet, et Peut-être au finistère la fêt' d'ochouer. Le dernier échec, surtout. Hail le moins mérité et partant le plus mérité. Visiteur de la Maison. Mme la voyant sans le cœur de l'émotion calme, et souriante à faire ses larmes, se jouta du succès de son cousin, vocia: Ce n'est pas de la renégation, c'est de l'heroïsme: Son mot était juste; C'était aussi un pas vers le Noviciat. Mme la trouva pas acheté trop cher par cette nouvelle familiarisation, la grise de répondre à l'appel de Dieu. Après lui (des larmes), Monseigneur Michaud, consentit après les instances à une séparation monastique, mais qui bientôt ne permit plus que se faire mission. Le 29 novembre 1872, sa mère l'a conduite au noviciat. Mais lors, elle fut nommée Marie au Temple, le nom de sa famille suffit; rien ne la distingua de ses compagnes, elle était déjà semblable aux Novices au niveau de la franchise, de l'humbleté, de l'obéissance, de la régularité; de la

gavou. De la charité. La charité fut pourtant le seul distinguif qui réussit à sa M. au temps des novices tout la difficulté de ses sentiments. Marie avait une grande dévotion aux âmes du Purgatoire; elle obtint de la propagie faire ses communions de la Sainte-Vierge. Ses biens ou quelques premiers mois de son Noviciat furent spécialement consacrés à l'étude afin d'obtenir son bref. Elle subit donc ses examens au mois de Mars 1573, et cette fois avec un plein succès; succès qui ne changea en rien ses projets de vie religieuse. Ses parents se réjouirent à rendre à Dieu, celle que Dieu leur avait confié; ils se montrèrent ravis de l'abbé pour la grâce avec laquelle ils accomplirent leur sacrifice. Marie était heureuse; elle était heureuse de son bonheur.

Malheureusement la santé de notre petite portant l'ordre devint languissante. Longtemps pendant son Noviciat elle dut quitter la Mission-Mari, ayant pour malade une inquiétude d'un air plus favorable que pour faire quelques mois de Noviciat pratique. Elle fut envoyée d'abord à la Eté d'Aiguac, elle en revint pour prendre l'habit à la fin de la retraite générale de 1573. Marie-Agnès fut le docteur nom qui lui fut donné; jamais nom ne convient mieux à la personne il ne fut jamais porté.

Après sa vocation, St. Agnès participa surtout à la ministrations des affections des plus chers par amour pour Jésus Christ. Elle transforma sa vie en lui par l'abnegation de elle-même. Après les examens, elle fut recevoir le bon air de Périgueux, dont la sédentia lui était particulièrement agréable; elle se baignait tous du Vendredi à la Crocheton, qui elle visitait souvent et qui était pour elle une précieuse faveur. Sa santé sembla se fortifier pendant cet hiver et lorsque à Pauelle fut rappelé au Noviciat, on la croitait guérie. Elle reçut avec bonheur son emploi de Sacristain qui la rapprochait du tabernacle, Notre Dame. Telle Novice prusa dans ses deux colloques avec M. S. le courage de faire bientôt avec le sacrifice religieux, celui de sa vie. Après sa profession, qui eut lieu le 24 Septembre, elle de M. de la Merce, notre cher clerc étant descendue des souffrances, nos deux frères "enfuyaient de l'évêque au Féminier". L'abbé, ayant vu le bon air qu'on y astira, la bénit. Le novice constatait que quelqu'un, tel, la maladie n'était pas atteinte, mais elle eut des fois des accouplements de sa gêne prostatique. Son courage ne fut pas éprouvé. Elle se leva sans inquiète, ni se plaignire au bout des cinq ans et une sollicité pour nous malades. Malade elle-même, elle mourrait pour occuper des autres.

Il fallut cultiver, comme malgré elle, notre cher clerc M. Agnès à ce malheur dont elle toute ignorait le motif. On me vint dire la vérité et la cause de sa maladie qu'elle connaître et obtint la permission de l'annoncer dans sa famille, pour la soigner et essayer de la guérir. C'était lors d'hiver. La température n'eut pas de succès sur M. Agnès. Il échappa à l'aggravation, mais il eut dans le hiver de l'abbaye de Montignac. Le malade de la famille consulta, jusqu'à mal incurable. Il eut de nombreux malades et son état devint très mauvais de la saison. Il se voulut se remettre complètement et il réussit, malgré tout le mal. De son admirable Médecin, avec lequel il fit nos services à M. Agnès et à nous tous novices, et sur tout pour le plus grande compassion, que lui appelaient "menter sur sa couche". D'autre part, M. Agnès le

Par Dieu l'Améable. Grâce à ces bussants reçus sa prudence, sa résignation  
me démontrent ras. Pourtant son cœur sensible souffrait de la Doulceur de  
sa famille & de son séjour prolongé hors de sa Cité. On voulait promouvoir  
à notre Maison Mme, notre élue mourante, mais sa faillite toujours croiss-  
ante obligea, non sans regret, à l'éloigner ainsi à nos usages religieux. Et la  
suite de l'affection, avant-conseur de ses derniers moments, n'a pas été  
sans perte connaissance. Dans cet état elle reçut le Sacrement de l'Extreme  
Onction et rembla offrir un religieux pour être témoin de sa mort. Son effet  
quelques larmes avec lassitude de sa santé, n'a pas fait que Mme Agnès  
exhalait doucement son dernier soupir le 7 Août 1877, à l'âge de 37 ans.  
un fils de Marie qu'elle avait tout aimé. C'était aussi le père d'André  
Sa mère de tout pour Dieu au Sacré-Cœur, à qui elle était consacrée depuis  
son enfance & qu'elle aimait plus si d'autre amour. Nous avons la confiance  
que cette bonne épouse du Coeur de Jésus a emporté devant son époux & son  
fils, cette seconde robe baptismale qu'elle avait revêtue de lui. Dix mois sub-  
munt, au beau jour de sa profession religieuse. Son corps secoué de ses habiles  
mains fut porté à l'ordinaire sainte, comme en triomphe par la jeune  
fille belles de l'âme à l'église et au cimetière de Gréville.

Monsieur le Abbé Bellange. Supérieur du petit Séminaire de Pacy  
pont et ami de la famille disolue finissait la cérémonie funéraire à l'agent  
assisté recueillis toute la population et les nombreux amis de Mme Michaud.  
Quelques uns de nos frères de la Mission de Dieu et de nos Cœurs voisins, venus  
pour honorer leur sœur aînée au point de nos regards tout le long, étaient  
la douceur consolation de contempler son visage angélique, qui la  
mort avait respecté. Ils recueillirent, sans les commandes de touchante brin-  
quage serrés à la vertu de cette jeune Dame, qu'il était comme un concert am-  
our & louange en l'honneur de sa piété, de sa résignation, de sa sainteté. On eut  
dit que cette Dame laissait sur sa face崩御 un parfum de vie. Nous  
nous sentîmes que sa mort fut honte de sa vie. Le 7 Août 1877.

Sœur Cyprienne Belinguer.

Pacy-Séminaire.

Mademoiselle Mme Belinguer meurt à Pacy le 22  
Xbre 1846. Son père et son mari furent deux hommes qui leur enseignèrent de  
bonnes leçons. L'un fut une valeur et l'autre la force. Telle fut sa force  
elle réussit à joindre ses belles mains et à prononcer son nom de  
l'âme morte de Mme, que elle regarda toute sa vie comme sa mère  
et sa rebelle, de son côté cette jeune Dame ne lui fit jamais défaut.  
Les maîtres se firent pour elle à son éducation la mieux faites dans un  
lieu sur un peu institutrice de St. Germinal, qui voyait aussi les

elle un grand attachement pour la vertu, continua à faire fructifier les précieux germes, que Dieu avait semés dans cette jeune âme, et elle tâcha surtout d'augmenter de plus en plus l'esprit de Droit et de Devoir qu'elle marchait devant le Dominant. Elle la fit alors à sa première Communion avec beaucoup de soins et de sollicitude. Notre chère petite Marie se prépara à ce grand acte avec toute la fermeté dont elle était capable, et elle apporta au banquet céleste un cœur armé de l'innocence, l'aptitude et pour l'heure de ses futures vertus. Ce fut le 6 octobre, fest. de la Transfiguration de Notre-Seigneur, 1859, qu'elle reçut son divin Sauveur pour la première fois, alors elle se transforma elle-même avec N. S. Elle devint dès lors un vrai modèle pour ses fidèles compagnes. Le même jour elle reçut le Sacrement de Confirmation de la main de Monseigneur Georges de sonnette maireau. Ses saintes Dispositions qui apportaient cette chère enfant à ces deux grands sacrements lui mérita la prédilection toute particulière de Jésus, qui lui adressa alors cette douce parole : « Tu es dans la solitude et ta je veux parlerai au cœur de l'âme. » Elle l'écouta cette voix du divin Maître, et m'assura qu'après le moment où elle pourraient rentrer à Lui pour toujours. Elle désirait vivement entrer à la Miséricorde de Bergerac où elle avait une tante religieuse, mais ses parents ne semblaient pas vouloir accéder à son désir. Elle faisait leur joie et leur consolation, aussi résistèrent-ils longtemps; mais, enfin bien convaincus que Dieu avait des raisons particulières sur elles, ils la laissèrent partir. Trois jours pour commencer son Noviciat, elle fut admise comme pensionnaire et on l'occupa apurant à faire la classe aux plus jeunes enfants; elle occupa de ces deux choses à la satisfaction générale; elle se fit surtout remarquer dans cette maison par sa piété, son humilité, sa modestie et son amour pour la Sainte-Vierge. Toujours soumis et respectueux envers ses maîtresses, elle était vraiment un modèle pour toutes les élèves, aussi lui accorda-t-on avec bonheur le titre si précieux et si doux, d'Infante de Marie. Entrée à la Miséricorde à l'âge de quatorze ans, elle mena tout ce qu'il y a de neuf pour entrer au Noviciat de St. Martha de Périgueux. Là, comme où elle était allée déjà, notre chère Marie fut un sujet étonnant d'admiracion; toujours la première quand il s'agissait de se Devoir et ce même temps de se faire cachée, et toujours aussi la dernière pour le repos et les petites satisfactions qu'on accorde quelquefois; après son anniversaire particulier fut admise à se réunir du St. Stabat religieuse, ce fut le 27 septembre 1865. Devine Novice Marie Bélierquier, dénommée St. M. Cyprienne, travailla avec un nouveau zèle à l'acquisition des vertus religieuses, elle ne négligeait aucun exercice de montrer son amour pour son Dieu et pour sa règle, qu'elle suivait à bon droit, comme le moyen le plus sûr et le plus court pour arriver en peu de temps à une grande perfection. Quand arriva l'époque de la profession, notre chère petite Marie tomba malade de la fièvre typhosique et fut alors au contraire au lit. Du tout autre; son cœur en état de faire tout, mais toujours soumis et respectueux, elle se réjouissait et se préparait dans son lit avec la confiance à se faire pour son divin Sauveur qui l'attendait avec un rire très laid; un mois après ce effet, elle se remit à pour toujours au céleste

l'époque des Guignes. C'eût été un bonheur pour nous, devant leur cœur, jamais, comme elle le disait elle-même ; non jamais, il n'eût aura de bonheur aussi grande dans le monde à celui que m'apporterait la sienne avec Jésus-Christ, l'époque immortelle.

Envoyé après sa profession au Domme, ensuite au Port de St. Tropez pour y faire la classe, Mme Clémire fut évidemment et aimée, comme elle l'avait fait au Noviciat ; son humilité, sa bonté, sa douceur lui attiraient tous les amis ; aussi les souhaita qu'elle y laisse faire de nombreux professeurs et nombreux. La Supérieure du Petit Collège du Port ayant suivi son changement, sollicita-t-elle grâce à l'abbé D'Amours l'autorisation d'envoyer cette dernière à St. Tropez, dont les qualités étaient pour elle plus précieuses que tout la science possible ; cette demande fut alors accordée, Mme Clémire partit pour Toulon, où elle resta deux ans entièrement employée aux œuvres d'éducation. A cette époque sa santé n'était affaiblie, nécessitant un changement d'air, elle fut rappelée au Noviciat, où alors quelques temps (en octobre) de repos, parfaitement réussi ; elle fut envoyée à Ribeauville, pour suivre ses soins et sa sollicitation à la position choisie du bûcheron de Jésus ; je veux dire les enfants pauvres !...

Toujours se regardant comme la dernière entre ses Sœurs, elle faisait le bonheur des plus faibles et des plus rebelle, et cela avec une satisfaction, une joie incommensurable. De ces bons services, elle se dévouait continuellement et volontiers aurait voulu faire tout l'ouvrage pour cette à ses Sœurs la moindre grâce. Malheureusement elle était de chose née pour les longs temps. Néanmoins sans malice et bonté. Elle eut beau malgré cela envoi de fréquents services, ses forces répétition, le mal accablant rapidement, on eut l'ordre de la ramener au Noviciat où elle pouvait avoir un repos plus complet. Le repos fut très riche, mais si rare que elle éprouva le désir de retourner vers les Supérieures, pour qui elle avait un véritable attachement. Lui, il réussit à oublier ses souffrances du moins pour quelques instants. Elle témoigna le désir de voir sa Sainte Reliquaire, qui vint en effet à trois reprises distinguées ; c'était toujours une très grande satisfaction pour notre chère Sœur qui lui parlait de Dieu, qui n'a pas une joli caractère, mais aussi quand sa pensée se portait vers sa mère, ses yeux se remplissaient de larmes, alors, laissant arrêter un bâillement, elle le suppliait de garder son secret. Mais, de l'avis de son auteur, de se baigner au moment de l'épreuve. Mais elle songea à la promesse que elle lui avait faite avant son entrée en communautés : Elle fit à sa Sainte Mère un avertissement, beaucoup et ce n'est qu'après bien des prières et des instances qu'elle me laissa entrer au Noviciat, pour dernière consolation elle me fit promettre de me rendre près d'elle à ses derniers moments. Dieu en décida autrement, il nous demande à toutes deux ce sacrifice imminent déclommement, promettez-moi, ma tendre, de me remplacer près de ma mère chérie, à ce moment suprême ! Si j'achevais ces paroles, notre chère mère l'aurait échappé à quelque larmes, mais elle fut généralement sans succès. Ses lèvres ont prononcé plus une plainte, plus le plus léger murmure, toujours au contraire satisfait de tout, elle ne savait pas faire la main paternelle qui la faisait suffrir il est vrai, mais qui voulait tout faire ; j'ai vaincu une résistance. Etai seulement, elle ne se dérangeait jamais, mais lorsque elle venait toujours qu'on faisait trop pour elle, le ministre tellement étonné

ses yeux cendrés au dessus de ce ou elle n'aurait; on lui en laissait toujours trois. Quant à elle souvent, l'aussi exprimait-elle sa reconnaissance avec de bien vifs sentiments.

Après la visite de son céleste époux, celle de sa Sœur Supérieure était sa plus grande joie; cette joie éclatait sur tous ses traits, elle m'ouvrait diminuer ses transports qu'elle exprimait ordinairement par ces simples paroles: « Ma mère que vous êtes bonne! Je ne souffre pas beaucoup, disait-elle, avec un violent effort, pour ne pas attirer ses soins, qui malgré cette assurance voyaient bien que le moment supremo arrêtait pas éloigné. Notre cher malade reçut les Derniers sacrements en pleine connaissance et avec la plus touchante piété, confessant sa préparation à la mort, que elle avait commencée on peut dire de son vivant. Dans la vie. Elle me regarda que peu de jours après cette cérémonie, le 3 Novembre à 8 heures du matin, elle espéra un doucement qu'à l'heure où on s'en aperçut, elle était déjà seulement de 29 ans et quelques mois.

Son corps ne conservait pas la trace de sa forme malade, son front gardait la trace de son jeune espoir et ses lèvres semblaient prononcer encore le doux nom de Jésus. On la considérait sur sa couche funéraire tout entière de fleurs on se trouvait empêcher de recouvrir: Oh! oui! bénissons ceux qui meurent dans le Christ.

3 Novembre 1873.

## Cœur Dussolier.

Hospice de Ribérac.

Mademoiselle Marguerite Dussolier naquit à Begomie commune de Sanguins, Dordogne le 1<sup>er</sup> Janvier 1798, d'une famille honorable et très-cultivée dans le pays. Après sa première communion, elle fut mise en pension à Aubeterre, chez des religieuses voulues à l'enseignement. Ces excellentes institutrices reconnaissaient en elle des germes de vocation religieuse, cherchèrent à les cultiver et espérèrent aussi qu'elle la déciderait à aller dans leur communauté. Mais la jeune Marguerite avait un attachement si profond, l'instruction ne lui allait pas, elle se sentait un goût particulier pour le service des malades; après avoir étudié, examiné devant Dieu, ce que ce bon Maître voulait qu'elle fit, elle reconnut qu'il était appela à quitter le monde et aussitôt elle tourna ses regards vers le Pape Pie VII de Ribérac, qui receuillait alors dans son sein un grand nombre de malades. Il fut part de son Dieu à son service, qui s'opposa de tout son pouvoir à son entrée en religion. Marguerite Pie le détourna pas d'être persécuté malgré les résistances soutenues de son père, qui, voyant qu'il ne fallait pas songer à vaincre sa résolution, éduca enfin et lui permit d'entrer à l'hôpital de Ribérac le 1<sup>er</sup> Janvier 1828. Pendant ces deux années Pie protesta à Dieu l'aviciel. Il servit avec fiducie aux autres Dieu sait, était qu'elle avait embrassé et le 2 Mai 1830 il fut admis à terminer ses œuvres, l'autour de celle de jésus-Christ. Ses dernières volontés furent de donner tout ce qu'il y a

sa chie maladie qu'elle souffra avec une douleur sans forme. Les plus dégoûtants étaient celles où elle parlait avec le plus d'ardeur à monsieur de launay; l'un d'entre cinquante deux mois où sa vie hospitalière, elle restera à ce poste. Dans telles elle avait acquis une grande habileté; elle était au pied de ses pauvres malades d'une activité d'une attention sans faille, aux bafouilles qui lui reclaient ses soins, l'avait elle fait succomber par eux, leur petit Duthuyton. De toute part on venait la consulter comme un médecin. Mais le bon pasteur lui fit faire à ministre qui la mettait en rapport avec lui des personnes... Elle profitait de son influence pour porter les âmes à l'accomplissement de leurs devoirs religieux mais se manifestait surtout à l'église des pauvres mourants, qu'elle aidait de tout son pouvoir pour la réception des derniers sacrements.

Quinze ans avant sa mort, elle tomba dans un grande faiblesse, ce qui la força de renoncer à son travail ordinaire et de prendre un repos qui cessa beaucoup à son rôle et à son activité maternelle. Ce qui la consolait de se voir ainsi réduite à rester sans rien faire, ce le moins rien de rien, c'était que cet état lui procurait plus de paix pour prier. Son amour pour la Sainte communion lui faisait désirer les jours qui la approchaient la consécration de la revoir, et ses derniers moments plus assurés sur la fin de sa vie.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1877, fêt de la Toussaint, nos pauvres frères et sœurs d'un atelier de broderie, qui se réunissaient tous dans l'impossibilité de savoir le saint patron. Pendant six jours que dura sa maladie, il n'usa pas de l'assistance de Dieu, qui lui donna la communion, mais malgré l'envie que celles qui l'entouraient avaient de lui procurer cette dernière consolation, cela ne fut pas possible, car paralysé ayant atteint le cœur. Ses facultés intellectuelles, qui avaient été toutes celles qu'elles furent sembleront à jamais perdues par sa maladie. Elle demanda à monsieur l'extreme unction, et agit ce sacrement avec une foi ardente, ferme. Il suffisait de lui parler de Dieu et de faire ses invocations pour qu'il acceptât, elle, tout à Lui, elle mourrait sur son air, combien cette main de Dieu, qui était si variable, avait été aboînée dans un moment où l'indulgeance de son état. Enfin le 7 novembre à 3 heures de l'après midi, elle expira doucement et sans avoir éprouvé de grande souffrance.

Ses funérailles se déroulèrent le lendemain dans la chapelle de l'Assomption. Elle fut suivie d'une nombreuse assistance. La chapelle aurait pu servir ce jour-là d'église pour nous, pour faire venir tous ceux qui venaient Dieu avec le Prie-Dieu du dernier bien et apporter un dernier bénéfice sur la défunte malade de cette chie chose humaine.

Novembre 1877.

# Sœur Josephine Pradel.

Pension-de-Ribérac.

Mademoiselle Anne-Marie-Tomise Pradel naquit au Brugamont-Bantoué le 1<sup>er</sup> juillet 1820. Son enfance innocente et joyeuse, s'inséra paisiblement au sein de sa famille, à une des plus honorables du Bas-Limousin. Plus jeune que ses frères, elle fut, de la part de Dieu, et surtout de sa respectabilité, nommée à l'obligation de faire des sacrifices faciles à comprendre. Le frère de Pouze aux, elle fut placée dans le couvent de St-Michel de Périgueux, entre les mains de religieuses instruites & dévouées. Nous connaissons peu de distinction par sa piété, son caractère, son amour pour l'étude. C'est dans cette même maison que se déclara sa vocation à la vie religieuse.

Dès lors dans sa famille, elle fut considérée à l'avantage des Pouzes de Biar sur elle. Mais un jour en vain, que elle sollicita la permission de suivre immédiatement son attrait; sa mère, qui venait de consacrer déjà au Seigneur une de ses filles dans l'ordre de St-Michel, ne put consentir à ce sacrifice de la plus jeune. Cette volonté obéie; mais nulle proposition d'établissement dans le monde n'eut le pouvoir de l'effrayer. Son cœur avait fait un choix irréversible; elle se voulait quée. Dieu leur Maitre et leur Sauveur.

Facile à l'inspiration de la grâce, elle quitta donc la maison bâtie par elle, et d'un pas fermé et joyeux, elle courut se réfugier dans la Communauté de St-Michel de Périgueux le 10 Mars 1835. « Qui vous accueille le jour de l'Assomption, lui dit en l'accueillant un vénérable vicaire général, vous accueille le jour de Saint-François de Sales; le jour Sainte-Thérèse, est à souffrir. » Ce jour de l'Assomption, qui lui fut montré; son extérieur ne ressemblait pas au sien, et que celle-ci fut "pas en général"; on appréciait ses qualités, ses compagnes l'aimaient, mais elle continuait ses actes de recouvrement, cette affabilité, dont on entourait toujours l'abbesse, et qui hessa son amie avec beaucoup de plaisir, et fut bien heureux le 20 Mars 1837 de se révéler au St-Sébastien. Nous, elle continua à se servir Dieu par sa mortification, mais avait su déterminer aussi à l'oublier, les évidentes qualités, confondues avec cette mortification, par l'église; aussi ne méprisa-t-elle pas leur valeur; cette aimé à la grande mission, car elle n'eût été able à accomplir. Pour l'atténuer l'affection, l'attachement à son Pouze de Biar, et de l'insister à la faire insigne de Pouzeau, il fut au bout de deux ans, son unique et constant désir, elle ne trouva qu'à cela d'arriver enfin, ce joli voile gris qui sera de sa consécration religieuse, et, le 1<sup>er</sup> Novembre 1836, sa jeune novice fut rayonnante de bonheur, en faisant pour l'heure le sacrifice de tout ce qui elle avait possédé sur la terre; elle ne se considéra plus alors, que comme une petite vierge au sacrifice. Le jour de sa profession de la grâce, dans son cœur en faveur de l'Assomption, et qui restera tout en effet sur toutes ses actions et tous ceux, les meilleures, les moins, et évidemment une baignure à son idole Marie.

sa chère maladie qu'elle souffrait avec une résignation sans bornes. Les plaintes plus dévorantes, étaient celles que celle-ci ressentait avec le plus d'ardeur et même de tristesse, cependant cependant deux ans & ce sa vie de hospitalière, elle n'est pas née à cet effet. Mais finit-elle moins acquise une grande stabilité; elle était au contraire des autres malades d'une activité d'une affection sans faille, aussi� passionnée que celle qui hantait ses pensées, barrant-là tout succès pour leur échappement. De toutes parts on venait la consulter comme un médecin. On lui demandait son avis dans ce ministère où la maladie est en rapport avec bien des personnes ..... Elle prenait tout son influence pour faciliter les ames à l'accomplissement de leurs devoirs religieux; son zèle se manifestait surtout à l'église des pauvres mourants, qu'il aidait de tout son pouvoir pour la réception des derniers sacrements.

Cinq ans avant sa mort, elle tomba dans une grande faiblesse, à qui la force de renoncer à son travail ordinaire et de prendre un repos qui coûta beaucoup à son rôle et à son activité catholique. Ce qui la consolait de se voir ainsi réduite à rester sans rien faire, ce fut au moins un dévouement, c'était que ceci était une nécessité pour faire plaisir. Son amour pour la Sainte communion lui faisait désirer de l'avoir pour lui apportant la consolation de la recevoir, et ces désirs étaient plus ardents sur la fin de sa vie.

Le 17 Novembre 1877, elle eut la graue, ne laissant que peu d'espérance d'une attaque de maladie, où la mort se fit sans douleur l'impossibilité de recevoir la Sainte communion. Pendant six jours elle crut sa maladie, où au bout de huit jours il fut fait l'extrême communion; mais malgré l'envie qu'elles ont généralement malades de lui trouver cette dernière consolation, cela ne fut pas possible, les paroles ayant effectué à avoir. Ses facultés intellectuelles, une reconnaissante énergie de toute nature l'avaient à combattre jusqu'à la mort sa maladie, où il remonta au niveau de l'extreme communion, et ayant ce sacrement avec une très grande paix. Cela fut suivie de l'assomption de Dieu à la fin des invocations pour qu'il assistât à son aîme, elle montrait par son air, combien cette manière de mourir, lui était agréable; alors cela elle attendait dans son sommeil pour l'accueillir à son état. Enfin le 17 Novembre à 3 heures du matin midi, elle se réveilla et sans avoir éprouvé de grande souffrance.

Les funérailles se célébrèrent le lendemain dans la chapelle St. Paul, où elle reçut une nombreuse assistance. Son cœur rebelle refusa de faire ce jour-là l'obligation de mourir, pour laisser entre tous deux une amitié durable avec le Christ, une amitié forte et durable une amitié solide, une amitié éternelle.

Novembre 1877.

# Sœur Josephine Pradel.

Pension de Riberac.

Mademoiselle Anne-Marie Amélie Pradel naquit au Auganou  
Bastide de Lorgu, le 1<sup>er</sup> juillet 1820. Son enfance innocente et heureuse, s'écoula  
paisiblement au sein de sa famille, l'une des plus honorables du Basque-Pays.  
Plus jeune que ses frères, elle fut, de la part de Dieu, et c'est tout de sa respectabilité  
meilleur, l'objet d'une résolution facile à comprendre. À l'âge de douze ans, elle fut  
placée dans le couvent de l'Assomption de Périgueux, entre les mains de religieuses  
instruites et dévouées. Notre jeune élève se distingua par sa piété, son caractère  
charactériel, son amour pour l'étude. C'est dans cette seconde maison, que se déchira  
sa vocation à la vie religieuse.

Rentrée dans sa famille, elle fut recommandée à ses parents le Service du Dieu  
sur elle. Mais ce fut en vain, car elle sollicita la faveur de suivre immédiatement  
son affinité. Sa mère, qui venait de consacrer déjà au Seigneur une de ses filles  
dans l'ordre de St. Martha; ne put consentir à ce sacrifice. De la plus grande  
foi et d'un cœur; mais nulle disposition d'établissement dans le monde. N'eut le  
mouvoir de l'abandonner. Son cœur avait fait un choix irrévocable; elle se voulait que  
Dieu leur Maître et leur Sauveur.

Facile à l'inspiration de la grâce, elle quitta donc la maison paternelle, et  
d'un pas fermé et joyeux, elle courut se réfugier dans la Communauté de St.  
Martha de Périgueux le 1<sup>er</sup> Mars 1834. à Périgueux vous nous aviez le jour de St.  
Joseph, lui dit en l'accueillant un vénérable vicaire général, vous portez le nom de  
Paul l'Assompteur de Port-Sainte-Marie, le jeune Amélie Pradel, eut à souffrir le peu de  
lumière qui lui fut montrée; son extérieur ne laissant pas en apparence, et que celle re-  
tenu dans un général; on appréciait ses qualités, ses compagnes étaient, mais elle re-  
tirava les autres personnes, celle à fabriquer, entouré toute généralement en  
Communauté. Ses deux soeurs furent recommandées par ces commensales; elles  
honorèrent son amitié avec beaucoup d'affection, et fut ainsi bénie le 20 Mars 1837 de sa  
révélation de St. Martha. Voici, elle continue à se faire dire par sa Mère, que  
nous avons été recommandés à l'ordre de St. Martha, les deux qualités, confirmées dans cette émergence que  
Dieu a fait; aussi ne redigea-t-elle rien pour rebâcher cette aise à la grâce matin, car cela  
serait difficile à accombler. Pour l'assurer sa confiance, parfaitement à ses œuvres de science,  
et de l'assurer à la faveur inégalée de Dieu, au commencement de l'année 1838, lorsque  
son unique et constant désir, elle ne tenait qu'à cela, d'arriver enfin, ce que n'a été  
jamais bénie de sa vocation religieuse, et, le 1<sup>er</sup> Mars 1839, sa réunion avec Dieu  
rassemblante de l'assumption de Marie, et, le 1<sup>er</sup> Mars 1839, sa réunion avec Dieu  
sur la terre; elle n'eut considéré plus alors, que comme une victime offerte au  
sacrifice. Le jour de sa baptême de la grâce. Dans son cœur en haut de l'assomption, il  
lui revint tout en effet sa sainte vocation et une envie de rompre tout, et  
à tout moment, pour répondre à son intime désir.

Finsi l'esprit armé de toutes les connaissances nécessaires et utiles, et la-  
can fonda à toutes les sortes. Sauf Josephine fut désignée par ses supérieures pour  
diriger l'école créée au Dréibach. Pendant trois ans, elle occupa cette place, entourée  
avec un réel et un succès du Dieu de tout éloge. Jamais elle n'a pu oublier ces deux  
et pauvres enfants, comme elle les appelaient, et ses plus bons moments, jusqu'à sa  
mort, ont été ceux qu'elle a pu consacrer aux filles de fortune dans sa paroisse école  
communale.

Mais la Providence l'appelait à une plus haute et plus difficile mission : elle  
eut quitter l'hospice, où se trouvait l'école gratuite, pour celle, dans un autre  
local, et sous la direction de St. Marie, où étaient les élèves d'un pensionnat fondé  
récemment à Dreibach. Ce local devint bientôt insuffisant. Une maison plus  
comme il faut, entière, fut achetée, l'école y fut transférée, et St. Josephine en  
fut en tout à fait la véritable fondatrice et la première supérieure.

Commença alors pour St. Josephine une nouvelle vie de dévouement et de  
sacrifice. Comme toutes les œuvres qui commencent, celle-ci eut à suffrir des  
frustrations, des peines de toutes sortes ; oppositions, on en trouve toujours pour faire le  
bien, pénurie de sujets pour le nombre toujours croissant des élèves, difficultés occasionnées  
par les réparations d'une maison, il s'avait difficile de finir tout le travail, toutes les  
reparations, tout le rude labour, tous les efforts héroïques qu'il lui fallut faire, pour  
construire à cette maison ce qu'elle est aujourd'hui. Dieu seul le sait, et lui  
seul aussi a pu en empêcher les maîtres et les récompenser. Pendant vingt-huit ans,  
leur fondation a vaincu et établi l'enseignement et l'éducation des pauvres  
mais de la famille, les pauvres, rachetés et reconnaissantes, leurs jeunes enfants. Les  
plus sensibles plaisirs que j'eusse connus cette année-là, c'eût été d'assister à la  
célébration de nos deux enfants que elle appelaient familièrement ses petits fils. Nous l'avons  
vu plaisir de l'entendre en les posant sur son cœur. Grâce à son savoir-faire, à sa  
précieuse activité, à son siécle infatigable et au dévouement de ses deux, l'établisse-  
ment devint de plus en plus heureux.

Maintenant depuis plusieurs années de la maladie que la connaît au tombeau,  
elle continuait pourtant à remplir exactement tous les devoirs à sa charge. Elle ne  
se plaintait jamais de ce qui venait, et, malgré les difficultés, les difficultés, les  
trahisons, rafles, bûches brûlées, qui l'accablent, son air était toujours aussi modeste  
qui était aussi pacifique qu'affable. Néanmoins consommé dans la croix  
et purifier les mœurs, sans les laisser au leur faire résister, elle venait facilement  
à bout, pour en faire remonte immobile l'ameur au cœur de Jesus, qu'elle aimait  
tant. De même. Mais tout ce travail et ces peines devaient ruiner vite un corps  
faible, fâché et abîmé pourtant. Si souvent nous visions St. Josephine  
aujourd'hui dans sa posture sainte et si lui fallut bientôt se reposer. Ses souff-  
rances ont été nombreuses, si tant est que on puisse qualifier ainsi une vie  
où elle effectuait une grande œuvre pour le sanctification. Au milieu de ses  
plus vives et plus accablantes douleurs, jamais son caractère ne recula de ses larmes,  
jamais le Dieu avec bonté et générosité ne l'abandonna, elle n'avait qu'

une ambition; elle l'a faite en tout et toujours la sainte volonté de Dieu. Ce fut  
pour rester unique, but qu'elle se proposa tout sa vie, et sur le fil de sa vie surtout  
à désirer tout si fort, que c'était pour elle un tourment continual, de penser que elle  
ne faisait tout cela pas la volonté de Dieu assez généralement. Un jour où lui  
disait, qu'elle froid bien de demander d'aller à Perigueux: Eh! pourquoi, répondit-elle:  
je suis ici où Dieu me veult, je ne désire pas aller ailleurs: Peu de jours avant sa mort, elle disait  
à une de ses concubines élées, concernant sa question qu'on désirait beaucoup, sans  
elle: "Je veux bien tout ce que Dieu veult, et comme il le veult, mais prier pour que mes imperfections ne  
soient pas un obstacle à sa divine volonté. Oui, je veux bien rester là, tant qu'il le désirera, mais je désirerai  
bien de faire avec plus d'ardeur, il me semble que je le fais un peu à contre-cœur. Si la volonté qui  
paraissait en elle avec plus d'éclat était le désir de faire toujours la volonté de Dieu  
il y en avait une autre qui la suivait de près; c'était un grand esprit de sacrifice,  
d'immolation; elle donna des preuves de la force de cette volonté en elle bien souvent, mais  
particulièrement au commencement de l'année 1875. Elle eut alors comme un pressen-  
timent que Dieu accorderait l'holocauste qu'elle voulait lui offrir et qui était elle-même;  
elle désirait tant voir le divin Coeur de Jésus, aimé, connu et servi dans son cher-  
émissariat, qu'elle s'offrit de grand cœur à cet effet. Au mois de Janvier 1875, elle  
écrivit à une concubine élée: "Que le Sacré-Cœur soit bénit de tout, il fera pour moi 1875,  
comme il voudra, comme il faudra, pour qu'il soit de plus en plus connu, aimé et servi, dans notre chère  
maison; c'est ma seule ambition, mon unique désir; pour l'obtenir je consentis bien volontiers à tout ce  
qui sera de son bon plaisir; que avons-nous de plus à chercher ici-bas?... Pouvez-vous avoir quelque chose  
de plus beau que le titre de victime de ce divin Coeur?... En tout, et pour tout, toujours. Car les victimes  
ne choisissent pas leur lourement."

Point, enfin le jour où tout espoir de guérison fut perdu. Elle n'eut moins d'illu-  
sion que les personnes qui la regardent, et ne songea plus qu'à sauvegarde; devant  
Dieu, qui a fait sa préparation; insensible à toute autre chose qu'au conseil à  
rendre au Souverain-juge, elle se riddemait, se reprochait-même, fites, curioses,  
questions ou aux conversations qui avaient directement son salut pour objet; frugale  
dans le luxe, de la dépense, elle a souci de bonheur au nom sacré. Enfin  
cœur de Jésus et de Marie, Joseph, murmureait-elle, bénisse mon ame, ma communauté, mes  
chers enfants, toute la paroisse et son Pasteur.

Faisant un autre effort, elle a repris à toutes les forces qu'en avait pour  
elle tenant ou elle a reçu les sacrements et l'indulgences plénaires avec une telle, exam-  
iné les habitants, bénissant-les paroles. Enfin, le 21 novembre, au jour même où la  
Vierge Immaculée s'offrit à Dieu dans le temple, la scène mitiale, à l'âge  
de 48 ans, a remis entre les mains de son Père tout ce qui, au ciel, nous  
en avons la confiance; intercide pour nous.

La maladie de cette mort proche en un instant. Dans son lit  
sous bâtonnet les nobles qualités du Saint Josephin, son jugement droit, son tact  
peuvent, un cœur aussi pur que l'aurait; un émouvant caractère. Si jamais  
nous imiter ces saints exemplaires... 21 novembre 1875.

## Sœur Dumontel.

Louin.

Sœur Dumontel est née en 1826 dans la commune de Chanteloup d'une famille honorable et chrétienne; elle reçut dès le bas âge des leçons de piété et de vertu, qui lui étaient rendues plus sensibles par l'exemple continu qu'elle en avait sous les yeux et qui contribuaient beaucoup à développer en elle l'attirance pour la vertu que le Divin Sauveur avait mis au fond de son cœur. Son enfance et une partie de sa jeunesse se passèrent ainsi tranquillement au milieu d'une famille aimée, quandoù arriva l'époque de choisir le genre de vie pour lequel elle se sentait le plus d'affinité. Elle ne se décida point sans avoir au préalable, implore les lumières divines par des fréquentes et ferventes prières, et sans avoir consulté le guide de son cœur, qui pouvoit n'importe que personne connaître la voie où Dieu l'appelait. Grâce à ses premiers conseils, elle résolut d'entrer en religion, et ce fut dans la maison des Sœurs de l'Hôpital du Poulin qu'elle vint abriter sa vertu, c'était en 1844, à l'âge de 19 ans. Elle se mit dès lors avec dévouement à son Noviciat; ses deux années de noviciaut et de noviciat s'écoulèrent avec édification, aussi fut-elle admise à la profession religieuse en 1846.

Après sa consécration, elle alla au couvent de l'Assomption où elle resta quatorze ans; pendant ces vingt années, elle s'acquitte de son emploi dans les vignobles avec zèle et dévouement, emploiant avec bonheur ses moments de loisir et ses petits talents à recueillir à ses chers malades les écouvoisements, qu'elle était heureuse d'avoir à son service et à sa main. De là, elle fut envoyée à Milliac de Marigny, où son séjour ne fut pas de longue durée, elle y fut, à où elle avait été au départ, une bonne religieuse, remplissant avec exactitude l'emploi dont elle était chargée. L'année suivante, ses supérieures lui ordonnèrent la visite de Domrémy, pour enseigner aux petites filles avec les premières notions des sciences humaines, cette connaissance fut l'impartante mille fois du catéchisme et de la grammaire pour lesquels on arrivait à connaître et à aimer Dieu. Ses fonctions l'instituaient en éducateur qui une aprile, elle les laissa pour aller au petit séminaire de Bergerac y remettre ses fonctions de brigadier; elle revint avec cette charge avec patience et patience a fut là que son pied d'un échelle mal éloigné sans doute, elle tomba et se brisa la jambe; après cet accident qui lui rendait son emploi non seulement difficile, mais même impossible, elle fut rappelée au pensionnat où elle enseigna jusqu'à ses deux années de préparation à la vie religieuse. À l'issue de celle-ci, elle fut constamment souffrante, ce qui empêcha ses supérieures de l'empêcher à un peu mieux assister. Son caractère marquablement original, le Divin, telles que j'aimais, m'ayant à s'occuper à rien de religieux, fui. Elle mourut à

puir, aussi s'occupa-t-elle particulièrement de Dieu, seulement sa piété suivit bientôt la même voie que son caractère, elle n'était comme celle de personnes, et sa vie inoccupée, lui fournit fréquemment le moyen de s'accroître. Cette chère Sœur avait un culte particulier pour les objets de dévotion, tels que les images, les petites chapelles. Combien de fois ne la-t-on pas vu occupé une partie de ses journées à organiser de petits autels, à orner ses rideaux de lit d'une foule d'images. Celle fut sa vie depuis sa rentrée au Poin, où qui dura 20 ans. La dernière maladie fut une affection de poitrine, qui la fit souffrir beaucoup, et qui donna occasion à notre chère Sœur d'édifier ses saurs par sa soumission à la volonté Dieu. Quand elle compris que sa fin approchait, elle se prépara à la mort par une confession générale de toutes les fautes de sa vie, et de plus par une réparation pris de ses chans. De tous les mauvais exemples et de tout la peur qui elle leur avait occasionnée; elle n'oublia pas aussi de réparer les negligences que elle avait eues à se reprocher envers les supérieurs. Après cela, elle demanda et reçut le sacrement de l'extrême-unction avec piété et regret de ses fautes; et le 27 Novembre, elle meurt paisiblement dans la paix du Seigneur. Elle était âgée de 48 ans, dont 49 passés dans la religion. Puis son ame repose près du Seigneur.

27 Novembre 1877.

## Sœur Eulalie.

Hosp. du Bourg-de-la-Madeleine.

Eulalie de Malbie, en religion St-Eulalie naquit à <sup>la</sup> Ternin le 18 juillet 1810: ce petit bourg se trouvait au coq de Villeneuve-d'Ascq.

Au milieu des orages de la grande révolution, les parents de notre chère Sœur Eulalie perdirent leurs biens et leurs têtes; mais conservèrent un héritage beaucoup plus précieux; celui d'une foi vive, de mœurs pures et d'habitudes publiques. Cette famille si profondément chrétienne, se mit peu en peine, à la Restauration, de recouurer ses têtes. Le bonheur de respirer en paix une atmosphère plus pure et l'amour du travail lui suffirent.

Le bonheur d'une si salutaire éducation, St-Eulalie ne pouvait que grandir dans les principes de toutes les vertus. Tout enfant, elle montra une raison très-précise et beaucoup d'activité à aider sa mère dans les soins du ménage. Cela curieux de voir cette petite fille allant, venant, dirigeant tout ce qu'elle pouvait faire ou ordonner avec une intelligence rare.

Dès l'environs des bénédiction célestes, Eulalie fut admise à la première communion des laïcs de neuf ans. Ce fut un beau jour pour le jeune enfant où le regard angélique et le maintien modeste laissaient remarquer cette grâce.

La petite enfant devint jeune-fille sous le regard et les examples de ses bons parents. Son intelligence si précise se développait chaque jour et sa raison

étonnaient tout le monde. On voit ses frères et ses sœurs l'encouraient-ils à vendre tout à leurs pères, jamais Eulalie ne répondait à leur appel avant d'être bien sûre que sa mère n'en était pas surchargée dans son travail. À cette occasion, on auroit à citer un exemple. Du moins, on aille enfant si raiemusse, souhaiter trouver même dans ces plus jolies œuvres. Or, le jour de la 1<sup>re</sup> communion d'un petit enfant de 9 ans, et aussi publique du bon Dieu, cet enfant, au sortir de la Messe, se mit à faire une jolie petite prière blanche. Eulalie presque scandalisée, reprocha doucement à sa sœur cet infantillage en lui disant : « Aujourd'hui toutes les carrosses doivent être pour vous réservées, dans le cœur. »

En même temps que se développait en Eulalie les grâces de la nature, on percevait aussi en elle les plus heureuses dispositions à la prière. De l'âge même à l'oraison et un grand amour pour la solitude. Nous savons tous de Dieu que si le monde était pour elle sans charme, elle n'étoit pas cependant sans douceur, naturellement bie-vue et d'une extreme sensibilité, elle recevoit la moindre attention et répondait avec grâce à la plus petite trace d'affection.

Bientôt une voix secrète se fit entendre au cœur de la jeune fillette, elle n'avoit jamais vu de religieuses; mais le sanctuaire de sa famille, ce foyer de la charité chrétienne lui avoit tout révélé de la vie communie. De l'union des coeurs aimantis par les sœurs religieuses. Malgré les sollicitudes du monde et les trahisons de ses bien-aimés parents, qui eussent voulu ne jamais voir séparer Eulalie arriva à l'âge de 18 ans, dans notre Communauté du faubourg la Madeleine, alors Maison-mère. On connaît, comme dans le monde, la jeune prétendante continua à être un modèle et s'appliqua à donner un règle vivante. Aussi la vit-on toujours fidèle aux plus petites observations régulières, son amour surtout pour le silence édifiait toute la Communauté. Une de ses compagnes, qui vit encor, et qui est bien Dame Dijon, rapporte que la fervente particularité resta six mois sans dire un parole inutile. C'eust été rempli d'édification pour sa sainte vocation; elle la chéra jusqu'à sa dernière heure. Avec de telles dispositions, il étoit aisé de comprendre ce qu'elle serait un jour.

Enfin, l'heureux moment de se donner tout à Dieu arriva. La jeune Novice fit profession à 20 ans. La cérémonie fut presidée par M<sup>r</sup> Macroux, l'abbé curé nommé et grand ami de la famille de notre Sœur; par un nombreux clergé, dans lequel on distinguait un jeune frère d'un joli caractère, mort en Père de sainteté et frère de notre cher Sœur. Quiconque toucha sa famille étoit aussi présent à cet acte si solennel.

Eulalie successivement dans deux succursales, elle y édifa toutes ses sœurs et ses frères; mais le précieux trésor fut bientôt rappelé. Ses supérieures avaient découvert, que, sous ce voile de modestie, dont elle se servait avec tant d'attention, étoit caché une intelligence remarquable dans la administration des affaires. Des fois, on conçut le projet de lui confier la direction de l'hospice des vieillards; l'abbé curé l'ordonna en 1790 par la prière. M<sup>r</sup> Julie Bernard est un ecclésiastique fort solide mais très modeste; aussi quelque temps après les choses ne trouvant plus aller ainsi

Monsieur Dedia, qui tout serait partagé, et que chacun prendrait aussi la moitié des viellards. Notre cher et Spédalius avait déjà modifié tout ce qu'il a sous les pouvoirs infimes, qu'à cette nouvelle, son cœur fut brisé; mais à qui la bise bien davantage, c'est l'heure de la séparation. Paris plus attendaient que de voir ces pauvres viellards, ces malheureux informes se jettent à ses genoux, et la supplier avec larmes de les garder. Pauvre cœur! si à ce moment d'angoisse, elle eut pu endurer ce qui s'est accompli depuis, oh! que cette épreuve fût dédommagée! Mais n'est-il pas écrit: L'homme rachète, et Dieu le meurt. Eh oui, Bien le veut, et les frères, aujourd'hui si puissantes, de notre Bien aimé cœur, ont obtenu plus que jamais les bénédictons du ciel sur notre communauté; c'est assurément par son intercession, qui est due, sans obstacle, la fusion des deux établissements. Mais venons à cette séparation; il fallait alors cela à notre cœur, une prière à une continuellement active, et un discernement exceptionnel, pour trouver le moyen de souhaiter soi-même, car, les ressources étaient moins que suffisantes. Par son ordre, ses économies, ses occupations nécessaires, l'habile Directrice, non seulement fit face à tout; mais sut enrouler économie, ouvrir même des fonds, sans que personne n'eût en souffrir. Alors elle, tout était une ressource; elle savait faire beaucoup avec peu, et si l'on peut le dire, quelque chose avec rien. Les moins ingénies trouvaient une occupation dans le jardin; les femmes, s'occupant; les idées même étaient utilisées, et toutes étaient contentes de se ranger.

Quelquefois on se trouvait éloigné de ses idées arrêtées, à ne pas vouloir admettre, dans l'établissement, un viellard ou une infirme, malgré les pressantes sollicitations de personnes qui elll aurait tenu à considérer, soit socialement ou ecclésiastiques; mais ces qui connaissaient l'âme, et qui connaissaient notre cher cœur, ne voyaient en cela qu'un problème échappé, une grande expérience dans les affaires et dans la vie connue.

Et le silence, la vie cachée étaient ses vertus; favoris, la paix et la mortification n'étaient pas moins. Où, pour elle-même, mais pas pour les autres, elle trouvait toujours un petit moyen, dans ses relations, d'avoir quelques attractions pour les deux malheureux. Larmois et Spédalius n'inspiraient pas bonté, mais pour ces bonnes sœurs, et ses témoignages de grande reconnaissances pour le cœur, ce fut pour elles, l'attraction de plus et un plaisir ainsi avoir les bonnes.

Dès lors longtemps, notre cher cœur, résistait à l'augmentation de Paris, et lorsque elle tomba malade, elle commença l'acquisition de deux petites maisons voisines. Pendant tout le temps où elle ne se sentit pas en danger, elle voulut sans cesse à ces malades et reconnaissait qu'on commerciait des biens leurs, qui seraient d'envergure dans Paris inférieur. Mais le temps fut une vie sans cœur pour elle, mais pour le ciel, il avait aussi la récompense, une vie si heureusement remplie. Après quelques jours de maladie, sans force, sans volonté, mourut, avec une indifférence d'extreme à l'égard de tout ce qui l'entourait, mais dans le repos, malgré les révoltes de son cœur, mais dans le repos.

médecin très habile et très doux, qui la guérit complètement. Ses regards étaient attachés à une très violente affection de poitrine. Et cette maladie, Dieu notre ami, notre Père, avait alors introuvable... le meurtrissant jour. Et ce fut alors qu'il mourut. Dans cette maladie, nous étions quelques jours à l'astérionne, mais vers le soir, le Docteur nous déclara complètement. Notre Docteur était un ange, surtout celle que nous connaissons Mère Thérèse, qui se trouvait également au cœur. J'avais été envoiée plusieurs fois dans la ville, non dans la religion, où nous ne le voulions pas annoncer le dernier sacrifice à cette sainte âme, dont la conscience délivrée, humaine même, nous faisait craindre qu'elle se houât dans ses derniers moments. Nous avions le cœur fait pour chercher cette pauvre mission. Mais cette âme si pure, cette créature qui n'avait jamais vécu pour elle, ne pouvait regretter de voir l'autre sa délivrance et nous eûmes la grande consolation, du milieu de nos larmes, de l'entendre s'écrier : « Que je suis, ô mon Dieu, de recevoir les derniers sacrements en pleine connaissance ! que je vous remercie, Monseigneur l'Évêque, que je vous remercie, mes frères, de m'avoir fait avertir ! » C'est à ce moment-là, préoccupations terrestres, j'abandonnai pour faire place aux inspirations de la grâce. Je voyais sur la physionomie cette amie toute rousse, et par ses nombreuses enthousettes, un curieux bleu. « Dieu !... »

Lorsqu'à son dernier soupir, elle a eu sa connaissance, dont elle ne s'est revue que pour mourir et faire mourir ; de même au terme de son existence, elle ne revit que toute ses forces dans regard d'espérance et d'espérance, et leur disait d'une voix affaiblie : « Allons, allons, encore, pour toujours !... » L'amie me lui présentait un breuvage pour rafraîchir ses forces brûlantes ; elle en finissait tout plaisir ; mais cette âme généreuse, rebelle à la mortification, se reprochait bien vite cette satisfaction matérielle. et s'écria : « Oh ! c'est abominable ! je me sens envie trop ! » Cela s'est échappé de son enveloppe, cette belle âme, en laissant flotter dans l'air un parfum de sainteté, qui ne s'effaça jamais de nos sens.

Par une incidente de l'administration Provinciale, à cette heure tragique, se trouvèrent réunies autour d'elle son lit toutes les sœurs de nos communautés de l'ordre, comme pour être toutes à son dernier soupir. Sa jeune sœur, qui avait été avec elle ce moment-là, me confiait que c'était alors qu'il avait été déclaré à ses sœurs : « La Sainte Vierge vient de mourir. »

Nos bonnes sœurs étaient toutes venues, et elles étaient toutes très malades. Cependant il avait été malade de ses soins, pour faire mieux visiter à Dieu pour mourir, rien moins que d'assister son éternellement pour mourir. De fait, ce qui était véritable à l'heure de son décès, toutefois évidemment, c'est qu'il avait été malade de ses soins de Marie, sœur de l'âme. Sa mort fut lourde et imprévisible à cause de ces nombreux accès de maladie. Ses sœurs membres de l'ordre étaient toutes dans l'agonie ; les sœurs étaient toutes à l'agonie, toutes, aussi. Son état

à la chapelle, à la bibliothèque, les salons. Les corridors même étaient emplis. Oh ! c'est alors que l'on courrait avec vitesse rapporter des messages de l'administration : « Giulia qui s'abaisse sera bénie. »

Cœur Marie Recouvrant. (Converse.)

Miséricorde de Bergerac.

Pour Marie Recouvrant, décédé à la Miséricorde de Bergerac le 17 juillet 1877, était né dans cette ville en 1800, d'une famille d'ouvriers, peu favorisée. Des biens de la fortune, mais riche des biens de la main-fa. Peu de temps après sa première communion et encore tout-enfant, Marie fut placée comme domestique à Conne, auprès de M<sup>e</sup> Lefèvre, pasteur protestant, qui villa sur elle avec une sollicitude toute maternelle, et lui laissa toute liberté d'accomplir tous ses devoirs de fervente catholique.

Séparation de ses parents, éloignée de son saint Directeur, la petite Bergeracaise ne mit en oeuvre ni leurs bons exemples, ni leurs vicieux enseignements. Il lui était permis de venir quelquefois se retenir au foyer de l'ayant-fille, et de recevoir les siens conseils de celui qui était le père de son âme. On peut dire que Marie fit toujours honneur à cette direction si modeste et si éclairée. Comme jeune fille et dans une maison hérétique, elle sut faire estimer sa personne et respecter sa religion, par la douceur de son caractère, la modeste gravité de son maintien, son attachement aux devoirs de son état, et surtout par la pratique sérieuse et bien entendue de ses devoirs religieux auquel elle resta toujours fidèle. M<sup>e</sup> Lefèvre touchée des siens devoirs de la jeune fille, chérissait de son humeur naturel, et de ses curieuses qualités, voulut se l'attacher à tout jamais, en l'admettant pour tuteur. Mais la mère de Marie plus soucieuse des dangers que courrait la foi de sa fille, que des biens maternels et privés, quelle acquerrait par cette adoption, fut généralement refuser l'offre de la bonne protestante. Si le conseil recommanda à la tante cette chose, mais dans son humble modération de servante, gardant pour elle seule le titre et la responsabilité de la mère chrétienne, dont elle remplissait si dévouement la mission.

À l'âge de 27 ans environ, Marie avait accompli la mission à Conne, où son maître avait rendu son dernier soupir dans les bras de celle que son cœur avait nommée sa fille, et celle-ci, héritant de cette mort, retrouva à l'autel de Dieu, son point à réaliser. Des projets de vie religieuse qu'elle avait mis dans les intentions de l'abrégeation de l'immobilité, toujours dirigée par l'ordre l'assiste de Brugière, Marie Recouvrant entra, en 1848, à la Miséricorde de Bergerac, comme verte lant-convent. Elle y entraîna la révolte total de la modeste française, qui lui avait laissé sa matrice hérétique.

La situation de la Miséricorde était alors assez grave, reflétant la vertu austère, qui, au ciel, fait au contraire la règle vivante et la vertu intérieure confiée à un sainte femme. Ses exercices, dont l'humilité était la vertu favorite et qui renforçait en intensifiant le cœur de ses exercices, furent

évidé bien préférée à goûter ces bonnes bourses et à les mettre en folâtre... En fait, dès cette époque, admise en elle, cette Douceur calme et sereine, cette simplicité naïve, cette parfait égaleté d'humeur, cette fidélité envers ses compagnons, cette robuste et ferme amitié vers les Claws, cette bonne volonté pour tous, que l'on se soit jamais démarqués. Un grand esprit de foi animait et rehaussait ces belles vertus vertes, et la faisait tourner vers Dieu avec la même simplicité qu'elle allait vers les subtilités ou sa maîtrise des sciences.

Qu'en un huit ans après sa profession, en 1838, Sœur Marie fit partie de la petite colonie de religieuses appartenant au Monsieur André P. de Vassal et invitées par Monsieur Graveraud, de si sainte ménée, à la Résidence du Pavillon, pour fonder la maison de Montfort. Les autres Sœurs étaient : Sœur Jeanne Estay, sup., Sœur Elisabeth de Coqueran et Sœur Marie Brulotour, chargée de diriger l'école et la rédaction des missives.

À cette époque les Communautés religieuses étaient rares sur notre terre du Poitou; la maison était abandonnée, les services étaient peu nombreux; Montfort, les hameaux et les villages environnants envoyaient leurs malades à l'école des Sœurs, qui renouvelaient à peine suffisamment leur labour quotidien malgré les secours que leur envoiait plusieurs fois la maison-Mari. Sœur Marie trouva le moyen d'alléger les finances de ses Sœurs en offrant à son employé de cuisinière des fonction d'abord. Tous les dimanches, elle rentrait, à la fin de l'après-midi, le sainte fille de la campagne, leur enseignait le catholicisme, les instruisait contre les dangers du monde, leur apprenait à venir des femmes veillant à l'église. Les pauvres malades et les faibles étaient aussi les objets tout spéciaux de son zèle : elle visitait les fermes, midi-beaucoup pour les seconds, les engageant à recevoir les sacrements. L'heure de due-dû, lui ordonna Dieu, au nom de Dieu, la grâce d'une vraie conversion.

En 1847, notre mère Sœur Duvauzel, alors Administratrice générale, rappela Sœur Marie à la Ménierie. M. Bergerat auquel Mademoiselle Lucie Odessa-bonheur de Montfort souhaitait de rencontrer, mais surtout dans son entourage, une maison de chartre. C'est dans ce dernier royaume qu'il fut connue le renommement de sa sainte vie, que figura surtout la charité de cette bonne femme. Au pied Dieu aux Pauvres ses soins étaient sa belle passion. Non qu'elle affublât elle les ameublent pauvres, avec quelle bonté, elle servait leur imprécations ! avec quelle pitié, violence, elle plaidait leur cause devant le juge, à bout de ressources. La justice avait été obligée de lui faire exiger un relais. Que de fois, nous avons été témoin de ces déplantes contradictions ! Dans lesquelles elle tenait et d'autre la charité perpétuant l'oisiveté sur la prudence. Sœur Marie, je ne suis pas fidèle à l'église, je n'en veux plus faire. Mais mon Dieu ! vous me demandez toujours : ...Sœur, ma mère, est bien vrai... Puisait la pauvre Sœur avec son boudant bouboulement : Et elle venait alors le cœur gros. Mais à ce qu'il faut faire à la mort ? De nos pauvres... - Sœur était un rayon noir de la voit-

revenir, solliciter à qui elle n'avait pu obtenir une faveur faisant; elle avait toujours quelque autre bonne raison à faire valoir en faveur de ses protégés. Et si la Supérieure ouïe un souhait à ce sujet plus long que la charitable postière voulait la consoler en lui disant: « Ma sœur, si vous insistez encore, je m'assurerai, la bonne veille, quelle que soit tout humblement: » Grenelle, ma mère, c'est bon pour moi, pourvu que vous me donnez aussi pour mes pauvres. Les enfants qui connaissaient aussi ce noble juchant de notre chère Sœur, se faisaient un plaisir de réservé leurs morceaux de pain et quelquefois leurs friandises pour les petits pauvres de leur Mère. Il y avait dans son petit parloir rendu-vous pour toutes les catégories des Déséchés des biens de ce monde. C'est pour ce même petit pauvre que les grandes pensionnaires de la maison tenaient à honneur de remettre les restes des tables du réfectoire. C'est un privilège de la charité de répandre autour d'elle ses rayons suffisants.

Cependant vint un jour où notre bonne Sœur dut quitter cet emploi de postière. Dans l'exercice duquel, elle s'était constamment montré calme, prudente, intérieure, charitable au dedans et au dehors. - Avec l'âge étaient venues les infirmités. Ses facultés allaient suffisamment; sa mémoire surtout flétrissait souvent défaut à sa bonne volonté. Il était presque un proverbe que: Sœur Marie oublie tout. Du moins la pauvre Sœur semblait tout oublier, excepté Dieu, dont la présence soigneusement conservée, rassurait son âme. Néanmoins plus pauvre, elle voulait encore agir pour aider à ses compagnes de la cuisine. C'eust été un nouvel exercice de patience et d'humilité. Elle supporta paisiblement les petits reproches que lui faisaient avec raison son directeur d'habileté, de mémoire ou de soins. Notre bonne Sœur se souvint toujours d'être humble, patiente, charitable, vaillante.

Enfin ses infirmités ne lui permirent bientôt plus de quitter sa cellule, et après plusieurs mois, passés dans cette nouvelle épreuve, elle rendit doucement sa belle âme à Dieu, le 17 février 1876.

Nous avons la douce confiance que le Seigneur lui aura fait entendre, au seuil de son éternité, les paroles consolantes par lesquelles il accueille ceux qui ont soulagé ses membres souffrants: « Venez les bons de mon Père, car j'ai au saint tabernacle donné à manger, j'en ai boire, et vous m'avez donné à boire! Venez posséder le royaume qui vous a été préparé. »

17 février 1876.

Œuvre Mlle. Anne Vigier

Cahuzac.

---

Madoemoiselle Augusta Vigier, en religion, sœur Marie Ghosu, naquit à Lodève, 2<sup>me</sup> de St Pierre de Chugnac, dans une famille aimée et chrétienne, le 1<sup>er</sup> Août 1849. Elle finit dans le monde le jour où la St<sup>e</sup> Vierge fut entraînée dans la gloire; qu'elle fut accueillie dans le cœur de notre cher petit Sœur, encore enfant et tout rebelle, elle

reconnaissait déjà la Ste Vierge pour sa marraine, disait-elle naïvement. Mais bientôt elle eut hui d'échanger ce titre pour un plus doux encore, celui de Mère, car la sœur lui fut enlevée dès l'âge de six ans. Dans un âge aussi tendre, elle ne put sentir tout-à-l'heure de la peine qu'elle venait de faire, D'autant qu'en de ses rares années l'entoura des soins les plus tendres et les plus attentifs.

À 12 ans elle fut confiée à une de ses tantes qui habitait Triguine et qui se chargea de son éducation. Elle fut envoyée comme externe dans une des meilleures pension de la ville et y fut remarquée par son application, sa vaillance et sa tenue édifiante à l'église. Elle sut se concilier l'affection et l'estime de ses maîtresses et de ses compagnes. Pour des raisons particulières, sa tante quitta Triguine alors notre chère petite Augusta fut habiter chez son grand-père et sa grand-mère, mais comme elle avait près de 14 ans, on préféra qu'elle soit moins obéie : monitrice particulière vint-lui donner des leçons. Elle fit sa première communion à 13 ans, dans l'église des Barriés St Georges, et dès ce jour nota petitte Augusta fut un sérieux au-dessus de son âge, qui ne la quitta plus; elle comprit parfaitement la grande action qu'elle venait de faire et songea à témoigner au bon Dieu sa reconnaissance par le Don de toute elle-même.

À partir de ce jour, elle ne craignit pas de se lever matin pour aller à la messe et tous les jours à l'heure, elle était au pied de l'autel, à genoux, immobile, ne se relevant plus que pour rentrer chez elle. La vie religieuse lui apparaît alors, comme un moyen plus parfait d'aimer J.-C. et sa jeune âme souit à la pensée de saffrir en holocauste afin d'obtenir pour elle et pour ceux qui elll aiment les grâces qu'elle avait déjà sollicitées bien souvent. Elle se détermina à la suite d'un retable, elle avait alors 17 ans. Elle fut présentée au Noviciat où on l'engagna de rebondir sur son entrée, de croire qu'un noviciat trop long, ne compromet sa mort. Elle se soumit à cette éprouve avec résignation, mais sans verser une larme. « Oh! qu'il me tarde de venir » disait-elll à la sœur qui fut sa maîtresse. Des novices, alors une pensée de tristesse venait éteindre brièvement son cœur, et elle avouait timidement : « Surtout que le bon Dieu ne me veul, peu... » Jésus la voulait cette âme qui lui étoit si cher, mais il se plaisait à essayer sa générosité à marcher dans le sentier du sacrifice où elle incarnait jamaïs. Enfin à 16 ans, la mort. Du Noviciat venu devant-elll, si heureuse d'y entrer, mais à son arrivée, il fallait le croire des sacrifices, Jésus m'a fait mourir pour... Ce n'est qu'un noviciat, disoit-elle un jour à une de ses compagnes, que j'ai compris ce qu'était la vie religieuse, si je devais mourir, bien sûr, je n'eureis eu le courage d'y venir, et pourtant je suis heureuse au fond, mais qu'il m'en veuille !... » C'étoit dans les premiers temps, et plus tard elll se reprochait ces hardes et en faisait des excuses de croire d'avoir mal été. Son noviciat fut laborieux. Des matines durent, prompt, susceptible, elll eut beaucoup à se vaincre, mais elle se battit jamaïs. Elle remplissait ses emplois avec un soin qui tenoit à la perfection ; elle allait jusqu'à bout quelque fût sa fatigue, et ne se plaignait jamaïs. Elle ne perdait jamaïs une minute à l'ouvrage, mais il avançait lentement dans ses efforts à cause de la perfection avec laquelle elll le faisait. Cela fut souvent pour notre sœur Paul un sujet d'humiliation, on lui reprochait sa lenteur, et un jour une

novice, chargée de relever les ouvrages, voyant le peu qui elle avait fait lui dire : Ce n'était pas la peine de vous en donner. Augusta ne répondit pas, mais rougit : un de ses compagnes, pour manier de consolation lui dit tout bas : Quoi vous vous appliquez trop ; faites comme moi, j'allonge le point et cela paraît davantage. Augusta fit alors un regard qui était de signifier un merci, répliquer vivement : Pour qui travaillez-vous donc, ma sœur ? Si c'est pour le bon Dieu, comme je le crois, n'est-il pas assez bon Maître, pour que son approbation nous suffise ? El plus tard à la récitation, elle ajoutait : « C'est une humiliation, sans doute, de paraître ne rien faire ; mais pourvu qu'en conscience on n'ait pas perdu son temps, que importe ce que les autres pensent. Mieux vaut bien faire, que beaucoup faire. » Elle fut toujours la règle suivante, l'obéissant avec perfection dans les plus petits détails ; rarement il lui échappait une parole inutile, et son attitude les condamnait si bien, qu'on n'en disait que c'est sa présence.

Dès les premiers temps de son noviciat, elle s'appliqua au support méthodique de préférence aux celles qui lui étaient le moins sympathiques. Les récitations étaient pour elle un vrai supplice, elle eut préféré n'en jamais avoir. Pendant son portement, elle fut envoyée à St. Malo, elle y fut à ce qu'elle était au Noviciat. A 19 ans, on lui donna le 2<sup>e</sup> habit, qu'elle revêtit le 29 juillet 1860, esprit des trois le nom de St. Thais. Sa vertu augmentait le jour en jour ; on l'envoya à Pécunnon, où elle a laissé aux pauvres et aux enfants le meilleur souvenir. Après six mois rappelée à la Maison-Mère on lui confia la classe des novices, qu'elle ne cessa d'édifier par sa régularité, sa patience, sa charité et sa fermeté. Aussi fit-on en sa faveur une exception peu commune, elle fut admise à la profession, n'ayant pas 20 ans. Son bonheur fut immense ; elle n'y attendait pas, aussi ne cessa-t-elle de répéter : « Est-ce bien vrai, mon Dieu ! que vous êtes bon !....

Elle fut rappelée le 23 septembre 1869. Après sa profession, elle fut envoyée à Graville le noviciat, devant de notre cher Dieu pourvoir à donner à Dieu, de ce que croit sa vie religieuse : on peut le dire, elle fut heureuse. Il ne nous est pas permis de reicher les épreuves<sup>(1)</sup>. Toutes sortes auxquelles sa vertu fut soumise, la Discorde nous fit faire un loi du silence ; toutes les personnes qui l'ont vue et qui ont vécu avec elle n'ont pas de peur de proclamer sa conduite : Admirable en tous points.

L'obéissance, quelque pérille qu'elle fut, semblait la diriger en toutes choses, si un premier mouvement bien détournait, un second arrivait promptement, sans qu'il y ramène. La docilité la rendait alors docile et affable par vertu.

Qu'admirer sur la vertu angélique qu'elle portait jusqu'au respect : elle priait instamment sa supérieure de ne pas la laisser rentrer au pavillon sans une bonne nécessité. Comme parfois les parents de ses élèves l'avaient instamment pour la voir, elle se rendait par obéissance, mais un jour brûlant que cela se renouvelait trop fréquemment, elle dit à sa supérieure : « Ma Dame, je ferai ce que vous voudrez ; mais je vous en laisserai responsable devant Dieu !.... » Dès à moment respectant sa volonté délicate on ne la contraignait plus. Son cœur pour la 1<sup>re</sup> Pénitence méritait d'être signalé. Une religieuse qui ne sait manquer<sup>(2)</sup> de rien, n'est pas rare, disait-elle avec raison ; aussi savait-elle faire<sup>(3)</sup> avec ses vêtements, pour se vêtir, une industrie et son édifice, telle qu'il détournerait de tout le reste superficie. Cependant elle se reprochait<sup>(4)</sup> avoir encore à son usage quelque petit objet<sup>(5)</sup>, mais de

Ce valoir. Il lui arriva d'abîmer en mille morceaux une gravure à l'ag-  
nelle elle tenait naturellement. Toute l'âme ainsi et prompte se penchait

Quelque bien jeun et restant toujours couché, elle avait su résister à tous  
les très grands échecs; aussi quand la maison de Montpazier réclama les  
sujets qu'elle avait à Grignac en 1874, tout l'hôpital nommait Stephen-  
eure. La justice de son jugement et son extrême bonté étaient reconnues.  
Digne de cette charge. Ce titre ne fut que la récompense humaine; et si on considérait  
toujours comme la dernière de ses saus; elle ne se croisait pas dans celle  
charge, et lorsque les personnes du monde l'appelaient Madame la Supérieure  
elle répondait avec humilité que pour le moment il n'y en avait pas dans leur  
très grande communauté, qu'elles avaient toutes pour Mgr N.-D. du Sacré-Cœur  
Notre cher Père, était tout à la fois humble et timide, aussi lorsqu'en la Dernière  
candide au parloir, elle n'osait jamais y prononcer son nom; elle se faisait accompa-  
gnée par une de ses sœurs, à qui elle avait volontiers donné sa place; si elle aurait  
voulu, il eût été possible se cacher à ses propres yeux. Elle continuait à faire la  
classe, et se chargea surtout de l'instruction religieuse et de la préparation des  
enfants à la Communion, elle y mettait tout de cœur, qu'il se déroulait  
tout entier. Les enfants de Marie étaient aussi l'objet de sa sollicitude:  
elle se montrait leur véritable mère, et n'écoutait ni peine, ni fatigue lorsque  
l'appelaient de dormir ou faire conseil, ou faire une récitation; que Dieu  
elle a conservé dans l'innocence ou bonté. Dans la bonne voie des Donnantes, el-  
laisant l'un et l'autre à rugir. Ces enfants n'avaient qu'à rire de cette force  
elle, elles l'avaient tout dans son cœur, et notre bon Père savait trouver un  
remède à tout. Un de ces enfants a eu au moins sa mort, une, si elle était enor-  
mous elle le devait aux bons conseils de l'hôpital. Ses malades de la poitrine  
avaient aussi une large part dans son événement; elle allait les visiter et les soig-  
ner avec bonheur, heureuse surtout lorsque elle avait quelque chose à leur donner;  
elle qui n'avait presque jamais vu de malades, souvent au point de ses signes, les  
remèdes qu'elle appliquait réussissaient presque toujours, et elle disait à ses tuteurs  
avec humilité, le sacré. Quant à la peur moi. Elle était extrêmement sûre pour  
elle-même, mais remplie d'attentions et de bontés pour ces sœurs, elle se cons-  
idérait comme la Dernière de ses sœurs, et si on me j'y était apposé, elle aurait fait  
ce que il y avait de plus pénible. Pendant un certain temps, la sœur Marguerite de la  
cuisinière fut fatiguée, notre bon Père ayant sa classe, lui portait son bois, son  
cou, mettait ses affaires en ordre, faisant ainsi la besogne du Père Paul.

Dès que la bronchite et la fièvre revint, que notre bien aimé Père eut en  
1878, la fièvre devint plus abîme et plus fréquente au mois de décembre 1879,  
succédant à ce qu'il cessait de remplir son emploi; elle se contentait presque que bien  
que ce sondage ne réussit pas ce n'était rien. Au mois de janvier, elle se trouva  
encore plus fatiguée, et fut obligée de laisser sa classe, elle pouvait presque com-  
mencer et était de une grande faiblesse, selon l'avis du médecin, il n'y avait  
aucun danger; le mois suivant la fatigue augmenta; elle battait au

De travail. Un mois de janvier, et Disait; qui un jour de celles-là rencontrait promptement; mais bien au contraire, la maladie fut de rapides progrès, le malade fut débordé de quitter sa chambre, ce à quoi il se soumit, mais non sans peine, regrettant de ne pouvoir aller visiter son Bien Aimé, qui elle aimait tant à recevoir dans la St<sup>e</sup> Communion. Elle était toujours calme et gaie malgré les souffrances aiguës, et la fièvre qui la dévorait. Quand on la priait de se joindre aux meuniers qui on faisait pour elle, elle répondait; qui elle ne demanderait que l'accomplissement de la volonté Divine. Malgré la vive affection que notre cher Sauvage portait à ses parents, elle n'évoqua jamais le désir de les voir, et elle répondait à une de ses Sœurs qui voulait l'emmener chez-  
que d'our cher elle; qu'elle n'aurait pas quitté le malade pour y rentrer. Le 19 Mai le médecin dit que il n'y avait plus d'espoir et que même, elle ne pourrait peut-être pas la nuit suivante. Notre cher Sauvage croloit bien malade sans doute, mais non à ce point; cependant quand on le lui annonça, sa figure s'amira, et elle répondit avec une révolte franche: « Je le sens bien, je me sens plus fatiguée et bien plus faible; je ne veux pas laisser passer la journée sans vous prier, de me le dire; puisque ma dernière heure est proche, je veux me préparer tout de suite. » En effet elle se confessa, et demanda à recevoir l'Examen Eucharistique, ce qui lui fut accordé. Suivit alors, elle fit quelques recommandations à ses Sœurs, essayant de les consoler, pour la pensée qu'elles se retrouveraient un jour. Elle était calme et réjouie, et ne parlait plus à la fois toutes ses pensées et ses afflictions était pour le Sauvage, alors égal à ce qu'il était. Les enfants de Mme étaient allés la voir une dernière fois, et leur mère encore, leur fit une exhortation touchante et leur promit de ne pas les oublier pris de Jésus et de Marie. Disaient que notre cher malade eût reçue l'Eucharistie en un peu moins sensible et donc même qu'aucun espoir; a qui le fit Dieu: « C'est bien emprise de rester, marmonnant que j'étais bien préparée. Néanmoins, elle resta ce qu'elle avait toujours été, calme et bien réjouie. Je ne sais pas, disait-elle, un jour si je ne suis pas dans l'illusion, mais je vais arriver la mort sans crainte. » Le malade ne fut pas de longue durée, ses forces se耗éssent peu à peu, ce qui entrait, dans l'espoir. Et l'heure de la Sainte Communion augmentait de plus en plus, on la lui portait presque tous les jours; c'était là son seul bonheur. Notre cher Sauvage conserva sa raison d'esprit jusqu'à son dernier moment; la veille encor D. se mit à l'occupa de la messe de la St<sup>e</sup> Vierge, que Disait à célébrer dans deux jours.

L'amour extrême que elle avait pour la Paroisse, lui faisait Disier que on ne l'eût rien d'autre qu'un peu pour elle. Disait à cette: « Les pauvres n'ont pas leurs amis établissons-nous mais elle était si abondante aux pauvres de son temps, que celle-ci venait indûment faire ce que lui était offert. Le 14 Juillet, veille de sa mort, voulant la faire enchanter ses soins, elle dit: « Ne vous désolez pas, je ne souffre pas davantage. » Mais on lui demandait si elle songeait bientôt, elle se taisait, on souriait au rocher devant cette nuit du 14, qui fut terrible, une grande émotion dans laquelle tous les samedis matin, elle demandait à Dieu de recevoir son amende. D'abord, fut la St<sup>e</sup> Communion, et ensuite la St<sup>e</sup> Vierge. De recevoir son amende

jois le Gouvernement Des mourants. Cette grâce lui fut accordée, après cette nouvelle faveur, elle s'entretint longement avec son Divin Maître, et voyant venir la mort... De sa mort, non seulement sans crainte, mais même avec bonheur.

Malgré ses souffrances, on ne voyait sur son visage aucun affacement; elle pressait son Christ avec ardeur, et respirait tout moment au nom Dieu... puis, entourant sans douce le bonheur qu'il bâtaillait, elle laissa échapper ces mots... Ah! quel bonheur... quel beau jour... oh! quel bel mourir... Elle jura ensuite de faire souverainement son agneau, et fit encore quelques petites recommandations, renouvela la promesse de ne pas oublier ses élans, les regarda avec affection, en disant quelques paroles incompréhensibles, puis notre bon dieu signa son document dans le cœur de Jésus.

Celle avait redouté son heure agonie, de l'heure étouffante, mais le Bon Pasteur l'en épargna tout cela, pour la récompenser sans douce de sa mission créée. Après sa mort et d'après les instructions des habitants de Barbare, notre cher Sœur Thaïs fut exposée dans la charrette, au bout du monde, venant rendre son dernier service à celle qui leur avait fait tant de bien, et qui ils n'avaient tant....

La mort qui ravage tout, semait avoir repris toutes chères fleurs, elle avait la figure d'un ange, ses lèvres étaient roses, ses yeux resteront éveillés, on mourut tel qu'elle reposait tranquillement. Le lendemain la paroisse entière assista à sa sépulture. Elle voulut lui rendre ce dernier et supremme hommage d'affection, tous les larmes aux yeux suivirent le convoi funèbre, en disant: C'est un ange qui passe pour nous, le Christ nous l'a ravi, nous n'isons plus主人 de la rondeur.

Le 15 Juillet 1876.

## Œuvre Isabelle Pennet

Péruvien Provincial

Mme Isabelle Pennet naquit à Pisco, le 24 Mai 1832. elle entra au noviciat en qualité de résidente le 1 Novembre 1853. En un mois le 7 Novembre 1854, elle fut élevée à la victoire, et le 13 Novembre 1857, elle termina ses voeux. Plus tard, Sœur Isabelle, fut envoyée à l'Asuncion d'Argentine, où peu après, elle se remit le charge d'économie, jusqu'en 1866, à laquelle elle fut élevée à la confirmation. Le matin du 31 Août 1866, Sœur Isabelle, ne quitta plus la Mission-Pérou; en 1870 ayant à songer un grand nombre d'élèves français et russes, notre chère Sœur fut évidemment pour occuper l'île, elle eut un chœur qui régnera bientôt en Perou; ainsi elle se maintint cependant plusieurs années; en 1876 le 6 Mars, elle regagna Pérou sa chère île, et le 7 juillet suivant, elle rendit son ame à Dieu à 11 h. Du moins selon

Voir sa notice plus au bas, page 87, du 2<sup>e</sup> registre des notes

Le 1<sup>er</sup> Août 1876.

## Pour Orléans le Perle.

Montpellier.

Mademoiselle Françoise Maria Porte, naquit à la Promette, l'an  
de Montpellier, le 18 Mai 1829. De parents chrétiens, qui ne vécurent pas longtemps.  
L'autre qui meurt d'anciens, après sa naissance. Porte orpheline à l'âge où les  
soins matériels sont si nécessaires, notre petite Maria sortit vivement le vide fait  
autour d'elle par ces deux absences. Elle fut alors confiée à un de ses oncles, qui  
la mit en pension dans l'âge de Dix ans, chez les Sœurs de Montpellier. Elles fut  
dans cette maison, que cette enfant, dont les premiers bénédicteurs étaient très-bons,  
se révéla à l'âge le plus solennel de la vie; deux ans après son entrée en  
pension, elle fut admise à s'approcher pour la première fois du Saint-Sacrement eucha-  
ristique. Quels soins ne mit-elle pas à orner son aîne de toutes les vertus; la humi-  
tété et la mortification étaient celles qui avaient ces récompenses; son amour  
pour Dieu en tant et pour sa sainte Mère était extraordinaire; c'est ce qui  
augmentait en elle l'horreur naturelle que elle avait pour le plus petit péché;  
elle mettait tous ses soins à éviter même les plus légers; elle mourut bien calme  
dans la circonstance suivante; en résistant bravement à la mort, elle savait  
bien qu'elle serait grande aux portes. Elle réussit cependant à causer une  
moulinet, plutôt qu'à faire seulement un équinque.

Le lendemain de cette époque, sa vie fut toujours un sujet d'étonnement  
pour les contemporains, et de consolation pour ses maîtresses. À l'âge de seize  
ans, notre jeune et jeune Maria déclara ses intentions de se faire égale à  
ses contemporaines, où elle se trouvait si heureuse à Fabre. Des fusions furent  
modifiées, ou elle redoutait, surtout n'avait pas envie. D'elle au sein de  
la guider dans le bonheur, et la soutenir dans la tristesse...

Comme elle était très-jamais, il lui fallut attendre deux ans, avant  
de se revêtir de saint-habit religieux, objet de ses plus ardents désirs,  
mais ce laps de temps, n'y fut pas perdu pour elle, elle l'employa à augmenter  
le nombre des vertus, qui déjà avaient été de longues années dans  
son âme. Facile aux inspirations divines; à l'âge dix-sept ans elle fut admise  
à la vocation; quel bonheur pour la jeune naïve, comme elle était heureuse sous  
la corvette blanche, qu'elle avait si longtemps et si ardemment désirée! Quelles  
étaient féroces les rires de cette jeune innocente, pour demander à Dieu, si  
encore d'être bénie par son Dieu.

Pendant son année de noviciat, elle se liait avec une ardente juive, qu'il fallait  
souvent ramener à ces mortifications au nom de ses forces physiques; son  
ardide amour pour Dieu lui inspirerait l'envie de nous faire religieuses. De plus  
encore, et si on me meurt tout autre, elle aurait été de sa mort. Mais  
avoir beaucoup vécu; et surtout avec humilité et douceur, le jour de sa  
mort au Dieu de l'amour, elle affirmera avec résolution de venir devant le se-

resolution, qui arriva bientôt après. Depuis cette époque, qui resta indéfinie, l'opinion dans son cœur, sa force ne se relâcha pas un instant; elle exerçait surtout dans la matinée de l'humilité; jamais elle ne cherchait à s'excuser, quand bien même elle eût été accusée injustement. Son amour pour le renouvellement était aussi très-grand; il en était de même de son attachement à sa chère Comme-mentante; elle la marqua, quand il fut question, de ce qu'elle devait avoir de sa famille; elle trouva que ses talents étaient assez bons, elle voulut faire toute sa fortune à sa Comme-mentante, afin que celle-ci puisse faire du bien aux orphelins. Notre cher père jugeait d'un caractère naturellement si délicat de condescendance, qui, dans bien des circonstances favorisait elle un sujet de peines très-graves; c'était surtout à l'époque des retraites annuelles, le Vendredi, fâcheux sans doute. De bonnes que elle en retirait, redoublait d'efforts pour la trouver et envahir la Discourtoz; il n'y parvenait pas cependant, tant elle était fidèle à la grise et sa règle.

Chaque fois qu'il fallait l'instruction religieuse aux pensionnaires, elle s'acquitta de cet emploi avec tout le zèle de son âme généreuse, elle messe continuait les Désy empêtrées pendant le temps qui lui était assigné, mais encore elle s'occupait tout en faisant la surveillance, d'instruire les nouvelles venues, et de plus leur préparait tous les soins le sujet de méditation du lendemain. Elle jouait bientôt avec la tête d'intérêt; ce fut là, qu'elle finissait sa partie et la sollicitude maternelle. Dont son cœur était rempli; elle savait toujours trouver quelques remèdes pour soulager les malades et leurs faire plaisir; aussi les organisa-t-elle, au sein de leur lit avec une infinie joie. Quelques années après notre cher père Cholodko fut ordonné à la chaire; là, comme dans ses autres charges, elle fut toujours un modèle de bonté et de charité, sa fermeté de caractère la faisait craintive, et sa bonté lui attirait en même temps l'affection de toutes les élèves, qui lui donnaient évidemment la qualification de sainte.

Sa sainte mère Devonne chancelante, on lui confia le soin des empêtrées. Elle se dévoua entièrement à cette nouvelle charge; elle avait de réellement de tout pour faire connaître et aimer Dieu à ses jeunes enfants; elle emplissait une grande partie de son temps à leur expliquer les vertus de cette sainte religion, contenue dans le catéchisme. Faisait bien ces fatigantes corvées elle eût la charge de porterie, après la mort de son père Cholodko, de remettre mémoire. Notre cher père Cholodko marcha constamment sur les traces de sa divinité. Sur son silence et son amour pour la vie intérieure, on vit la caractéristique. Sous un air très-grave, voix mince, habillée sombre, elle cachait une force et une affabilité très-grande, pour tout le monde. Celle ne souhaitait que une autre victime aider dans l'ordre à mettre dans les poubliers, aussi se servait-elle de ses forces physiques, misant à sa sainte; depuis ce moment elle eût une douleur de côté et une toux, qui ne la quittèrent plus, et si on lui reprochait que elle s'aggravait trop, que il lui fallait un peu de repos; elle répondait, qu'il lui était difficile que son mal n'état rien. Aussi fallait-il la faire à pied la montagne qui lui était nécessaire; journées elle se dépensait beaucoup, obligeant que on

Faisant pas le clerc, elle Devait se soumettre aux lois de l'église. A la fin, sa mortification était continue, on la voyait toujours choisir ce qu'elle aimait le moins, et ce qui même aurait pu lui être nuisible.

A la suite d'un accès de toux très-violent; elle eut un renversement de sang qui l'affaiblit beaucoup; le lendemain le médecin appela en toute hâte, lui prescrivit des remèdes très-énergiques, qui cependant n'affectaient pas les vomissements, qui ne faisaient que le débat; les crises du mal furent rapides et alarmantes. Pendant tout le temps, où durèrent ces souffrances, elle garda un silence rigoureux, comme dans une retraite; elle se soumit avantageusement à tous les remèdes prescrits par le médecin, voulant avant tout faire la volonté de Dieu, mais elle était bien persuadée, qu'il ne guérirait pas, que tous les remèdes étaient inutiles; pour ne pas affliger ses sœurs, qu'il voyait mourir peu à peu; elle dissimulait ses souffrances le plus possible. Il meurt qu'il approchait du terme de sa vie, il sustint augmenter son désir de la 8<sup>e</sup> communion; pour jouir du bonheur de recevoir son Dieu aussi souvent que la règle le lui permettait; elle s'abstint de prendre la nuit, quelque souffrance qu'il eût de plus; aussi eut-elle la consolation de faire la 8<sup>e</sup> communion très-tard jusqu'à sa mort. Huit jours avant le moment suivant, elle demanda le sacrement de l'extreme-onction, qui lui fut administré de suite. Son amour pour la mortification se manifesta encore ce jour-là; comme on lui présentait une ration de pain; elle reia qu'on ne la lui donnât pas ce soir-là; voulant marquer sa reconnaissances pour une mortification de plus; mais la sœur lui ayant dit, de ne pas faire obéissance; elle reprit aussitôt; oh! bien; ce que vous voudrez.

Le lendemain rendant ses derniers soupirs, elle revit évidemment les gloires de son heure jamais roulée; dehors ce moment, elle ne causa pas de rémission de son sort; de venir sans pain, et de faire les fatigues de l'heure. On attendit qu'il fut mort; qu'elle aimait à avoir toujours sous les yeux. A deux heures, une des sœurs qui entouraient son lit, fit un vœu implorant les grâces de la recommandation de l'âme, lorsqu'elle conjurerait à ces mots. Partie, une chrétienne, l'autre chrétienne l'appela d'un voix forte, et lui demanda de lui rendre un service; alors la chose mourante appuya sa tête sur le gant de la dame; cette dernière lui dit; si vous vous trouvez bien ainsi, restez-y le plus longtemps. Ce cri d'alarme était le dernier, molto sincère; la dame avait entraîné son dernier soupir; son âme était allée au ciel. Le Dieu auquel avait tant aimé sur la terre, et pour lequel elle avait tant sacrifié. Il l'entendit des vestiges ouest de si bien méritées rendant son mariage ici-bas, se résigna sur sa chose émancipation de cette partie où un sauveur ne l'abandonna pas;

Sa mort arriva le 9 octobre 1876.

Cœur Fanny à Martin

Villefranche.

Issue d'une des plus nobles familles du Périgord, Mademoiselle Marie Saint-Martin, naquit au Château<sup>(1)</sup>, Bruguiac, le 20<sup>e</sup> de Septembre en 1804; c'est là que se passa son enfance, et que elle reçut<sup>(2)</sup> sa moie-Dame pleine de maîtrise et de savoir, les premiers éléments d'une éducation chrétienne; sous une autorité si puissante, dirigée par l'affection maternelle, nôtre petite Marie fit de rapides progrès dans les sciences humaines et surtout dans la foi, fuite.

Sa charité à soulager l'indigence fut une de ses premières vertus, et à mesure qu'elle grandissait, elle se développait en elle une manière remarquable; elle avait un talent particulier pour consoler les affligés, elle ressentait part à leurs peines, à leurs souffrances avec une si grande bonté, que tous ceux qui s'approchaient d'elle, se retournaient si souvent entièrement consolés. Du moins plus résignés.

De si heureuses dispositions, excitées par l'exemple de sa mère. Mme, on pouvait rester longtemps sans récompense; puis la considéraient comme une ame d'étoile inspirée le désir de lui faire l'hommage qui lui est le plus agréable, celui de se donner à Lui<sup>(3)</sup> dans la vie religieuse. Fidèle à l'appel Divin, Marie Saint-Martin agit seulement le 21<sup>e</sup> Septembre, entrant comme novice dans le couvent de l'Esquif, le 19 Octobre 1821. Gros jeune enrou pour être admise au postulat, Marie attendit une année, qui lui fut interminable; elle voulait tant être à son Jésus; son désir excita son courage, elle se mit à l'aumône avec énergie, après le pénitencier son cœur pour le moment heureux où elle serait à Lui pour toujours. Le 15 Novembre 1822, elle tint le cinquième postulant et un an et demi après, elle quitta définitivement tout ce qui tenait encore des usages mondains, pour se revêtir de l'humile habit de Novice. Franche de Jésus, elle s'appliqua plus solennellement à la prière des vœux obéis à son Divine Coeur, et travailla avec tant de fervor à modifier ce qui était défectueux en elle, que quand arriva le jour bénit de sa profession, elle offrit à son céleste époux, un cœur bien purifié et bien disposé à faire en tout et toujours sa volonté et Divine volonté. Ce fut le 14 juillet 1824, qu'elle prononga ses vœux pour cinq ans, selon la règle, mais au fond du cœur elle les fit perpétuels.

D'où une nature excellente, favorisant plus de grandes qualités intellectuelles, Cœur Fanny, s'appliquant plus que jamais à progresser dans le chemin si difficile de la perfection religieuse, se rappelant à fréquentes périodes: que ne pas avancer dans le chemin de la perfection, c'est reculer; il n'est pas possible de rester stationnaire. Ses vœux les plus repoussants et les plus difficultés à vaincre aux pauvres malades et infirmes étaient ceux qu'elle demandait avec le plus d'empressement et de foi; on aurait cru à la voir agir naïve, qu'elle faisait peu utile; il n'en était pas ainsi cependant; elle refusait de secouer

L'instruction de la jeunesse; lui-même elle-même, elle savait parfaitement transmettre ses talents; mais l'enseignement des sciences profanes n'était que le second but qu'elle se proposait. Elle s'appliquait surtout à enseigner à ses élèves, les sentiments de l'amitié, de l'aide, de la charité dont le cœur était rempli.

Pas de temps alors sa profession elle fut nommée Superiorine à Villefranche d'Albion, puis à Colmar; Deux fois connue dans l'autre de ces endroits, elle sut s'attirer l'estime générale en peu de temps que l'affection des personnes, qui, par leurs rapports, étaient avec la Communauté, étaient à même d'apprécier, les nobles et solides qualités recommandables dans le cœur de leur Fanny. Perdue à Beyne quelques années après, elle y fut nommée Assistante et Maîtresse des novices, employé dont elle s'acquitta avec tout le soin et toute l'abnégation dont peut-être capable un cœur bon et généreux, comme celui de notre chère Dame. Un peu plus tard, elle fut désignée pour remplir de nouveau la charge de Superiorine à Villefranche. Là, elle se mit avec bonheur à instruire les enfants; elle avait une aptitude particulière pour la Direction des jeunes filles; quand une fois elle les avait connues sur les bancs de l'école, elle ne les perdait plus de vue; l'ordre qu'elle leur portait, les suivait dans toutes les difficultés et les dangers dont la jeunesse est entourée. Dans le monde; elle les attirait le plus possible à la Communauté, sachant bien qu'un enfant pour rester bonheur et paix a besoin d'avoir sans cesse de bons conseils et amis, et plus peut-être de bons exemples, et on peut-être en trouver de plus édifiants qu'en la compagnie de ses maîtresses. Aussi dans le but de les diriger tout en les retenant, elle imaginait toujours quelque chose de nouveau afin de leur faire plaisir. De plus en plus tout ce qui peut rapprocher de Dieu. C'était là son œuvre de dévotion, et elle réussissait parfaitement, avec quelle joie, en v. ell. plus verser en classe, les enfants de celles qu'elle avait élevées et qu'elle aimait comme ses filles; elle rebroussait sur eux toutes sa mire sollicitude et aimait à les appeler ses chers petits enfants; son cœur n'était-il pas aussi dévoué que celui de la meilleure et de la plus tendre des mères.

Dieu satisfait du travail de notre chère Dame, voulut concourrir une vie si bien remplie, après 40 ans, dont 30 passés dans la vie religieuse, et qui méritent l'éloge tant au ciel qu'à la terre; Il la passa en faisant le bien. Elle rendit son ame à son aîné le 20 Novembre. Bonne Superiorine, excellente et paix compagne, elle emporte les regards et l'estime de tous ceux qui la connaissent, et surtout de celles qui viennent avec elle.

Le 20 Novembre 1876.

pour l'Institutrice

Wurzel.

Mme Anastase, voici trois jours à l'Hospice de Saint-Louis, où mourut elle, se mit à l'autre avec une énergie rare à cet âge, à se donner aux autres religieuses; elle avait compris comme cette vie est une vie de l'autre d'abnégation. De tout con-

timelle à soi-même, aussi la vit-on se mettre résolument à l'œuvre, afin d'espacer son ame à l'acte si important de sa coniscration religieuse; elle voulait être entièrement à Jésus qu'elle avait choisi pour son unique mariage. Mais, vainement, le Seigneur choisit à marquer les vœux qu'elle aurait tant d'avance; elle, il n'eut rien pour indiquer sa profission. Le soir de ce jour, elle redoubla d'ardeur, et ne se laissa arrêter par aucun difficulté. La vertu sous laquelle nous étions Sœur Anastasie aimait à s'abîmer était l'humbleté; elle s'abîmait sans cesse, croyant être la plus grande orgueilleuse du monde, tandis que en réalité elle était profondément humble; elle cachait cette vertu comme les autres, sous les bâtons d'un simulé simplicité. La charité, cette auto-victime, si belle aux yeux de Dieu, et si agréable dans le monde, était mortifiée, pour nous, chez Sœur D'une manière non moins admirable; employée aux services des malades et des malades, elle s'y dévouait corps et âme; nulle place, nulle matinée, nulle nuit, fut-elle à voir et à faire, ne la rebute jamais; ce n'est pas qu'elle n'y éprouva pas ce dégoût, cette répugnance naturelle, qui est impossible de ne pas ressentir à l'aspect de ces pluis si repoussantes, mais la grâce dominait la nature; elle marchait énergiquement contre ce premier sentiment, et sortait toujours victorieuse dans ces sortes d'effets. Sa charité tendre et compatissante n'a boudé pas aux soins corporels, l'amour de ses chers malades était surtout l'objet de sa constante attention; elle savait trouver dans son bon cœur, une force de consolation ou d'encouragement dans toutes les douleurs; elle avait le talent de communiquer aux pauvres suffisance; cette patience, cette soumission à la volonté divine, qui change en merites abondants toutes les peines et les souffrances d'ici bas. La charité de Sœur Anastasie était si grande, que dans toute la contrée on parlait de la Sœur; cette dévotion n'était suffisant; tout le monde savait de qui il était question; parfois notre cher Sœur était un peu occupé ou fatigué, que quelqu'un quelqu'un de ses élans s'offrait pour le remplacer; mais c'était presque toujours inutile; quand elle acceptait, la tristesse qui se peignait sur son visage flétrissait assez pour comprendre combien elle était revenue de son pouvoir remplir son emploi; si elle cédait au plaisir de donner sa probe vie, pour soulager les malades, elle le fit; fait volontier. Les malades étaient toujours parfaitement soignés et apaisés avec un soin extrême. Celle-ci était au Diabol de sa vie religieuse, telle: nous l'avons trouvé encore lorsqu'à la fin de sa vie, les années venant courber son front, ambrassé par la fatigued, elle était assise dans toujours la même chambre à aller donner ses soins aux malades au moment régulier de sa chaleur.

Nous seulement les pauvres avaient accès, pris de notre Sœur; mais combien de fois, n'a-t-elle pas été pour ses élans un ange protecteur, une conseillère sûre, une bête-saint coûteuse; on allait la trouver avec confiance, guérir une difficulté nécessitant, si que le découragement s'évanouit de l'âme..

Sainte, charitable, docile, humble, notre Sœur Anastasie est partie en laissant le Seigneur, elle n'est pas arrivée de gloire et d'honneur aux yeux des hommes, mais une ame sainte, et belle aux regards du sauveur. Marche de celui qui

regardé l'extinction et qui ne juge pas seulement sur l'extérieur. Quel autre Déesse déjà citée, se jugeait une fortune moins moins Admirable; c'est dans les derniers années de sa vie, lorsque elle était couchée sur un lit de douleur, que nous avons pu admirer cette Douleur qui faisait de notre cher malade un ange, plutôt qu'une créature humaine.

Sa mort me fut que l'écho de sa vie; calme, tranquille, elle reposa doucement entre les bras de Dieu, pour qui elle avait travaillé et souffert; son âme emportée de toutes les œuvres de charité qu'elle avait pratiquées depuis si longtemps, est allée recevoir la couronne promise aux épouses de l'Agneau. Ce fut le 29 Novembre, jour de la fête de St Catherine, que notre cher Sainte Anastasie laissa sur ce terre sa dépouille mortelle..

Le 29 Novembre 1876.

## Chœur Chassagny.

Mosquée de Bergerac.

Notre Dame Chassagny née à Bergerac. Dans les premiers jours de Janvier 1800, passa son enfance sous la Direction de sa mère, une dame solide riche, aussi inspirée à sa fille, avec les premières connaissances humaines, la science, plus précieuse et très peu connue d'une éducation chrétienne. Notre cher Sainte passa ensuite sa jeunesse sous le toit paternel, entourée de l'affection de ses bons parents. Combien elle était elle-même la source du bonheur. Cela fut dans ce séjour de paix et de calme, qu'elle entendit la voix de Dieu, qui l'avait distinguée, parmi la foule, pour en faire son épouse fidèle; dès qu'elle comprit l'appel de son Dieu, elle se rendit, aigüe à peine de dix-huit ans, à l'hôpital de Bergerac, au mois de Septembre 1818; un an après environ, elle fit la croix de l'habitante. Ensuite elle se considéra comme appartenant entièrement à la Congrégation. Et de même avec zèle et courage aux œuvres de la charité chrétienne; sacrifiant de sa bonne volonté, et sûr de sa vocation, les difficultés lui permirent de prendre le saint habit le 20 Janvier 1820. La joie de notre petite novice, n'était pas encore à son comble; elle aspirait avec ardor au jour millénaire bientôt, où elle pourrait enfin accomplir le plus durant de ses vies; celui de faire à tout jamais avec le monde qui ne voulait pas connaître que des choses obscures et sombres. Lequel fut le 19 Juin 1821 qu'elle fit sa profession religieuse. A peine de cette épreuve elle se livra avec plus de zèle, que jamais aux vues empêtrées qui lui furent contées et qu'elle remplit toujours avec une ardent dévouement, une excessive délicatesse et une grande remarquabilité; en cela elle excellait; une affectueuse que fréquente, qu'apprécie ces instants; étaient aussi très rares; mais sans être sans égards à sa place d'ordinaire, aussi était-on sûr, lorsque on lui demandait quelque chose d'autre, de voir.

Après plusieurs années aussi purifiées, Notre Dame Chassagny fut envoyée à St Joseph de Périgueux, où elle versa l'heure dure, comprenant la mort amputée, et s'en acquittant

avec le même soin. Ce laps d'époque voulé, note Savo Chassagne fut regretté à l'hospice de Bayonne, où elle reçut bientôt qu'elle avait devant son départ pour Belœil. A cette époque, la Divine Providence se fit à faire passer cette dame par de rudes et pénibles épreuves, et aussi de grandes souffrances morales. Son bon cœur bon et très-sensible, elle éprouva fortement le contre-coups des peines, que causait alors à sa famille, peines que elle sentit si vivement que sa santé en fut altérée. Sa plus grande préoccupation était celle de son éternité; les jugements de Dieu l'épouventaient beaucoup, cette question : Qui irais je après ma mort? qu'elle se faisait souvent, et à laquelle elle ne pouvait répondre qu'incertainement, jetant son âme dans le désespoir et trois cruelles perplexités : Je n'ai rien fait, comme il faut, répéta-t-elle souvent; je ne puis donc pas me rallier à un jugement favorable; mais dès qu'on prononçait quelques paroles de encourage-  
ment, dès qu'on lui montrait la bonté et la miséricorde de Dieu qui nous a aimé jusqu'à mourir pour nous, la confiance prenait alors la place de ses craintes exclusives, elle se remettait de son trouble, le calme et la paix régnant de nouveau dans son âme. Aussi dans cette disposition, résoutait-elle beaucoup pour elle l'approche des derniers moments; mais le Dieu de miséricorde n'a pas fermé qu'il en fut ainsi.

Le premier jour où elle se mit au lit pour ne plus se relever, elle eut une si forte, que tout le monde redoutait un malaise et prompte démission; elle demanda les sacrements qui lui furent administrés sans retard, et qu'elle reçut avec les plus grandes sentances de résignation. De confiance et d'amour? Mais qui ne se laisse jamais vaincu est quiconque; lui accorda-t-elle qu'à sa grâce et miséricorde, D'accueillir généralement toutes les souffrances qu'elle aurait à subir. Pendant les sept semaines que dura sa maladie, elle montra une résignation admirable; un air gracieux et reconnaissant pour les moindres attentions qu'on avait pour elle; en un mot, elle fut jusqu'à la fin un modèle d'édification. Elle restait sur le mort, comme s'il se fut agi d'un voyage ordinaire. La veille de son départ, elle demanda encore une fois la sainte communion, depuis minuit jusqu'à cinq heures, elle ne fit rien, voulant encore s'inspirer de cette dernière modification. À ces heures elle demanda et suivit attentivement les sacrements agonisants, puis elle rompit toutes les liaisons de leur attachement, et leur exprima sa joie de mourir; elle avait conservé sa conscience qui elle garda intacte jusqu'au dernier moment. Jusqu'à quatre heures du soir, elle continua à causer avec ses soins, conservant toujours une paix parfaite. Puis comme elle ne disait plus rien, on la couvrit assoupi; et lui ayant de nouveau administré la guérison, elle m'répondit pas un mot plus alors qu'elle n'en avait plus que pour quelques instants; en effet peu de minutes après, elle rendit paisiblement son dernier soupir, conservant sur sa physionomie une empreinte de bonté qui il serait difficile de décrire.

143-6 Ce fut le 7 Decembre que notre chère Sœur Chassagne expira dans la paix du Seigneur.

Le 7 Decembre 1876.

159.

# Coeur Julie de Selves.

A LA MEMOIRE DE SOEUR JULIE DE SELVES ( † 10 Janvier 1877 )

Soeur Julie de SELVES naquit à SARLAT, dans une très bonne famille chrétienne. Elle entra en 1812 au noviciat des Soeurs de Ste-Marthe, dites de Saint Alexis qui dirigeaient l'hôpital de la ville.

En 1837, elle devint Supérieure de la Communauté et directrice de l'hôpital. Cet établissement n'ayant pas encore d'existence légale, Soeur Julie entreprit les démarches qui aboutirent à l'Ordonnance royale du 10 Mars 1844, autorisant l'hôpital; cette même ordonnance approuvait les statuts des religieuses chargées de sa direction. La charité de Soeur Julie la poussa à fonder un orphelinat de jeunes filles, annexé à l'hôpital et autorisé par décret du 18 Mars 1851. Elle aimait les pauvres avec préférence et les servait dans le plus complet détachement d'elle-même.

Cependant son coeur large et délicat, sensible à toute joie, peine, ou détresse, rayonnait encore au-delà des portes de l'hôpital, auprès des siens, et de la population sarladaise.

Le secret de son inépuisable charité était son amour du Christ souffrant dans les pauvres et les petits qui sont ses membres privilégiés, et une vie de foi profonde et de prière, qui engendrait en elle une audacieuse confiance dans la Providence. La recherche de la Gloire de Dieu accompagnait toutes ses actions.

En 1853, Soeur Julie, avec sa Communauté sont entrées dans la Congrégation de "Ste-Marthe du Périgord" résultant de l'union des 9 Congrégations diocésaines.

---

DISCOURS de Monsieur l'Archiprêtre de SARLAT, aux Obsèques de Soeur Julie de Selves.

(Document conservé dans les Archives de la Congrégation de Ste-Marthe, à Périgueux - Il fut publié dans la "Semaine Religieuse" du diocèse de Périgueux et Sarlat, le 27 Janvier 1877).

Mes très chers frères,

En présence de ce cercueil et des dépouilles mortnelles de la vénérable Mère Julie, religieuse et supérieure de l'hospice de Sarlat, qu'il me soit permis d'être l'interprète de tous vos sentiments.

Les longues années de sa vie ont été marquées par ses bonnes œuvres, et j'ai cru qu'il était de mon devoir de lui rendre en votre présence un juste tribut d'hommage, et d'acquitter en même temps, au nom de l'Eglise, au nom des pauvres, au nom de la commission de l'hospice et de la ville même de Sarlat, notre dette de reconnaissance.

Voilà déjà soixante-cinq ans écoulés, depuis le jour où Soeur Julie entra comme novice chez les religieuses qui desservaient à cette époque l'établissement de l'hospice de Sarlat, et depuis quarante ans, elle succédait à la Supérieure de cet établissement, Soeur Marie-Anne, de vénérable mémoire.

Issue d'une famille des plus honorables de notre cité sarladaise, Soeur Julie de Selves, dès son entrée en religion, offrait déjà toutes les garanties que donne une éducation très chrétienne, entourée des traditions patriarcales conservées au sein de la famille.

Les nombreux exemples de vertu, puisés au foyer domestique, ne tardèrent pas à impressionner son jeune cœur et à développer ces germes de générosité et de dévouement qui ont marqué toute sa vie. Nous l'avons vue en effet, obéissant toujours à ces grands sentiments, sans repos pour son esprit, sans ménagements pour ses forces ; elle savait se dépenser pour tous, se sacrifier suivant les besoins.

Dès le jour où les liens sacrés de la religion lui eurent imposé des devoirs nouveaux, Soeur Julie sut les concilier avec ceux que la parenté et l'amitié pouvaient exiger d'elle. Aussi, on la voyait tour à tour, religieuse hospitalière dévouée à tous les soins des malades et des pauvres ; et dans le monde auquel les liens du sang et de l'amitié l'attachaient encore, elle était l'ange du bon conseil, sachant

...

porter les consolations au sein des familles éprouvées et toujours heureuses des occasions qui lui étaient données de faire du bien.

Toutes ces qualités qui, à son insu, la caractérisaient, déterminèrent son élection aux fonctions de supérieure, autant par le suffrage unanime de la Communauté, qu'à la satisfaction des familles sarladaises. Elle atteignait la vingt-cinquième année de sa profession religieuse quand elle succéda à Soeur Marie-Anne dont la mémoire vit encore, et de ce jour datent les quarante années d'administration de la vénérée Mère Julie à l'hospice de Sarlat.

Nous avons pu la voir à l'œuvre, et il n'est aucun de nous qui n'ait admiré ses rares vertus et les hautes aptitudes qui la distinguaient. Pleine de talent pour la direction des affaires, elle sauvegardait en tout, les intérêts des pauvres ; fallait-il faire des démarches dans les occasions difficiles, son activité incessante lui assurait le succès. Dans les années de disette et d'épreuve une sage économie lui permettait de subvenir toujours aux plus pressantes nécessités avec des ressources restreintes.

En un mot, l'administration de notre regrettée défunte a été telle, qu'aujourd'hui, justement attristés par sa mort, vous vous demandez comment la Providence pourra combler le vide qui se fait aurout de nous.

Toutefois, hâtons-nous de le dire avec confiance, quelles que puissent être les épreuves, quand il s'agit du besoin des pauvres, nul ne saurait rester indifférent. C'était cette pensée qui soutenait la Mère Julie lorsque quelque obstacle venait contrarier les élans de sa charité. Son cœur ardent souffrait, mais jamais ne se laissait décourager. Impatiente d'obtenir le bien qu'elle cherchait, on a pu quelquefois l'entendre exprimer sa douleur sans ménagement des formes extérieures ; mais tous savaient rendre justice aux sentiments de son âme droite et chrétienne, de son cœur généreux et dévoué, qui voulant le bien, n'avait de repos qu'après l'avoir accompli.

Et maintenant, si nous parcourons les actes les plus saillants de son administration, nous constaterons les embellissements nombreux de cette belle demeure des pauvres, les bâtiments restaurés, agrandis, entretenus avec le soin vigilant qui faisait dire au visiteur étranger que l'hospice de Sarlat était le monument d'honneur de la cité.

Saintement jalouse d'abriter dignement le pauvre et de le traiter avec le respect dû aux membres souffrants de Jésus Christ, elle n'avait pas moins de souci pour les intérêts spirituels de cette famille adoptive. S'il y avait des habitudes vicieuses à réprimer, des défaillances morales à guérir, on la voyait partout sentielle vigilante, prévenant les abus, corrigeant les défauts, encourageant le travail par les grands exemples de vertu et d'amour qu'elle donnait elle-même.

On eût dit que chez elle la noble et divine ambition de la charité croissait avec l'âge et, comme s'il n'eût pas suffi à son zèle de réunir sous un même toit des malades, des infirmes et des vieillards, objets déjà de tant de soins, nous l'avons vue dans son âge déjà avancé, ouvrir son cœur et tendre ses mains à ces jeunes filles délaissées qui réclamaient une mère ; elle les a recueillies, et la création désormais assurée de son orphelinat attestera d'âge en âge, le généreux dévouement de la vénérable fondatrice.

Suivons-là, mes chères enfants, quand elle allait plaider votre cause. Partout où elle espérait pour vous quelque secours, son cœur l'y portait. Pas de distance qu'elle ne franchit, pas d'obstacle qui lui parut insurmontable ; son industriose charité savait fournir à tous vos besoins ! Que dis-je, les ressources de multipliaient entre ses mains comme le grain de froment jeté dans la terre. Aussi mettait-elle son bonheur à accroître le nombre de ses orphelines. Réunies ensemble, vous étiez pour elle les rameaux d'olivier dont parle l'Ecriture, qui rangés autour de la table, forment la couronne d'honneur et de joie de la mère de famille !.. Tel est le résumé succinct des vertus et des œuvres de votre bonne et vénérable Mère.

...

Disons en finissant qu'elle a réalisé le tableau tracé par l'Esprit Saint lui-même, de cette femme forte dont la foi courageuse était pleinement à la hauteur de sa mission.

Au début de sa vie religieuse, Soeur Julie comprit toute l'importance des engagements qui la liaient au service des pauvres, elle en mesura toute l'éten-  
due, et comme la femme forte dont par l'Ecriture, elle dut se dire : "Oui, il est bon pour moi l'héritage que j'ai choisi et la part que je me suis faite.

La foi fervente qui avait déterminé le sacrifice de toute sa personne, imprima en même temps à son esprit et à sa volonté, cette force qui devait la sou-  
tenir dans les épreuves et lui faciliter l'accomplissement de ses devoirs, et voilà pourquoi nous l'avons vue jusqu'à ses derniers moments, lutter contre les défail-  
lances de son grand âge, braver son mal pour rester fidèle à sa tâche, toujours sou-  
mise à la volonté de ses Supérieures, malgré les agitations et les contrariétés de  
son âme, nous l'avons entendue échapper de ses lèvres cette parole qui était l'expres-  
sion de ses sentiments : "Eh bien, puisqu'il le faut, je saurai mourir à la peine".

Et maintenant acquittons tous à l'égard de cette âme si fière, la dette de notre piété filiale, car si l'Eglise permet que nous fassions l'éloge de ses en-  
fants défunts dans les assemblées saintes, elle ne le veut que pour notre édifica-  
tion mutuelle, et à condition que nos prières ne leur feront pas défaut.

Vous le savez, les œuvres de notre vie nous accompagnent et nous sui-  
vent au tribunal du Souverain Juge. Tel est le fondement de nos chrétiennes espé-  
rances ; mais l'Evangile nous dit aussi que notre âme doit payer jusqu'à la derniè-  
re obole tout ce qu'elle doit à la Justice divine. Dans cette humble attente du ju-  
gement suprême, que nos prières aient donc cette ferveur qui les rendent efficaces.  
Quels que soient nos mérites le Ciel ne peut nous être donné que par miséricorde ;  
toutefois nous savons bien que la miséricorde pratiquée ici-bas, provoque celle que  
Dieu doit exercer sur nous au dernier jour. Faisons donc valoir nous-mêmes, par nos  
voeux et nos prières auprès de la Miséricorde divine toutes les œuvres de charité  
de notre chère défunte afin qu'elles lui obtiennent la récompense que Dieu réserve  
à ses élus.

Ainsi soit-il.

Bébée

Un témoignage de la confiance absolue de Soeur Julie en la Providence,  
et de la simplicité de ses relations avec Dieu.  
(Archives de Ste-Marthe - Livre I des Notices, p. 158, en marge)

Mère Julie avait fait réparer la chapelle de l'hôpital de Sarlat à ses frais. Il lui manquait 3.000 francs pour payer les peintures, ou fresques de la voûte. On les achevait ce jour-là même...!

L'heure du dîner des ouvriers étant arrivée, Mère Julie vint à la chapelle et S'Y CROYANT SEULE, elle pria à haute voix : "Mon Dieu, disait-elle, vous savez bien que c'est par amour pour vous que je me suis endettée !... Allez-vous maintenant me laisser dans la peine ?... Non, ce n'est pas possible. Vous êtes mon Epoux, je ne cherche que votre gloire, Vous, Vous aurez soin de mon honneur, je ne puis en douter." Puis, s'avancant dans le sanctuaire et frappant à la porte du Tabernacle : "Jésus, mon Dieu, ayez pitié de moi, entendez-moi. Donnez-moi ce que je vous demande. Non, en vérité, je ne cesserai pas de frapper pour vous que 3.000 francs." Et les toc, toc, se succédaient à la porte du tabernacle, lorsque la cloche de la communauté appela Soeur Julie. Elle se rendit au parloir, un inconnu l'attendait qui lui remit 3.000 francs et se retira sans que jamais depuis on ait pu le retrouver ! Et Soeur Julie revint à la chapelle, elle courut au tabernacle, et remerciait déjà, en termes émus et aimants, lors qu'un léger bruit la fit retourner. Caché par les échafaudages, le peintre avait assisté à la requête, et était maintenant témoin de son succès.

Elle courut à lui et versa son trésor dans ses mains, tandis que des larmes de bonheur inondaient son visage.

C'est ce brave peintre, Monsieur Gazotte, qui nous a raconté ce trait.

# 159. Soeur Julie de Clémire

SOEUR OCTAVIE de SELVES (Soeur Selves) † 24 Juin 1862 :

Mademoiselle Octavie de SELVES naquit à SARLAT dans une famille distinguée sous tous les rapports, et où elle reçut une très bonne éducation chrétienne. Appelée à la vie religieuse, elle entra très jeune à la Miséricorde de Bergerac, où elle fit ses voeux à 17 ans.

Elle avait un amour prononcé pour les pauvres, et manifestait beaucoup de zèle pour les secourir. Son concours ne faisait jamais défaut à tout œuvre à laquelle elle s'associait. Le soir, après les fatigues de la journée, elle réunissait les hommes qui n'avaient pas fait leur première communion pour leur enseigner le catéchisme.

Après quelques années, elle fut chargé de faire la classe à l'école gratuite tenue par les Soeurs.

Plus tard, elles fut nommée Maîtresse des novices. Cinq ans après, elle fut envoyé à la maison de Latourblanche, récemment fondée par la Miséricorde, en qualité de Supérieure. Là, comme à Bergerac, elle fut aussi la mère des pauvres, et son caractère lui concilia l'affection de tous.

Une nouvelle œuvre devait encore mettre en relief la charité de son cœur, c'est l'orphelinat de la Miséricorde de Bergerac. Là, elle se sentait vraiment la Mère de toutes les orphelines. Quand ces dernières furent enfin logées dans un vaste local, une autre œuvre attendait encore le dévouement de Soeur Octavie. Ses Supérieures l'envoyèrent à la Miséricorde de Belvès à laquelle était annexée un pensionnat et une école gratuite. A peine commençait-elle à recueillir les fruits de son labeur, qu'elle fut frappée d'apoplexie, le 24 Février 1862.

(D'après le livre des Notices I 1852-1887, p. 23)  
- Archives de Ste-Marthe -

SOEUR SELVES (Juliette de SELVES) † 13 Avril 1868 :

Mademoiselle Juliette de SELVES, fille de Monsieur de SELVES, procureur du Roi à SARLAT, naquit dans cette ville en 1792. Dans cette famille, dont trois filles devaient se consacrer à Dieu, elle reçut une solide éducation chrétienne.

Son amour des pauvres et des œuvres de charité la conduisit au noviciat de la Miséricorde de Bergerac, en 1822, et elle y prononça ses voeux en 1824.

Elle fut successivement Supérieure à Montpon, à Belvès, à St-Aulaye et à Thiviers. Partout elle se montra très zélée pour la gloire de Dieu, instruisant et conseillant les jeunes personnes.

A Thiviers, elle fit transformer l'hôpital en un bâtiment beaucoup plus salubre. Cette bonne œuvre terminée, elle rentra à la Miséricorde, où elle mourut le 13 Avril 1868.

Ses œuvres l'ont accompagnée ainsi que la reconnaissance et la prière des personnes auxquelles elle avait fait du bien.

(Ref. cf. livre des Notices I p. 49)

(Agrégées à la Congrégation de Ste-Marthe du Périgord, en 1853)

1881. Mai 16. (Continued) - 12 AM. 20° C. 100% RH.

Such weather was also found at 1000' elevation in the same locality. Wind speeds measured about 100' above the ground were about 20-30% of those measured at elevations of about 1000' above the ground.

Quoted elevations are effective for "dry" conditions below the tree line.

A strong wind at 1000' above 2000' on average has minimum and maximum gusts in excess of 100' elevation above sea level, but below 1000' elevation the gusts are still higher than the mean wind velocity measured at the same height above the ground.

Wind gusts are often much more variable than the mean wind velocity.

With regard to the wind velocity at different elevations, the following may be noted:

The average wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

The mean wind velocity at 1000' above sea level is greater than at 2000' above sea level, but the difference is small.

## Œuvre Julie de Clèves.

Mespice - Garde.

L'âme d'une famille des plus honorables de Charlat, Dame Julie. Ed.

Dame Julie. Clèves, dès son enfance en religion offrait déjà toutes les garanties que donnent une éducation très-chrétienne, entourée des traditions patrimoniales, conservées au sein de sa famille. Ainsi avait une confiance absolue en la Providence et en l'impression sur son jeune cœur et à développer ces qualités de générosité et d'abnégation qui ont marqué toute les années de sa vie. Nous savons bien, en effet, observant le portrait de Dame Julie, toujours à ses grands sentiments, sans repos pour son estat, sans renoncement pour ses traits admirables. Pour, elle savait se dépeiner pour tous, se sacrifier suivant les besoins. Depuis le jour de son mariage avec le fils unique de la relation lui eurent intérêt des biens nombreux. Dame Julie, Mme Julie avait sur lui confiance avec ceux que la piété et l'amitié pouvoient exercer d'elle. Ainsi fait réparer la fortune qu'il avait laissé à leur religieuse hospitalité, l'économie dans les soins des malades de la chapelle de l'hôpital, et l'honneur et dans le mariage, auquel le père du couple de l'humilité l'attachait de Charlat à ses frères, mais, elle était l'aînée du bon conseil, sachant porter les consolations au sein de l'âme qui manquait d'ami et d'amour, et toujours heureuse dans occasions qui lui étaient favorables de gagner 3.000 francs pour le bain.

Payer les peintures. Grâce aux querelles, qui à son avis, la nécessitaient, l'administrait une ou fresques de la chapelle aux fonctions de l'église de l'Assomption de l'Assomption, autrefois au village Vaulx. Un des achats fut un tableau de la Communion, qui la satisfaisait par sa belle exécution. Ce jour-là même!... Elle atteignait au 2<sup>e</sup> étage de son édifice religieux, quand elle entendit à l'heure du dîner une, dont la moindre vit encore à ce jour. Dès lors, dans le cœur d'Edmond des ouvriers étant ministrales de nos Vénérables et Saintes à l'assassinat de l'abbé

arrivée, Dame Julie. Pour l'avoir vu à l'heure, où il venait que née l'édification des œuvres de la chapelle rebâtie, et les hauts mètres qui la dépassaient. Dame Julie, toutefois, connaissant et s'y croyant bien sûre de l'affaire, elle-même l'abordait en tout. Si volonté Dieu prenne, je déclara à Venise, elle y prisa à l'abbé Edmond dans la personne de l'abbé, son auteur inconnu, qui assurait haute voix: Mon Dieu, dans les années de l'abbé, et l'âge premier, une riche économie fut remettue à Dieu, dit-elle, sous de subversives personnes, aux plus bassement nommés sous des ressources extrêmement faibles. D'après bien que c'est d'un mal l'administration de notre épiscopat. De l'autre, a été déclaré, que remis par amour pour vous, lui, sustinente affublé, tan sur mort, nous nous l'avons donné comme le Pariot, que je me suis ainsi honoré conseiller à Dieu ou est fait certaine. Nelle, toutefois, Dame Julie, avec confiance, endettée! Allez-vous quelques personnes être si éminentes, qu'elles se fassent des personnes, Dame Julie, maintenant me laisser rester indifférente.

Dans la peine?... Non ce fut alors cette raison qui souleva! Dame Julie, lorsque voulut le faire, mais n'est pas possible. Vous connaissez les élans de ma chair, mon cœur. Edmond, mais ce n'est pas possible, j'aurai été mon épouse; je crois que, l'abstinenza de faire que cette chose, mais à la condition de ne chercher que votre extérieur de l'autre sera vainement. Où, l'autre extérieur, mais être évidemment glorie, vous vous aurez été, j'aurai fait ce qui étais de son côté. Où, l'autre extérieur, je vous prie de faire de mon honneur, que vous fait le bien, et aussi de faire que je suis dans un état de grâce? Dame Julie, regardant l'

je ne puis en douter!.. Et maintenant, si nous tournons les actes les plus saillants de son administration. Puis s'avancant dans le sanctuaire et poussant, nous constatons les embellissements nombreux de cette belle demeure des frappant à la porte du lait. Qui au vaste édifice, que le Réceptacle de l'art, était le manuscrit tabernacle des œuvres, et honneur de la Ville.

mon Dieu ayez pitié de moi, entendez-moi, respect qui est du aux membres suffrants de l'Assemblée, elle manœuvra mes soucis pour les intérêts spirituels de cette famille adoptive. Voilà y avait pas je vous demande. Nos habitudes siennes à l'époque, Des précautions morales à prendre sur le voile vertout, en vérité, je ne serais point de frapper que j'eusse été en état de faire des meilleures exemples de vertus et d'amour. Du désir que elle pouvait elle-même. Vous ne m'avez pas dit que chez elle, la noble et divine ambition de la charité croissait avec moi. Même tout à l'aise, et comme n'est nul pas suffis à son rôle. De réunir sous un même toit des malades, Des infirmes et Des invalides, obit déjà de tant de saints, mais l'autre une excellente, qui est-à-dire dans son âge déjà avancé, ouvrir son cœur et tendre ses mains à ces jeunes filles délaissées pour vous que 3.000 qui reclamaient un mère, elle les a recueillies, et la création Divinité assuré de son et des hommes se appelaient atteints d'âge ou déjà le cinquième Divinement de la miséricorde, fondatrice.

succédaient à la morte d'abord elle cherchait pour vous, quelque secours, son cœur battait; fiers de distances qui lorsque la mort de la morte infirmité, l'obstacle qui lui paraît insurmontable; son indistincte charité communauté appela savait fournir à tous vos besoins. Que Dieu je! Ses rassures se multipliaient en ses Si Julie. Elle se mises comme le grain de sable dans la terre. Aussi mettait-elle sur l'autel à rendre au Père un cœur à nombre de ses opprimes. Première croissante, vous êtes pour elle, ce remède d'Oliver, dont parle l'écrivain, que songez autrefois à la balle, comment la confection. D'honneur et de joie de la morte de famille,

Cel est le résumé succint des vœux de nos deux Femmes et Mme Julie. Au début de sa vie religieuse, Mme Julie comprit toute l'importance des engagements qui la liaient au service des humains. Elle en mourut toute dévouée, et ait pu le retrouver dans la femme forte. Dont nous parlé l'écrivain, elle fut réduite à rien. Oui il est bon pour, Et si Julie revint moi l'héritage que j'ai choisi, et la paix que je me suis faite.

à la Chapelle, elle La foi ferme qui avait déterminé la sacrifice de tout ce personnel, jusqu'à la mort comme au calvaire temps, à son esprit et à sa volonté celle, ora qui devait la soutenir. Dans ses vœux, elle; elle renonçait lui faciliter l'accomplissement de ses devoirs, et voilà pourquoi vous l'avez vu jusqu'à déjà en termes émus ses derniers moments lutter contre les difficultés de son grand âge, sans son mal pour et aimant lorsqu'un autre fidèle à sa tâche. Tous jours revenue à la volonté de ses services, malgré les lèvres bruit la fièvre-agitation et la convulsions de son âme, nous l'avons entendue crier appeler de son lit tourner. Caché par une portière qui était l'expansion monstrueuse de ses sentiments: Oh bien! puisqu'il le faut, je les échafaudages le devrai mourir à la peine. Elle mourut à l'âge comme elle l'avait dit le peintre avait assisté à la requête et était maintenant 10 Janvier 1877. de son succès. Elle courut à l'air et versa son trésor dans ses mains tandis que les larmes de bonté montaient sur son visage. C'est le brave peintre, M<sup>r</sup> Laryette qui nous a conté à Mait

# Cœur Angélique Maraval.

Hospice - Garat.

Mme Maraval, née à Marat, d'un couple honnable, qui ne négligea rien pour transmettre à la jeune enfant, les sentiments sincères et chétives dont elle était animée. Ce fut sur les oreilles de sa mère, avec Marie, qu'il fut donné à l'enfant le nom de Diane; à son ardour pour les prières, un appénomment de son saint patronne, on comprit dès lors, que le Seigneur avait mis sur son cœur un ardent désir, dont le temps devait peu à peu dévoiler la douce et délicate simplicité. L'humble enfant grandit dans les bonnes dispositions, qu'avait fait naître sa candide enfance. Naturellement sincère, on ne la voyait pas faire de faillites. De ses jeunes combinaisons, pour le plaisir et pour le jeu; un sens d'équité pour Dieu. Dans le cœur innocent commençait à l'enraciner toutes les aspirations, toutes les sollicitudes. Je Donne à Dieu, je Donne sans réserve, tel était le désir, qui avait envahi l'âme à tous les atterrirs humains et qui faisait vibrer dans le jeune Marie une ébauche de l'angélologie, ébauche que le Seigneur allait bientôt se choisir. Il eut été bien dommage que d'aussi bonnes dispositions n'fussent pas cultivées par des mains habiles. Tous la Providence se montra à elle. Mme de Léthiéville trouva les moyens qu'elle fournit à la jeune élue pour arriver au but qu'elle lui avait si visiblement indiqué. Marie était sincèrement aimé Dieu de ses tendres; la jeune enfant avait à son cœur attaché cette bonté tout charme, toutefois de sa voix éclatante, et la délicatesse tendre de son cœur aimant, et comme ici-bas les bonnes et sincères actions attirent après elles les bontés, la maternité de l'ange tomba volontiers sur la jeune garçonne, elle souria à l'angeur de celle, qui le Seigneur semblait définitivement confier à sa sollicitude.

La jeune Marie fut donc placée par ses soins dans un pensionnat religieux; c'était le premier fois dans le carrière qui lui ouvrait la Providence; pas probablement délivré pour elle, car ce fut dans cette sainte maison, que la jeune élue, de sa vocation se dévoua entièrement à Dieu en jour, et qui elle forma l'irréversible résolution de ne plus appartenir qu'à Dieu. Étudia le parfait d'édification et de bon souvenir. Ses études sont restées dans le cœur noble, comme ces inégalables témoignages des émotions mystérieuses de la guerre sur le cœur de la jeune pionnière.

Elle grandit ainsi en sagesse et en vertu, sous les yeux de nos pieuses maîtresses et Dieu, qu'elle fut atteint l'âge de 16 ans. Elle obtint la grâce d'entrer au noviciat de la maison de Sainte. La; son ardent amour pour Notre Seigneur, sa dévotion à la règle, son ardent désir d'avancer rapidement dans les voies de la religion, lui obtint à la jeune religieuse, la force de servir un autre concrète, les œuvres de la religion; elle reçut aussi le saint nom de Diane Angélique; réunit là, sans doute une supérieure inspiration, que Notre Seigneur donna à ses serviteures, car il était juste que celle qui le culte devait recevoir son nom, n'atteint pas moins que son nom.

Dès lors nous Savr. Anglique travailla plus sérieusement à la propagation des vertus religieuses, et pour elle, comme pour tous en général, la tâche n'était pas toujours chose facile, car à côté des brillantes qualités de l'intelligence et de tout que le ciel lui avait octroyé, la nature avait mis en elle des faiblesses, telle, ses propensions à la vanité et un attachement bien accoutumé à son propre jugement. Elle avait conservé tout cela et dans un état si joyeux... elle fut avec l'enseignement de son ame, et nous la voulions toute sa vie lutter avec force, et avec une main d'autant plus forte naturelle, qui nous fit dire tant de fois l'admire son humilité et ses œuvres nobles. Néanmoins vive et ardente, elle mettait à la propagation du Génie un zèle auquel il n'a été impossible de mesurer la bienfaisante influence, aimée des pauvres, des enfants dont elle savait la confiance, par cette caractère douce et religieuse qui reflétait tout son être; elle avait un talent tout particulier pour gagner les ames à Notre Seigneur, et ramener jusqu'à leur sein les éloignés plus éloignés; c'était là sans doute une faveur particulière du cœur de Dieu pour laquelle elle avait une vocation toute spéciale, et dont elle aurait faire valoir lorsqu'il eut été nécessaire.

Malheureusement dans l'exercice de ses devoirs, elle ne l'était pas moins dans sa communauté qu'elle renfermait du respect - ses vertus. Aprés la révolution Meu. Mme. dans les laboratoires fondés de la supériorité, elle le fit toujours avec une religion déférante et un tact t'inspirant une profonde humilité; plus tard lorsque Dieu fut appellié à la vie éternelle, une voix universelle et un commun inspiration rendit entre les moines de Sour. Anglique la direction de cette maison. Ce fut pour tous et pour tous un jour véritable de donner à leur chef - leur, le titre d'abbé, elle le méritait à tous égards, et ne tira pas à justifier les expériences qui on avait faites sur sa bonté et intelligence. Tout allait bien; les œuvres reprenaient une ancienne vigueur; la maison un nouvel aspect, le fut restaurée un nouvel intérieur, lorsque le Directeur fut pris solennellement par Sour. Anglique. D'un maladie dont la gravité attirerait de l'éveil. Quelques jours de cruelles souffrances furent les dernières de sa douleur; fin, on s'attendait il est vrai, à un complet déroulement, mais la mort fut plus rapide encore que la saine mission ne l'avait suscitée. Il meurt peu souffrir qu'il fallait faire, la mort. L'accès d'une cette douleur spontanée qu'on retrouve dans une morte de toutes les parties de sa vie. Comme j'avois au bout, et plusieurs fois D'un, ses talents, il voulut marcher devant de la mort et revenir. D'abord, le départ du Paris-voyage; mais à peine ayant été quitté sa communauté quels qu'au cas violent, vint sonner le glas de son agonie. Celle rebondit sans connaissance entre les bras de ses soins, et sous le regard de l'Éducation de Paris arrivé à l'instant-même, où son ame allait se réfugier pour jamais dans le sein du Bon qu'elle avait si affectueusement connu sur la terre.

Le 2 Avril 1877.

## leur Estay.

Misericorde - Purgatoire.

Notre servable Sauf Gérard Estay est né à Paris vers 1795  
Alors, sur la fin du siècle dernier pendant cette triste époque où l'ordre qui  
suivit notre grande révolution, alors que les cérémonies du culte étaient interdites.  
Elle a souvent déclaré l'ignorance avec laquelle elle avait fait sa première com-  
munion : tout sa vie n'est ressenti de ces premières impressions de son enfance, son  
âme fut bénie de ce qu'il de catholicisme religieux était déjà très peu de temps  
au christianisme de l'église. Elle eut puis volontiers pour devise ces mots molts : "Dieu,  
l'Eglise et le Roi."

Notre cher clerc est entré à l'ancienne maison de la miséricorde de Bergerac  
Dans les premières années de la Restauration et vécut avec ces Dames Maries, qui  
avaient l'honneur et le courage de se reconstruire en Communauté après la terrible  
révolutionnaire ; la heureuse mémoire de notre bonne Dame Estay, vivante dans sa  
vieille éclatante gloire des souvenirs de ces temps douloureux.

L'histoire ecclésiastique et celle de notre patrie lui étaient particulièremment  
chers. Les malheurs de la famille royale, ceux de la Thune courtoise, les persécu-  
tions souffrées par les gens de Dieu, en particulier par les Grands Pères VII et VIII  
laisaient souvent le sujet de ces conversations éloquentes, où toute la Communauté  
s'intéressait auprès de notre Dame, tout en s'ajoutant du tout piquant qu'elle n'avait  
donné à ses récits. Gai, naïve, gaie, elle aimait souvent la narration de  
ses joyeux propos qui ne plaçaient ni la charité, ni aucun caractère religieux.

Malgré cette gaîté simple et de bon aloi elle me se demandait pres de trois quarts d'heure : le feu, la mort subite et les sortilégiens. Que de fois, m'a-t-elle bien expliquée  
pourquoi faut le bon Dieu, de bon plaisir ! que de bons salutaires et de la mort  
et des jugements de Dieu, était sans doute causé par l'acharnement.  
De connivence de nos frères-hommes. Elle demandait aussi souvent les sug-  
gestions et les verdicts de l'Esprit, mais aussi obstinément que possible, sur tout  
de son Directeur qui suffisait pour ramener le calme dans son âme. Cela les  
ruses de l'ennemi, elle avait de si fréquentes occasions d'assister à l'œuvre de ces  
injurations intérieures qu'elle adorait à l'abîme : Galien. Galien. Lui  
disait elle avec mélancolie : l'ami-lui, l'ami-lui, même bête, et en tant qu'il a été ou non  
ces étranges protestations faites à l'ami-croix, le bon amateur à la tribune de  
la Chambre ; si elles avaient quelquefois le voile, elles étaient toutes  
les deux, même les enfants espagnols qui les écoutaient.

Un des traits distinctifs du caractère de notre bonne Dame Estay  
étais son amour pour la vérité. Ainsi droite et simple, elle ignorait l'art  
de la dissimulation et professait un souverain mépris pour le mensonge et  
l'erreur. Elle a toujours aimé à enseigner à ses chœurs de Dieu, soit par le  
conseil de ses guides spirituels, qu'elle formait avec une simplicité flagrante

soit par la lecture assidue <sup>de</sup> de nos saints livres <sup>de</sup> la vie des saints, <sup>de</sup> l'histoire de l'Eglise surtout; Sa chère Histoire ecclésiastique a fait pendant plus de cinquante ans, le charme <sup>de</sup> ses heures <sup>de</sup> celle-là. Dans ses dernières années, elle lisait encore, chaque jour, en tête-à-tête, plusieurs pages <sup>de</sup> l'ouvrage de l'abbé Bossuet, qu'elle avait subtilisé à un autre baroucouz plus étendu. De là, sans doute, cette foi vive et éclatante, cet amour ardent pour l'Eglise et le Pape. On conçoit qu'elles furent ses saintes joies, lorsque fut déclarée la Dogme de l'Infaillibilité pontificale.

Maur Eustaq a été successivement chargé <sup>de</sup> la Direction <sup>de</sup> la maison de Montfort qu'elle a fondé en 1839, et de celle de Belles en 1844.

Elle sut se concilier les sympathies <sup>de</sup> ces deux Sociétés <sup>qui</sup> n'étaient pas si différentes, malgré bien plus puissantes <sup>de</sup> sa communauté. Ses talents avaient peut-être été en partie à lui souhaité plus de fermeté dans l'administration, mais elles ont toujours rendu justice à ses vertus, et lui ont donné, comme leur bien Dieu, leur estime et leur respectueuse affection.

Décédée à la Mission de Bergerac vers 1869, notre vénérable Dame s'occupait de servir et d'instruire les pauvres. Elle y a rempli, jusqu'à sa mort, comme une dame d'âge, les fonctions <sup>de</sup> Maitresse <sup>de</sup> la Communauté.

Dans son heureuse vieillesse, elle n'avait rien perdu de son exactitude, de sa fermeur, de son humeur joyeuse et de son bon sens. La mort qu'elle avait tant redouté, est venue à elle comme une amie, pour la délivrer des liens de l'esclavage terrestre. Le chaste époux des âmes avait enfin acquis la paix de la sérénité. Lorsque le Maître a appelle à lui cette servante fidèle, toutes leurs ont fait place à la confiance et elle a répondu au suprême appel, avec une lucidité, une soumission, une paix bien égales à celle.

Le 23 Mai 1877.

Dear Amelie Cluclein.

Prêtre de la Madeleine.

Dieu se communique à l'âme droite et simple... Ces paroles courtes, n'appliquent à notre chère Dame Amelie dont l'extinction semblerait être l'expression de l'angélique bonté.

Maur Amelie Audoin naquit en 1800, dimanche, matinée, dans Bergerac. De sa plus tendre enfance, notre chère Dame montra des dispositions à la prière, et à la vertu, que sa fidèle mère cultiva avec soin. La dernière communion fut celle d'un ange; et toutes les murs qui la renfermaient, la renraient pour modèle à leurs petites filles. L'a précisément grandi ainsi sous les regards de Dieu et de ses vertueux parents; sans sanger qu'elle deviendrait une jeune fille que les amis de sa famille aimeraient et envieraient. Mais bien d'autres pensées grandissaient avec elle et tâchis-

saint-prieur les secrets de son cœur. Enfin, vers l'âge de 15 à 17 ans, la jeune fille aimait avoir récisié, prié et consulté son Directeur, M. Léonard, et ses parents qu'elle désirait entrer au couvent de St. Ursule à Paris. Cela fut un coup terrible pour cette famille. Dont la jeune enfant faisait les plus belles délices; mais tel était l'esprit de foi de ces vertueux gens, qu'ils n'avaient troublé les saintes Déeses de leur amie, d'autant moins, qu'ils acquiescèrent à sa demande.

Au couvent de St. Ursule on ne voulut pas la connaître le jucun dépôt qui versait "l'y être confié". La jeune pietiste, alors, fut en peu de temps une verte postulante; et allait devenir Novice, lorsque sa mère, qui avait très pressenti de ses forces, tomba dans un état de sanglier qui fit croire pour ses jours; il fallut donc arracher la fervente postulante de sa croix solide. Mais cette blanche colombe ne devait point trouver dans le monde un endroit suffisant à son repos. Son désir de se consacrer au Seigneur faisait tout le mobil de cette époque si vertueuse. Où se renvoya enfin. Un jour que elle y passait de ses préoccupations à une forme religieuse, celle-ci lui répondit, en bon latin: "Oh! ma Dame, que disgracieuse tu es! Est-ce que tous les couvents sont à Paris? Tu pourrais bien entrer dans un de ceux de Bergerac; là monsieur ne s'y oppose pas, puisqu'il aura occasion de t'y voir."

Ces paroles furent un éclair pour la jeune fille et peu de temps après, elle entra en qualité de novice dans la communauté du Brûlé de la Madeleine, où elle fut profession le 24 juillet 1824. La vie religieuse fut une continuation de sa vertueuse vie du monde, chaque jour par sa régularité, sa charité, sa bonté; elle diffusa ses grâces et amangrit dans la rucherie de toutes les vertus.

Successivement cuisinière, infirmière, portière, elle raquitta de tous ses emplois avec la délicatesse d'une dame élégante, et d'une charité qui lui attira toutes les sympathies. Ses yeux bleus mordre a la goutte. La bonne Dame Amelle.

Les cinquante quatre années de vie religieuse. De cette chère Dame ont été manquées pour le plus constant dévouement. L'heure mortelle où abrura son céphale, elle trouvait dans son active vieillesse, le secret de travailler sans cesse et de travailler beaucoup. Ses rapports obligés avec les personnes du service furent toujours fréquent, exacte et extrêmement obligante. Son esprit de Douceur ne faisait rien de ses Dames quelques craindre sur les jugements de Dieu.

Trois jours avant sa mort, ayant été prise d'un mal aiguille, elle eut, comme un présentement de sa fin prochaine, et demanda avec instance qu'on lui fît venir le Prieur qui la confessait habituellement. Le P. Ferdinand matin, se trouvant ainsi, elle amita à la veille. Mais ce fut la première communion avec l'autel de l'église. D'une voix faible et bie, et qui se voit sur le seuil de son obitèle, comme elle s'y attendait, le fléau qui l'a accueillie, me, tel que le P. Michel de ce qu'elle devait avoir le lendemain. Malgré son grand age et son infirmité, son amour pour le saint sacrement de la Messe, fin, fut entier; ce jour-là, elle était plus souffrant, et que le lendemain de la matinée suivante lui fut fumé; en effet, nous obissons, l'apôtre, pendant la procession d'une seconde aurore, qui lui survint la matinée, et tout le reste jusqu'à l'assassinat.

Sortie sur son lit, sa longue et consolante agonie commença, et dura cinq jours, pendant lesquels l'absolution lui fut renouvelée plusieurs fois, toutes les indulgences de la bonne mort lui furent aussi apportées, et elle fut très munie de toutes ses provisions de somme aujour le 17 Mars.

Pendant les jours et tous le suffrage de notre chère Congrégation, bâtie la Délivrance de l'âme de notre cher frère, dont le souvenir des vœux viva toujours dans nos

Le 17 Mars 1877.

Aux Marthe Coquenent (condu) Montpellier.

Samuel Coquenent naquit à St. Gaudens, Département du Lot, son père et sa mère d'une condition moins que modeste, avaient à la tête de la famille une probité exceptionnelle, et une piété remarquable. Ils suivaient impérissables en tout avec l'amour de la vérité, l'amour si nécessaire du travail, et comme leur position précaire ne leur permettait pas de gêner plus d'auj leurs leurs enfants, ils placèrent Jeanne chez une honorable famille de Goudon, dont là elle était religieuse à Montpellier, elle eut occasion de voir cette dernière, et bien se servit de cette connaissance pour faire connaissance à la jeune fille, la marieuse à laquelle il appartenait, son bon caractère, son éducation et son attachement à ses devoirs religieux, la faisaient aimer par toutes les personnes de la maison, qui entouraient une telle jeune personne particulière pour cette âme d'éthique. Après dix années passées dans cette famille, elle revint à ses maîtres, et à son père bûcheron où elle était de se servir du monde pour échapper au couvent. Son père, homme plein de foi et de respect pour Dieu accueillit cette nouvelle avec son étonnement, sans hésiter à donner à Jeanne le seul moyen qu'il eût dans sa maison, 10 francs, et l'envia par la telle personne favorisée de bien servir le bon Dieu, il lui recommanda de bien venir vers lui, pour sa mort et pour ses funérailles, afin que ils fussent tous deux de bons et fidèles chrétiens. La maîtresse qui avait pour elle une sincère affection, lui dit que si c'était la volonté de manquer du nécessaire un jour, elle lui faisait venir d'entier en communauté, qu'elle couvrirait les besoins de la famille et ramener, attendu que elle lui promettait, un seul giorno de la grande baignade, mais encore de quoi vivre après sa mort. Mais Jeanne qui se tenait près des considérations humaines, et qui n'avait d'autre mobile que de se consacrer à Dieu, pour mieux le servir répondit que si elle avait des millions, elle n'eût pas honte d'en faire le

sacrifice pour se faire religieuse. Elle demanda avec instance d'être admise à la communauté. M. Monpeyrier, disant, que elle travaillerait de toutes ses forces, qu'elle ferait tout ce qui on voudrait pourvu qu'elle puisse se consacrer au Dieu Sauveur. Ses voeux furent exaucés; elle entra comme novice dans le couvent et un an après environs, elle revint le saint habit de novice. Quelle joie bien plus grande se trouva-t-il alors que celle-là, lorsque elle revint à l'école de Jésus, comme elle se mit à l'œuvre avec courage et générosité; sa plus grande joie dans le monde, elle marchia avec une telle sérénité, et un Discours parfait aux intérêts de la communauté, qu'elle cherchait toujours à sauvegarder; elle travaillait beaucoup, et n'hésitait rien perdre, pour servir de pauvreté et de mortification. Sainte Martha avait aussi un grand charisme pour toutes ses compagnes, elle surmontait avec une admirable patience tous les petits tracas de l'ascétisme; elle savait à nous leur donner un bon conseil, soit pour la direction de la cuisine, soit pour les autres petits empêtris qui leur étaient rencontrés, et elle agissait ainsi, afin de leur éviter la peine de recevoir une réprimande. Et toutes ces qualités, elle rejoignait aussi un siégeant parfaitement. Or, nous avons déjà cité sa patience, sa douceur, et fut surtout dans la famine et l'oulâtre maladie, où la conduisit au tombeau, où elle en Diosa Desconsolaciones continua. Ne souvent, faire aucun mouvement à cause de l'heureuse qui avait envahi tout son corps, elle ne se dérangeait jamais. Bon Dieu sait que je souffre ainsi, disait-elle? Et un certain jour qu'il fut, il voulut. Et voyant Beaucoup-reles malades, elle demanda à ceux qui le suivaient de l'emmener chez le saint Valentin; ce, où il avait la plus grande force et la reconnaissance. La veille pour son anniversaire, la veuve qui est au Puy-saccomont, à laquelle Dieu a donné cette miraculeuse de nouveau le désir de se marier avec Fernand, le fit venir recommander à comme il souhaitait alors Beaucoup, la veuve recommandée lui renvoya à l'intérieur du prieuré trois mois et demi, et n'aurait plus été, à cause de l'heure d'heure. Pour Beaucoup, faire la 1<sup>re</sup> communion. Oh! oui, il l'oubliait, mais comme on commençait à l'emmener bien tard dans la nuit, on l'a mise dans le lit de la veuve à la St. Martin, sans l'avoir de sa veuve aimée; mais heureusement, elle offrit une très belle chambre, avec toutes sortes d'ameublement, et elle avait tout aimé sur la terre.

Le 1<sup>er</sup> juillet 1877.

Pour Eugénie Mennier.

Et Georges Periquet.

Memoire de Marie Mennier exégé à Paris par son avocat  
Fournelle et ses témoins. Plus de deux heures ont été nécessaires, et l'ensemble des

conçut à former à la fois, et le fruit et le cœur de celle que le Seigneur leur avait donnée, pour être leur joie et leur consolation. Les sollicitations furent sur ceur, et leurs efforts furent bientôt couronnés à succès. Qui d'un intérieur vif et réellement, la jeune Marie connaît bientôt avec des enseignements, et avant même que la vision, qui fut fait à Noé, à l'avantage du serviteur Dieu, elle en connaît les charmes, et en suivra l'avenir de sa suavité. Dans les états d'une vie heureuse, à l'ouvert de la naissance de l'enfance ajoutait un angelique effet.

Il nous dit cette sainte Vierge la direction qu'il fallait avoir au cœur; elle avait commencé à aimer Dieu en bénissant son nom Jésus, et Marie, captivée de Dieu en plus que par cet inestimable amour, elle voulait ne rien mettre de réuen dans la donation de tout son être. Mais à utiliser ce cœur, il y avait bien des obstacles; avec un peu bon et tendre, la jeune Marie avait à combattre un caractère faillant, envieux et tenace jusqu'aux dernières limites, naturellement le résultat de la vie reueil pour elle, comme pour tous les mortels, même à l'abri des étoiles; aux nobles contradictions du jeune âge succédaient plus tard, celles de la vie de priaison, et ce fut surtout à l'ouverture de ces dernières, qu'elle employa tout cette énergie, qui fut toujours pour elle une priaison, et qu'il lui souvent aussi dans l'âme triomphante.

Dieu lui donna à leur enfant une instruction en rapport à leur nouvelle condition; le service de Marie se rattacha, suivant ces instructions, à l'école, où il pouvait être enseigné l'ouverture à Dieu maternel, qui devait un peu assister leur position sociale, mais Dieu ne connaît Dieu, autrement. Dieu leur message à la Vierge, non pas à Marie, ayant su attendre les humures vagabondes de sa mère à rendre la leur pour une raison religieuse, après que quittaient Paris l'an dernier, cette jeune élève ne se développant, ne était rien de sa faiblesse, et que le Seigneur un jour en avait fait faire et angelique révélation.

Le 20. Janvier 1808 cette écolière me se trouva dans mes agitations, sa volonté rebelle auquel devant l'assister à soutenir, et c'est la nécessité de moi donner des larmes à son cœur cette pauvre petite, qui savait si bien lui faire accorder des enseignements de l'écriture sainte dans au monde. Mais la petite Odeuil avait son cœur, et l'autre rebelle à ce cœur, la petite Léonie. De cette bonté naïve, et d'amour que rebelle pour le travail à leur laborieux. Pas à peu celle-ci rebelle sans cause, et si réelle et si forte à faire dans son cœur, et à tel point que le cœur de cette petite Odeuil se fit entièrement à son cœur. Remarque en cela que, et ce conseil pour la femme ici, manquant de force dans sa simplicité, ou que elle est contente que le Seigneur l'apprécie à lui, elle n'endosse pas tout et tout fait en aveu pour mériter un peu que l'autre fût fait chose. Mais je ferai tout pour vaincre son cœur Désir, et tel le

fallut mûrir dans l'opinion d'une longue attente, cette vocation, qui devait s'affirmer dans les traverses et l'adversité. Ce fut seulement le 22 Septembre 1866, qu'elle eut le bonheur de faire son entrée au noviciat. Il lui sembla alors mettre le pied sur la terre promise et nouvelle fraîche, après les tentations de la vie du monde; elle apprécia mieux encore les douceurs de cette terre sainte, où le Seigneur se plait à faire couler abondamment le Saint-Esprit des célestes consolations. Toute l'année de son postulat se passa dans une religieuse ferveur et dans l'application constante aux travaux classiques. Au bout de l'année, sa vive intelligence avait si bien mis à profit les leçons reçues, qu'elle put obtenir son brevet de professe. Au mois de Septembre suivant, sa régularité et ses bonnes dispositions lui méritèrent une faveur plus appréciable encore, elle était admise à la puise d'habit, et le 28 septembre 1867, elle se vêtait avec bonheur des saintes laines du Propriétaire du Christ. A peines de ce moment, son ame comprit mieux encore la grandeur et la dignité de sa sainte vocation, fervent novice, elle n'aurait échappé aucun occasion d'exercer son dévouement; un peu trop entreprenante par caractère, il est vrai, qu'elle n'aurait pas toujours le travail à ses faibles forces; mais c'était là une pieuse exagération de son ardeur, qui lui faisait croire qu'il n'y avait point à craindre l'échec quand il s'agissait de bien faire. Le bon Dieu fut avantageusement content d'elle, car sur l'organe de ses supérieurs, il lui accorda après une année d'essai l'heure d'être admise à la profession. Cette nouvelle heure trouva son ame bien préparée pour le dernier sacrifice; elle renonna à Dieu sans réserve le 29 Septembre 1868, avec cette joie et cette félicité sincère que ne connaît point le cœur qui cherche sa sécurité en dehors de Dieu.

Après sa profession, la Providence lui désigna Castillonni, comme le champ où devaient se exercer ses premiers labours. Elle se mit à l'œuvre avec cette ardeur infatigable, qui ne croit jamais avoir rien fait, tant qu'il lui reste quelque chose à accomplir. Sous son impulsion intelligente, les études respirent une nouvelle vigueur, et au contact de ses vertus, la piété refluit dans les jeunes âmes qui croisaient à ses côtés toutes sortes d'heures. De l'avoir, et elle-même se reposait paisiblement en Dieu de sa bénédiction que le Ciel l'avait à son service apostolique. Mais à côté de toute joie, il faut un sacrifice, il va de soi, et pas attendue. La petite sainte de celle que nous appellerons Désirée et leur Eugénie devint si chancelante, que ce ne fut plus qu'avec de grands efforts inconci, qu'elle put accompagner l'autre communier malade avec tant de courage. Une autre qu'elle aurait trouvé peut-être dans ses vives douleurs une légitime raison de prendre quelque repos; elle se rappela que Dieu pouvoit continuer à travailler sans relâche à la cause du regne. Condescendant à ses lezens Dieux, les supérieures la laissèrent quelque temps butter de front avec une maladie de sangue qui décolorait ses faces

petit à petit, pourtant le mal s'aggravant toujours, on résolut alors de la changer d'air. Les communautés d'Eugénie et de Bergerac furent successivement le témoin de son zèle et de sa régularité; elle insista que passe dans cette dernière maison, mais le parfum de ses vêtements désemparera ainsi elle, et aujourd'hui son souvenir y est encore cher à tous.

La maladie continuait son allure, notre chère Sœur Eugénie fut rappelée au Noviciat au mois d'avril 1876. On aurait voulu donner un repos complet à ce corps éprouvé, mais on sentait aussi que l'inaction n'était point faite pour son âme, et que lui être l'occupant de si dévorant, c'était imposer un sacrifice à sa générosité, dont sa santé aurait ressenté inévitablement le contre-coup. Elle fut chargée de la cinquième classe, au pensionnat, elle s'acquitta de cet emploi avec exactitude, intelligence et dévouement. Il fallut peu de temps aux enfants pour apprécier les vertes qualités de leur nouvelle maîtresse; quand elles se retrouvaient à leur école et de leur affection, et quand, à l'entrée des classes, leur maîtresse faisait le sacrifice de ses rares enseignements, elles témoignaient de l'appréciation requise, à celle qu'elles avaient trouvée au guide, mais beaucoup aimée et appréciée.

Comme une étape sur la terre d'exil, et notre bonne Sœur Eugénie aura atteint enfin le but du voyage. Envoyée à la petite Communauté de St. Georges, au mois d'octobre 1877, ce n'est point sans regret, que elle dit adieu, au Noviciat, son âme trouvait à ce bocal de saintes joies spirituelles, dont elle savait fort bien apprécier la Douceur. Parler de Dieu, en entendant redire les miséricordieuses tendresses, étaient pour son âme le plus doux et le plus suave discours, aussi quand de cet oasis embaumé des vertus religieuses, il lui fallut aller dans le tumulte du Luxembourg, entendre les éclats d'une jeunesse turbulente et fort tempestueuse; elle souffrit longtemps, et versa souvent aux pieds de Notre Seigneur, les amertumes qui entraînaient pour elle le changement de résidence. Mais nous de Dieu cependant que quelque grande que fut sa peine, la sérenité de son âme n'y perdit rien. Elle embrassa son nouveau emploi, avec le courage que nous avons toujours vu accompagner ses pas, et sous sa direction aussi habile que sage, l'école confié à ses soins, entra dans une ère de prospérité; les études furent mieux soignées, et avec l'aimour du travail, celui de la prière reparut aussi; mais ce ne fut point l'œuvre d'un jour, ce ne fut point sans des peines innombrables qu'elle subit dormir ces jeunes matins; Et lui fallut une grande force, et il fallut courir que celle qui elle condamnait à un but siurr, ces jeunes âmes que le Seigneur lui avait confiées.

L'heure ouvrait reçut les premières lueurs de cette lourde éclipse, l'heure ouvrait en avoir les pâles et funèbres reflets. Il n'y avait plus d'heure pour alimenter à flambeau, aussi le verrou nous s'étendue dans un extrême

plus court, aussi, le souvenir de cette fin, sans doute l'ame d'un profond éternellement et d'une vie meilleure.

Le mois de juillet 1877, sa santé toujours faible sans doute, ne présentait pourtant aucun caractère alarmant; toujours fidèle à la règle, ardente à la méditation, malgré ses longues heures d'insomnie, on voyait en elle une force à reconstituer, mais non une existence pure de son dieu. Cependant à qui examinait sa vie depuis quelque temps, il n'était pas difficile de comprendre que c'était une âme qui avait toutes ses aspirations au ciel. Celle que nous avions vu autrefois, si ardemment empressée pour le bien, si dévouée à voir arriver toute chose à un but heureux, semblait n'être restée de cette suave indifférence, qui ne donne à la terre qu'un coup d'œil distrait, et qui, comme le voyageur préoccupé d'autre chose, tourne uniquement vers la partie et ses efforts et ses aspirations. Toujours familière avec la pensée de la mort, elle aimait à en entretenir ses soins, et quando, brisé par la fatigue, on la prenait en vain de chercher du repos dans un sommeil réparateur; la pensée de sa dernière fin, lui suffisait encore ces pauvres mots: « Oh! laissez-moi, laissez-moi me fatiguer encore pour mon Dieu, l'éternité sera bien assez longue pour quitter un repos dans mesure. » Ce terme, il était vrai et si long de la mort sonna pour elle, le glas funèbre, aux dernières heures d'une maladie, dont la durée fut à peine de deux jours. Le Divin Maître souhaita dans son amour lui épargner les angoisses de l'agonie et ces terres du dernier passage. Du jugement dernier, dont elle parlait avec tant d'affroi, elle s'abandonna tout entière à son Dieu, le 7 juillet 1877, en attendant le Pouvoir réel, qui doit récompenser ou punir du trône de l'agonie, les chaste époux, qui ont vécu harmonieusement et sans déshonneur de la virginité.

Le 7 juillet 1877.

Dame Adeline Lapeyre

Mosquie-Ribérac.

Mademoiselle Marie Lapeyre naquit à St-Palais (Dordogne) de parents chevaliers, qui l'élevèrent dans la paix et la tranquillité. Ses journées, sa dernière enfance se passa sur les genoux maternels; elle, elle aimait à begayer des noms si bons de Louis et de Marie; aimait à l'aide de ses oncles converser sur tout à refaire, et malheur au plus particulier papa tout ce qui touchait à la famille; elle aimait à élever de petits oiseaux, à les nommer Louis et Marie et à les nommer agenouillés devant les images qu'il connaît bien avec son papa, Louis, monsieur juge au nom de Dieu, ses oncles, marie, Louis et Louis.

Son jeune cœur se portait vers le Seigneur tout-éternellement, à qui toutait  
 volonté au plus profond et pour son Dieu. Il entourait ses jambes  
 une Adoratrice fut l'écho de ses premières années, toujours le réconfort  
 à l'église, elle quittait volontiers sa place confortable pour suivre la messe  
 quand elle se rendait aux offices, et un attelle sacrement recevait part  
 y assistait pas autrement. Bientôt que pour faire plaisir à ses parents. Deux se  
 plus à fils Dieu les Vons Anna et Marie le jeune voulut se faire  
 monastre religieux ; elle refusa cette volonté à lui, car en chaire secrète  
 la vie du monde avec ses exigences n'était pas ce qu'il fallait à sa  
 nature ardente et généreuse. Elle avait besoin de se dévouer entièrement,  
 il fallait à son cœur une autre espérance - que celle qui attendait ceux qui  
 proclamaient simplement le commandement, le conseil évangélique ou  
 les instructions trop pénibles pour procurer à Jésus, qu'il brûlait  
 vivement; malgré ces peines l'œuvre, et l'appel du Seigneur Mère que elle  
 avait compris bien Dieu faisait, et fut qu'à l'âge de 2<sup>e</sup> ans, cette  
 était enfin une instance de la grâce ; elle fit alors les démarches nécessaires  
 pour obtenir l'autorisation d'entrer au noviciat de St. Hesburgh à Périgueux  
 et fut bénie l'admission des clercs de l'hospice de Portat, que le père de la  
 famille avoué Félix Poupart le 9 Septembre 1868. Ainsi à Périgueux, Marie  
 se mit à l'œuvre pour toucher l'ange gardien ardente et générale.  
 Mais en pension elle était la plus aimée de ses compagnes, bien que elle  
 fût vive et folâtre ; elle riait copieusement des saynèges en classe, et la  
 Société où elle marchait extrêmement, résistant peu sans le faire, elle  
 riait, si on leur demandait une récitation, manquait le temps, mais bon cœur ; elle  
 était chuchotée et tenue à l'école pour toutes ses compagnes, qui recher-  
 cheraient sa société avec un empressement qui marchait dans l'affection  
 que Marie leur inspirait ; d'un geste extrémement. Dans le cours biblique  
 de la vie, elle devenait si mûre que il l'appelaient l'ancienne de l'école, en la  
 voyant à l'église la plus diligente. De toutes, ses meutes même considéraient  
 son caractère de toute modestie et recueillie. Ainsi elle avait été pensionnaire  
 ainsi continue à l'école postulante ; elle était heureuse d'avoir trouvée à l'école  
 son caractère souillant et joyeux, afin d'avoir alors à offrir à son Dieu Mère  
 auquel elle avait sacrifié volontiers sa liberté, sa famille, tout sur la terre, elle  
 était tel acharné et marchait la même bosse volonté pour principale quel  
 que chose qu'on demandait d'elle. Son amitié de Postulante ainsi  
 réussie à la satisfaction de ses supérieures, elle fut admise à servir le service  
 biblique à Paris, le 23 Septembre 1868, pour la classe de la relève  
 générale. Recouvertrice de Jésus, Marie, que nous appellerons Hermine  
 sous ce nom, ou tel suggémente, pensant aux roses, que nous étions  
 la femme de Dieu l'épouse du Sauveur, mais tout fait à l'espousale avec bonté  
 et amour, et de bonté sur son amitié, son frère Sébastien Félix, elle prononça  
 le vœu le 29 Septembre 1868, le jour de ce beau jour le triomphe dans le

plus saintes dispositions, elle était humaine et fière d'être enfin en communion pour toujours, d'avoir dit adieu pour toujours, à ce monde où elle regrettait d'être resté si longtemps, et où elle désirait ne jamais revenir.

Après sa profession, Sœur Fidèle fut envoyée à Vertillac pour faire la clau-  
si, comme un novice, elle se mit à son emploi avec l'ardor qui la caracté-  
risait, mais elle ne put pas tenir longtemps aux fatigues de l'instruction,  
un peu seulement restant écoute, lorsque ses supérieures l'avaient affectée  
aux soins des tapis, voyant que sa santé déjourait à vue d'œil, le  
directeur des Réserves; l'espouse de cette ville fut bientôt, où notre cher  
Sœur, devait terminer son existence, on espérait que la vie active d'un  
couple avait mis à sa complexion délicate, et que tout en prenant des  
soins aux pauvres malades, elle serait à même de prendre elle-même les  
précautions et les soins qui lui seraient nécessaires. À partir de cette époque  
sa vie ne fut plus qu'une suite continue de souffrances; ses murs bri-  
viables ne pouvaient résister à la moindre émotion; bientôt l'estomac per-  
suadé de la mauvaise digestion, ne fonctionnait plus régulièrement, de sorte  
qu'il n'ait mangé; ses forces affaiblirent en diminuant chaque jour; elle  
remplissait bientôt encore dans son enfant, mais en se laissant aller tout  
à l'heure, jusqu'à ce qu'il fût à la mort, sans qu'il y ait rien qui ait asto-  
né ou, en terminant sa vie, de continuelles souffrances, la continuée  
à son lit, où elle avait suivi et aimé, depuis sa plus tendre enfance,  
et dont lequel avait abandonné, famille, amis, possessions terrestres, tout  
au bas. Malgré la faiblesse excessive, où elle étrouvoit, la force que  
je croisais dans elle, de sa force; sa mort fut effrayante bénie, et elle  
demeurait avec résistance, au lit, sans bouger, la paix, la grâce  
d'une encore plusieurs années, sa nature se révoltant à la mort. De sa mort  
prochainement, et il fut fait le cercueil et la tombe de Monseigneur Félix Barrière,  
pour laquelle fut demandé à monsieur le cardinal de Paris, au commencement  
de l'année 1877, elle fut alors quinze jours dans le cercueil, de sa vie, et se  
disposa pour la réception. Des funérailles au passage survenue, qui survint  
le 27 du même mois. Sa mort fut calme et douce, comme celle des  
âmes unies à Notre Seigneur, avec les deux. De la mort.

Notre cher Sœur Fidèle avait fait son mariage avec monsieur Eugène,  
elle le suivit encore. De lui, deux jours auparavant mourut également  
le 26 de l'année. De cette dernière, il n'a pas connu les derniers moments, mais  
en même temps.

Le 27 de l'année 1877.

174.  
leur Pelagie Bracqek.

Fluviale.

Madoiselle Anna Bracqek, natale D'un petit village  
de la commune de Brantôme (Béarn), fut le jour d'une très  
chrétienne, qui lui donna avec le fait maternel, la nommée : Madoise  
de la vraie foi, a fut le 13 Decembre 1844<sup>e</sup>, où elle vint au monde. Sa  
toute enfance, comme celle des enfants de son âge, se passa dans la  
conscience et la paix; arrivée à l'âge de la première communion, cette jeune  
fille s'y prépara avec piété et recueilllement, conservant malgré son jeune  
âge, que pour un chrétien, cette action est la plus importante de la vie,  
et qu'il faut y arrêter un cœur pur et bien préparé; aussi comme elle  
était échue à se rendre au catéchisme de sa paroisse, comme elle était  
accusée du tribunal de la良心 (conscience), et combien elle devrait voir  
arriver le jour heureux, où elle survivrait à l'âme, pour la réunir à Dieu.  
L'amour de ce grand jour sonna enfin, et arrosta à Anna les plus  
bonnes et la plus pure des consolations. Toute entière à son bonheur, elle  
se laissait faire d'extasier sa joie, et elle aurait voulu la vivre, et toujours  
par toute la personne qui l'entourerait.

Peu de jours après cette date mémorable, Anna, suivant la coutume  
habituelle des gens de la campagne, qui ont besoin de gagner leur vie,  
se loua comme servante, dans les environs de Brantôme, chez une  
bonne âgée, qui fut pour elle, une sœur de Dieu, par sa bonté et sa  
sollicitude. Anna était bonne aussi, mais elle avait un caractère moins  
sans énergie ; elle avait peu d'ouvrage, ce qui contribua considérablement  
à la faire courroux pour cette contre sa nature, il lui aurait fallu  
agir lentement ; elle n'eût pas, n'ayant pas l'occasion nécessaire, aussi  
plus tard, lorsqu'il lui fallut se mettre sérieusement à l'œuvre, il lui en  
vint la honte. Cela fut une redoutable amie dans cette maison. Anna  
devint fâcheuse ; il sentit qu'elle était arrivée à un état de mortale, que  
celle d'une simple chrétienne, et l'idée d'assister à sa mort l'en hantit.  
Elle fut les Vendredis pour cette cause habilement converse à l'église  
de Brantôme, tout par le saint de St Martin, qui, connaissant les  
bonnes qualités dont elle était possédée, la rendit admissible au noviciat  
de Périgueux, le 24 Decembre 1860, elle avait alors 21 ans accomplis.  
Elle resta habilement quinze mois, avec lesquels, reconnaissant en elle une  
vocation solide, on l'admit au mois d'avril 1868, à l'ordre de Sainte  
Marie ; Anna appela à l'aide une Pluviale brûlante pendant l'assaut  
qui suivit sa chute à cette au sein de la vie religieuse, et jusqu'à ce  
jour, son état de grâce n'était sur un certain montagne qu'elle  
n'aurait pu gravir à pied sec, mais avec la bonne volonté dont elle était

remplie, elle réussit à empêcher, non une victoire complète, mais au moins quelques succès; tout en allant lentement, elle faisait autant d'ouvrage que les autres, parce qu'elle ne perdait jamais son temps. Bonne, docile, charitable pour ses compagnes, toutes l'aimaient et elles avaient pour elle une véritable estime. Ses supérieures ne furent pas difficile à faire son anniversaire. De leur faute prononcer ses vœux temporaires, à l'annonce de son bonheur, elle ne savait comment exprimer sa reconnaissance à Jésus, qui l'acceptait pour épouse; et à ses Mères, qui avaient été indulgentes à son égard. Le 30 Mars 1869 Sour Pélagie dit nous toujours adieu, aux folles joies du monde, pour embrasser une vie toute entière d'obéissance.

Quelques jours après sa profession, notre chère Sour fut envoyée à l'hospice de Poëtiers, là, comme un noviciat, elle se montra bonne et attentionnée, puis des malades elle était Devouée et pieusement et sa charité compatissante savait trouver quelques adoucissements à leurs souffrances; mais bientôt, en prodiguant ses soins aux malades, elle fut elle-même affaiblie. Une bronchite, qui la força à revenir au noviciat, lui fut tellement grave qu'il fut décidé de l'envoyer à l'asile de la Charité de Paris. Sour Pélagie était alors tout autre que Sour ans d'autre, sur quelques simples observations qui lui furent faites, elle montra un esprit mauvais et se servit rapidement de son rancune facilement; mais cela fut passer, et fut alors elle l'occasion de se remettre progressivement, et de bientôt aller avec une nouvelle vigueur à l'amélioration de son caractère; elle réussit, et ne donna plus dans la ruse, l'occasion de la reproindre.

Révenue à la santé, Sour Pélagie alla continuer à exercer son rôle, à l'orphelinat de Bergerac, où elle ne fit que faire une année; une seconde étant au Noviciat Devint forcée, pour réparer de nouveau les brûlures à sa poitrine délicate; quelques mois suffisants pour la ramener au travail de continuer un emploi, ce fut à Montauban qu'elle se rendit ensuite, et vit que le climat n'en était pas si défavorable; mais la veillée d'Annonciation, son séjour, n'y fut que de deux ans, et à ce jusqu'à, elle sortit de Périgueux, pour n'en plus partir, que pour le ciel. Déjà très-malade, notre chère Sour s'allia. De suite, dans la matinée de la fin de l'année, elle se baigna encore de l'eau en larmes, mais bientôt ses forces s'affaiblirent, elle ne put plus quitter le lit. Elle était naturelle et religieuse toujours; une sainte, une vierge qui étaient incompris, et jusqu'au dernier moment, elle fut pour toute la communauté un modèle constant d'évangélisation et d'obéissance. Celle dernière fut au commencement du mois d'avril, qu'elle demanda à recevoir l'Extreme Onction; à qui cette réunion, elle exprima d'aller au ciel rebâcher les soldats de son Sauveur Jésus, le roi du ciel, auquel aimait si tendrement, mais son estime, fut forte, et ce fut une le jour de l'extinction, qu'elle alla se recueillir à son Dieu dans le repos de l'éternité éternel.

196.  
Mémoire  
Sur Louise Recoullan

C<sup>e</sup> d'Eymet.

Louise Recoullan naquit à Haïti ou St. Domingue en 1787. De parents riches et recommandables. Son père, François d'origine, ayant perdu sa fortune fut contraint de reculer en France. Sa mère, native de Saint Domingue, mourut dans ces tribulations. La jeune Louise avait alors Dix ans, et son Education se fit à Bordeaux sous les yeux Dame sainte, religieuse de Saint Benoît, de cette ville. Personne de bonne heure des Jardins célestes, sa vertu se fit jour parmi les sollicitudes. Sa piété sainte favorisa éminemment sa piété naissante. Pendant six ans, elle la pressa aux vertus religieuses que la jeune moitié aimait par instinct. Grande fut la peine de ces deux amies lorsqu'arriva la tourmente révolutionnaire. En 1801, ayant embrassé la foi de la communauté naissante des Sœurs de Sainte-Marthe d'Eymet, Louise résolut de réaliser son désir le plus cher d'entrer au noviciat pour devenir l'épouse de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Celle eut le bonheur en entrant au noviciat de la ville d'Eymet, d'être formée à la vertu, par une âme d'école, mais de Marobert, fondatrice de la Congrégation naissante.

La fervente vénérande reçut le saint habit le 19 octobre 1811. Formée aux vertus religieuses par une sainte, elle proclama merveilleusement; d'une obéissance崩解, elle se soumettait aux jésus aux actes qui ressemblent le plus à la nature. Le 12 Mai 1818, fut le jour de sa profession, et dès lors, la nouvelle professe devint une des colonnes de la congrégation naissante. Sa longue carrière de 30 ans, achèvée par toutes les vertus, si l'on y remarquerait quelques contradictions ou anomalies, c'était l'effet de son origine粗鄙.

Nommée supérieure, elle se montra dignement de cette charge, dont elle s'acquitta en vue de Dieu. Elle pratiqua si bien la sainte pauvreté qu'à sa mort, arrivée le 6 octobre 1877, on en lui a trouvé que des bades, mais si elle était pauvre des choses de la terre, son cœur était riche de miséricorde, aussi le Supreme Jésus Des Vierges l'a-t-il couronnée, nous l'espérons, d'après même les propres paroles de la Défunte quelques instants avant sa mort.

"La sainte Vierge m'a promis de me couronner."

Le 6 octobre 1877.

# -Quel Cabine Eyrignac

Et Pardon.

Anna Eyrignac. C'est le jour à une famille de peu d'artisans. De M. et Mme. De la Poerde, le 26 Avril 1870, sa mère, fervente chrétienne, s'arrêta à enseigner à sonne à sa petite enfant, la jeune Anna. Au fil, une bûche ame forte et dévouée, sa jeune amie Anna fut éprise par la Divine Providence d'un heureux caractère, mal à profit, tout ce qui lui était enseigné, et se prépara ainsi à faire sa partie de la première communion qu'elle fut heureuse en ce beau jour, son cœur était à Dieu, sans partage, on voyait se refléter sur son visage la paix et le bonheur qui inondaient notre petite Anna; ce jour causa une si forte impression à son jeune cœur, que dans la suite de sa vie, elle en riait avec enthousiasme, qui moribond bien la joie qu'elle ressentait alors à ce souvenir. Anna a failli où ses jeunes fils veulent se faire une mission. Anna déclara son intention de se consacrer à Dieu, et demanda à ses parents la permission d'entrer au Noviciat de St. Martha à Périgueux. Elle avait des talents très chétifs pour avoir un telles, l'autorisation fut accordée, et Anna entra comme postulant le 26 Avril 1870, âgée d'à peine de vingt ans. Pendant son noviciat, elle se fit remarquer pour sa soumission à sa Dame, elle avait la simplicité primitive. Ces ses conversations et ses écluses avaient avec elle une excellente influence, aussi querid quelques mois plus tard, elle fut offerte de venir dans sa famille, pour faire De maîtrise, elle fut acceptée tout de suite; avec d'un commun accord terminant sa voie entière au noviciat. La maladie qui elle avait donnait des crampes violentes, mais Dieu lui réussit à vaincre, et sauver la couve de son mal, et quelques mois durant la fin d'habit, Anna fut consacrée sans faille, parfaitement. Comme on se avait mis à lui reprocher, elle fut dans ses difficultés à résister à toute tentation de mariage le 26 Avril 1872, deux ans après son entrée, son amie s'échappa avec Félix Léonard, cet étranger. Le voys racier, qui se battait pour l'ordre à son échec, le 4 Avril 1873. Mais sa révolte fut, et connue au Père P. J. Fou, avec une prudence, sans révéler rien, fut mis le 1er mai, à la prison, à Marthon. Dès lors sa fidélité fut une arme; De là, elle alla à St. Aubin, pendant deux ans, à ses révoltes, elle fut victorieuse sur sa rebelle jacobin. De St. Aubin à Marthon; c'était une sorte d'asile fortifié pour Félix Léonard. Cela fut une vie, où elle fut exposée à tout le péril de Dieu, et tout à Dieu de sa propagande.

La dernière année qui suivit cette mort de Félix, à Marthon, il fut dans cette communauté marthonne. Elle avait marqué son cœur des

ange, par la Douceur de son caractère, la grâce de son caractère; par son aimable simplicité, son exacte obéissance; par cette humilité, cette modestie apparente que lui faisait échapper la personne même qu'elle occupait dans la maison; surtout par sa ferme, sa pétillante et vive entêtement.

Au sortir du Noviciat, sa Scutum des novices, l'avaient fait : « ma chère enfant, conserve toujours les dispositions où vous vous trouvez au moment de votre profession. Remarquez toujours votre croix comme aujourd'hui. Soyez humble, obéissante, régulière; faites tout avec pureté d'intention, comme une petite journalière du bon Dieu; au soir de votre vie, vous serez payée par le divin Maître. » Ces paroles remblaient aujourd'hui une prophétie réalisée. — Courage ma chère enfant! en ces ajoutes au Noviciat, le temps est court et l'échec n'aura point de temps et encore cette maxime des deux mortifices : l'espérance de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir.

Ces rares moments de perfection étaient pour elle l'heure de repos. Elle aimait sa position de servante, pour connaitre qui la servait plus fidèlement. Puisqu'il fut d'un constitutif de l'heure, elle retournait à sa valise, à moins que l'obéissance ne l'y empêche. Tous les petits événements, qu'elle avait pu lui accorder sans scrupules. Elle se laissait bien entraîner à l'heure de repos. Mais lorsqu'ensuivit la messe, ce qu'il y avait de plus curieux, lorsque les sacres & lui faisaient absence, elle exprimait simplement : « Il me faut faire la classe, je n'ai pas besoin de priander, ou bien, je puis me baigner de suite dans ma baignoire. » Elle aimait bien ces moments de repos. En fait, et lorsque malheureusement un jour quelqu'un, elle était incapable pour l'heure de repos de venir à la messe, de ses exercices, de ses exercices, que elle accomplissait régulièrement dans l'après-midi. Mais elle savait aussi le faire aisément. Le sacrifice, lorsque travail prenant l'après-midi, alors elle travaillait avec calme et patientiel sans se montrer. Mais le regard du Maître qui lui préparait son salaire. Elle n'oublierait pas qu'elle était la petite journalière du bon Dieu.

Reprenant le culte saint de notre petite. Son tablier remplaçait cette tortue. Saquelle elle fut prise de faire dans les derniers jours de l'Automne 1877, et quelques jours plus tard, le g. elle valait pour un pâtis à volonté. Pendant deux mois que elle reposa encore, enfin à la croisée souffrance, son visage était sales, on se demanderait pas. Tacionne égale à elle-même, elle mortuaire visage, visage simplifié, visage, visage. La faim rythmait. Au bon Dieu qu'elle voulait croire, faire ses exercices de prière, elle en fit aussi une partie obéissance. Pendant la dernière période de sa maladie qui elle mourut, malgré de ses facultés, son cœur et sa raison subirent constamment envie à faire souffrir leur corps amenu. Et à peine le bras de droite, le bras de l'autre bras, elle fut à l'abri de son visage, car le St communier, une grille, alors elle se rappela à la main de faire l'ame grasse que elle au regard, que le regard, que l'ame grasse, elle pensait le temps de l'autre jour, que elle

Bientôt cependant cette grâce devait lui être refusée. Mais son intérieur n'est jamais rien resté ou pendant ces derniers jours d'agitation, d'excitation, de délivre... C'était toujours le Jésus qu'elle parlait, le Lui qu'elle s'occupait. Il lui semblait être aux jours de son enfance, faire sa première communion, recevoir le sacrement de Confirmation, échanger sa robe blanche, pour l'habit religieux; plus souvent encore elle croyait rentrer à Notre Seigneur par ces vœux perpétuels, ou par la 1<sup>re</sup> communion qu'on allait lui donner. Et lorsqu'elle s'agitait par trop dans les préparatifs qui exigeaient ces pieuses émotions, une paix plus douce la calmant toujours. La Gabini est la petite épouse de Jésus pour toujours; elle répétait aussitôt avec des larmes d'émotion: Moi, chère Gabini, je suis la petite épouse de Jésus pour toujours.

C'est dans ces dispositions édifiantes, qu'elle reçut l'extrême-onction. Elle eut faire ses vœux perpétuels, et elle rentra avec effusion et tout en larmes, Monsieur le Curé, de lui avoir procuré cette grâce. Notre Vénérable Mgr Clouet, qui la visita alors, fut édifié, comme tous ceux qui l'approchaient des sentiments de notre chère petite Sainte; en particulier de celle amicale obséquie qui lui faisait pleurer les yeux aux premiers mots de cette sécession à la Gabini et fatiguée, elle va dormir. Tussot elle récitait les yeux fermés: Je suis bien fatiguée, je veux dormir. On ne vit jamais plus d'éclatante malade. Notre Mgr Générala permit donc, qu'elle prononçât ses vœux perpétuels, si elle en deviendrait capable. Il n'y eut plus qu'à saisir le moment favorable, et Notre Seigneur voulut bien accorder à cette belle âme cette inappréciable faveur.

Au déclin d'un violent accès de fièvre, elle se réveilla, pendant quelques instants, assez lucide pour offrir à Jésus le sacrifice de sa vie, ses vœux à perpétuité. La victime acheva de se consumer dans le feu de la souffrance. Jusque dans les ardeurs de sa dernière agonie, elle suspendait ses gemissements pour écouter, plus recueillie, les rumeurs funèbres, ou les visioctions qui lui étaient inspirées. La main mourante prusa jusqu'au dernier soupir les images saintes du Sacré-Cœur de Jésus, de Marie et de St Joseph. Monseigneur le Curé lui renouvela plusieurs fois la sainte absolution et l'application de l'indulgence pléniaire. Malgré le délivre, elle avait presque toujours conscience qu'il sopravivait en son âme un mystère de grâce et de miséricorde. Après chaque absolution, elle était plus calme et plus souriante. Grâce à ce le Divin Sauveur lui épargna pas les angoisses de la dernière heure; sans peur, sans honte, plus semblable à Lui, l'épouse qui il attend couronnée!

Elle entraîna ainsi une nuit paisible dans les derniers efforts des derniers bêtements, le lendemain le P. Pichot des saints, le 9 novembre 1877, au matin où ses soeurs, que elle avait fait venir, seules autour d'elle, récitèrent les dernières paroles des saintes des agencements. Nous vous recommandons à nos frères et sœurs de venir servir, afin que mal au monde, elle ne soit plus qu'en vous.

Très-tôt que la nouvelle de sa mort de mort, chez cette bonne famille,

répandue dans la ville, toute la Dame, la jeune fille, les enfants accoururent pour la voir encore sur ce lit de souffrance où elle reposait tout entourée de fleurs. Ses traits avaient repris leur expression enfantine et angélique. Les petits enfants la contemplaient en silence, comme une élerte apparition. La jeune fille tenait à honneur de porter jusqu'au cimetière sa dépouille vénérée. Elle fut placée, par les soins bienveillants de M<sup>me</sup> Lagarde-Lagarde, auprès de celle d'un ancien religieux de sa famille, qui avait eu l'honneur de souffrir la persécution, au temps de la grande révolution française.

Cette chère petite Sœur, nous semble être descendue, par sa mort suprême comme la première pierre de l'église de notre fondation de St-Pardoux; qu'il soit basé sur l'humilité, le sacrifice, l'amour du cœur de Jésus; sur la protection de la Très-Sainte-Vierge et de St-Joseph, et qu'il respire pour la gloire du Maître, et le salut de beaucoup d'âmes.

Le 9 Novembre 1877.

M<sup>me</sup> Lucie Pouyssou née à Toulouse en 1852;

Noviciate.

M<sup>me</sup> Lucie Pouyssou née à Toulouse en 1852; enfant privilégiée du ciel, elle mourut de bonne heure un grand attrait pour la prière; assez indifférente aux joies qui captivent généralement les enfants de son âge, elle n'était heureuse, que lorsqu'elle pouvait aller à l'église, ou sa tenue modeste et recueille, était l'objet d'une admiration de tous ceux qui l'entouraient. Bei le jeune âge, elle eut le désir de se donner à Dieu sans la vie religieuse, mais comme elle était forte en foi impratiquante, elle redoutait un peu les scâlls de son caractère, et il fallut la ramener souvent, pour lui faire bien saisir, que le Noviciat est plus une école de perfection, qu'une réunion d'amis. Entrée dans ses premiers exercices de juillet, durant le long séjour qu'elle fit à l'orphelinat de Toulouse, elle se déclara de concert avec sa mère, à ordonner au Noviciat en Mars 1871. Comme alors que l'on vit comme se plairait à redire sa régularité, son amour pour la mortification et ses Désirs ardents de vie intérieure, durant tout le cours de son noviciat. Au bout de l'année, elle fut l'immense bonheur de revêtir le saint habit. A l'autel ainsi placée dans la réalisation de ses premiers désirs. Rendez au travail autant que la paix, son amie de noviciat se passa sans ombrage, ni rancune; elle était heureuse d'être à Dieu, et ses exercices de leur côté se trouvaient sans que des accidents pénètrent, que elle causait dans la perfection. Au mois d'août 1873, elle fut admise à la profession religieuse et elle eut à la bénie Dame son maîtresse à celles de sa mère qui elle affectionnait particulièrement et ceci que son père également avait apporté un lien de plus à celui qui les unissait déjà.

Un double sacrifice voulut alors s'imposer à son âme; elle dut se séparer de sa sœur qu'elle cherissait, et de ce Noviciat, témoins de son amour et de ses serments au Seigneur. Elle fut envoyée à Martigues, au commencement d'Avril. Dirigeant l'ouvrage, elle acquitta avec zèle et énergie. De ce nouvel emploi, et malgré en toute circonstance, une prudence, qui n'échappa pas à l'œil très attentif de l'enfance. Bonne, simple, avare de la gloire, elle sut se concilier tous les coeurs, et ce fut avec un vif regret, qu'on vit qu'au bout de trois mois, une réunion de santé la força de s'éloigner quelque temps.

Une fois fréquentée, un affaiblissement général furent les premiers symptômes de la maladie de poitrine qui devait nous faire longtemps si longtemps. Les bons soins dont elle fut entourée arrêtèrent quelque temps les progrès du mal, et l'on pensa que l'air de la campagne assurerait sa rétablition. Aussi alors son Dieu lui donna un emploi, on l'envoya à Latour-Maubourg, où elle fut encore pendant trois ans exercer parfaitement la charge qui lui avait été confiée. Durant tout ce temps, elle se fortifia dans la pratique des vertus religieuses, tendant surtout à ce parfait détachement que Notre-Seigneur semblait rechercher d'elle, avant de l'appeler définitivement à Lui. Après la retraite générale de septembre 1877, ses soins ayant visiblement diminué, elle rentra au Noviciat, pour prendre un repos, qui hélas! devait être le dernier. Si l'hiver fut mauvais pour elle, une oppression continue, une toux fréquente, faisant prendre un fortal diurnement. Les récurrences, forte envie aux jambes, survenues peu après, donna quelque espoir, que la maladie prendrait une autre forme et disparaîtrait peut-être après ce premier accident passé; mais il ne fut pas ainsi; des douleurs violentes, succéderent à l'effacement, et bientôt deux fois par jour, ressuscitèrent jusqu'à l'os, les chairs des jambes de notre pauvre patiente. Impossible de décrire le spectacle que présentaient ces plaies, dont il fallait chaque jour, à l'aide d'instruments tranchants, retrancher les parties corrompues, une opiniâtre gangrène. Quelle douleur n'éprouvait-elle pas, pendant cette quarantaine, où la mort fascinait plus avare sur elle, son œil de corruption. Toujours calme, toujours serene, il y avait dans les cris, que lui arrachaient la violence du mal, un caractère de résignation. Son œil toujours fixé sur le crucifix, puisait à cette côte de la souffrance son courage vraiment héroïque; toujours à elle-même, has un seul des mouvements de son ame, ne lui échappait, et il, baignait voir avec quelle douce et simple suavité, elle en rendait compte à celle qui cette misère avait nommée sa Mère, et qui en avait si bien pour elle les sentiments. Familière, on peut le dire avec le sens de la moralité. Elle l'atteignait, l'appelait, épiait sa venue avec une affection et une joie que personne n'aurait pu deviner; c'était le malheur de l'absténance; la nuit avait été mauvaise, et ses forces faibles de l'accorder, une certaine sécurité dans le regard, lui annonçait que le mal n'atteindrait pas long. Elle demanda

et reçut la sainte viaticure avec une expression de foi tout angoissée, et puis le mort faisant son aurore elle commença ses dernières, à dire. Dans une paix d'agonie, Ses yeux regardaient plus qu'en cet instant l'attachement à une séduisante image; ses mains pressaient l'assouvenement de l'incense, et ses lèvres entre ouvertes ne cessaient de réciter les rares assurgations ou en lui susurrait. A un moment soudainement illuminé, son visage sembla sourire à une apparition céleste. Ah! le ciel... c'est le ciel, le voilà, répéta-t-elle dans le ravissement de l'amour qui va délivrer à l'objection. Oui, oui, c'est le ciel reçoit la bonne Mère qui la soutenait; c'est la poche, l'abîme, l'apothéose, Jesus va vous ouvrir. Nous obéissant jusqu'à la dernière heure, cet ange de la mort renoua ses dernières forces, et se brisa à la main, elle versa ses coups que le Seigneur entendant amérément, car à l'instant même, cédant son dernier souffle, son âme s'en alla dans le sein de Dieu, conservant une nouvelle vie en la compagnie des Anges et des Saints.

Le 17 Septembre 1848.

À cœur Herménégilde Guimard.

Cher elle.

M<sup>e</sup> Louis Guimard vit au monde le 20 octobre 1856, dans la petite ville de St-Maur, toute dimanche, famille d'artisans, elle aimait bien ses amis siens venus à consacré Dieu et à l'aime; les bonnes qualités dont elle était dotée, se déclaraient sous la sauve direction de ses deux frères Martin, qui faisaient à cette époque sa clame dans cette paroisse. Quelques années plus tard, le cœur malade de son père ayant été brisé, le jeune M<sup>e</sup> Louis ne voulait plus faire partie, ce qui fut pour le jeune enfant une véritable punition. Il se dévouant pas à la charité, il abandonna bientôt tout effort. Cette vie siège au niveau des pauvres, Louis qui vivait alors à un étage en bas, consentit à aller arrachée à son cœur, chez une ouvrière de l'industrie, qui était très jeune elle-même, incitait doucement à ses amours le sentiment qui l'animaient. Louis n'eût pas l'heure d'écouter cet exemple qu'il avait sous les yeux; il renonçait à la ruine la modestie la charité et surtout le travail étaient pour lui; il cultivait elle-même, il n'achetait qu'à faire plaisir; aussi ses compagnons l'aimaient beaucoup, bien que leur fut toujours donné un peu de pain, ce qui est souvent un motif de jalouse entre amis. A cette époque, la confrérie de l'Enfant-Dieu Marie s'établit à St-Pierre; toutes les jeunes filles qui avaient un peu de temps dévouent en faire partie, notre bonne Louis n'y fut admis malgré la demande à faire la demande, qui fut accueilli à l'unanimité; elle fut la cause de l'origine de son brouille avec elle auquel son père l'obligea à faire l'aveu.

elle eut volontiers sacrifié toutes les joies humaines terrestres. Elle fut là, comme autrefois toujours. Elle était le plus exacte aux réunions hebdomadaires, elle était si heureuse lors des religieuses, où elle aurait désiré voir arriver le Dimanche, plusieurs fois par semaine s'il eût été possible pour se livrer en leur compagnie. La communauté avait un atelier tout particulier pour son usage dans la maison qui servait une fois sans pareille à sembler leur Dieu et des chansons de Dieu. Peu à peu, elle commença à comprendre que la vie du monde n'était pas celle qui lui convenait, elle était attirée à une vie plus tranquille et la voie des conseils lui apparut dans toute sa beauté. Elle consulta à la suite des personnes éloignées, qui, sans lui donner une solution définitive, lui conseillèrent de poursuivre son projet en ayant beaucoup, surtout Marie, le conseil et l'avis de ses enfants de l'église. Après plusieurs mois de prière et de réflexions, son Dieu augmentait de plus en plus, elle fit le dimanche pour entrer au Noviciat de la Martinie, à Péruwelz. Un soir l'autorisation solennelle arriva, Louise arriva au Noviciat le 1<sup>er</sup> Novembre 1874, étant âgée de 18 ans.

Si jusque là notre jeune Martinarde avait été modeste, elle devint pour ses nouvelles compagnes le point de mire; bonne, attentionnée, modeste, sérieuse, il n'y avait qu'un voile sur son caractère; ne se mettant jamais en avant, pour ce qui eût pu lui attirer quelques échos, elle réservait son dévouement pour les travaux pénibles et fatigants; là, elle était toujours la première près de la dernière à finir l'ouvrage, mais on ne vit entière de actions de Martinie, de qui on a fêté.

Son amitié de profondeur ainsi éveillée, à la satisfaction générale, Louise fut admise à entrer dans l'ordre dans sa vie religieuse; elle devint novice le 2 octobre 1875; ce nouveau rôle ne fut pour elle rien de moins que l'apogée de sa reconversion vers Dieu, et en même temps, il amena vers son dieu, pour toujours, à se rappeler de lui en plus grande dévotion à l'heure de l'âme. Son cœur, son cœur solitaire de religieuse, de moires recouvertes, renfermait de l'effroi de sa religion réduite; elle craignait Dieu rencontré, bien entendu que elle fit tout pour le connaître. Cette angoisse se renouait sur sa chevelure blanche et lui imprimait un cachet de tristesse, où elle arrivait difficilement à dominer. L'angoisse du jour même, lorsque Dieu sa religion réduite seraient enfin, ce fut le 2 octobre 1876. N'avant plus alors de craintes sur l'avenir, leur Martinarde déclara entièrement à la jeune jolie que elle échangeait, elle était heureuse, oh! oui bien heureuse... n'aurait elle pas en effet au contraire de son désespoir de trouver la raison d'un adorable et céleste Dieu? Elle était tout à Lui, et elle n'eût pour rien au monde, changé sa vie humaine en modeste, pour celle de la jeune martyre de sainte Rose.

Après sa profession, elle fut envoyée à la provinciale de l'Innare, où elle fut bénie. Cela fut une grande joie pour elle, et elle fut nommée à la tête de la compagnie de l'Innare.

qu'elle a laissé dans cette maison, font assez voir, combien elle avait acquis la sympathie de ses sœurs; son dévouement se manifeste encore dans le peu d'au noviciat; elle trouvait toujours moyen de aider et de soulager ses sœurs ou mesdemoiselles, et volontiers elle fut consentie à passer toutes ses réjouissances à l'assistance, pour diminuer la tâche des autres.

Au commencement de Septembre 1878, sa maladie étant à toute extrémité, notre cher Sœur fut mandée par celle-ci; elle fut recueillie à la fin, et pendant huit jours a lui prodiguer les soins les plus fidèles et les plus affectueux; elle eut le douleur de faire cette maladie bien aimée; cette maladie fut pour elle une croix qui l'accabla; jusqu'à ce jour elle avait travaillé pour ses sœurs et aussi pour ses sœurs consacrées à faire ce que quelques difficultés qui s'élevaient devant dans sa famille, elle fit si bien, sur sa prudence, sur sa pure modération, qu'elle obtint de la voir rentrer à l'abbaye et à la concorde et retrouver, revenir aussi à la rationnelle des deux chutines, qu'il avoit alors sur la nef des églises. Puis avoir rendu les Derniers Ouvrages à sa mère, elle revint à Bergerac, où son séjour ne fut plus que de quelques semaines. Comme elle devait venir au Noviciat, pour la retraite générale, il lui fut permis de partir deux ou trois jours avant, afin d'assister à un sacrement qui devait être fait pour sa mère; elle y fut en effet; mais en rentrant du cimetière, elle fut prise subitement de convulsions de sang, si violentes, que elle ne put pas arriver jusqu'à la communauté; elle fut obligée de s'arrêter chez ses parents; immédiatement mise au lit, elle ne se leva plus; pendant les huit jours qui durèrent sa maladie notre cher Sœur fut admirable de patience et de résignation, jamaïs sans plainte ni sur mauvaise; une seule fois, le jour de sa mort, les douleurs étaient si violentes, que n'y tenant plus, elle vit en mots: Mon Dieu, prenez moi; je vous prie; en elle avoit un attachement particulier pour la sainte communion; j'en suis sûr le bonheur que j'éprouve, quand je reçois mon Dieu m'assure, elle sourit. Le mal, faisant des ravages intérieurs, et le malheur ne conservant plus d'espoir de la sauver, on lui donna sur sa demande l'extrême-onction et le Pardon dans matin de l'Assomption. Comme dans ayant vécu encore trois jours, elle vit de nouveau de lui sortir le bon Dieu, une autre fois; comme c'était au milieu de la nuit, on lui fit amenerquer une M. le curé venu tout à cette heure; Il suivit les sœurs, disant qu'on ne devait pas; aussitôt qu'elle fut fait la St communion, sa vie fut à son terme, car elle ne respira plus longtemps; toute la famille qui était là, ne la quittèrent plus, attendant le moment supremum que arriva quelque heure après.

Sa mort fut douce et calme comme l'avait été sa vie entière; a-telle le 27 Septembre 1878. Mais qu'auront donc de lui cette noble sœur Sœur, si nous à Bergerac, la distance étant très grande, du moins à la mort de M. Etienne, la chose fut impossible. On fut donc obligé à ordonner pour la voir mourir dans sa famille où le brave sœur, n'étant allé que d'après les devoirs, tombé de sa chaise dans l'église.

Le 27 Septembre 1878.

## Avenir Eulalie Clunyssip

Ct<sup>e</sup> d'Esquel

Marie Clunyssip naquit à Périgueux dans une famille obscure, mais recommandable par son austérité et sa verté; aussi le jeune Marie tâtonna des vertus de ses trois parents grandissants elle, qui aye et en soi-même comme Notre Seigneur devant Dieu et devant les hommes.

Placée comme élève externe chez les Sœurs de l'Assomption de la Ville ville de Périgueux, elle fut remarquée par son application et son discernement au travail. Plus tard elle entra dans le même monastère en qualité de postulante, et y reçut même l'habit de novice; mais la maladie les le fit, qui devait être le théâtre de ses travaux; la nouvelle novice fut quittée son habit, restant dans le monde, à son grand regret, toutefois continuant toujours sur le Divin Providence, pour favoriser son projet le plus cher. Enfin Dieu lui le destinait à l'abbaye de Martigues, fit si bien tourner les événements, que guidée par le vénérable Monseigneur Lasserre, Vicar Général, elle arriva à la communauté d'Esquel en Mars 1827. Les émeutes en tous genres ne furent pas menées à la nouvelle aspirante qui, de son côté, se livra tout entière à un tel ardeur à tous les exercices, soit du moins de Marie, soit de Martigues avec plaisir et empressement. Son naturel ardente fut toutefois merveilleusement transformé. Des leçons que lui donna sa Divine Maîtresse chargée alors du Noviciat, dont les exercices étaient les sévères. Marie Clunyssip eut le saint habilité, que ces exercices son entrée, c'est à dire le 6 Janvier 1826. Comme à l'aventure sous le nom de Sœur Eulalie, sa nouvelle novice s'acquéra l'acquisition des vertus du saint Etat religieux. A cette époque de l'assumption, on l'eut subir aux novices et aux postulantes les épreuves grevées ou franchies. Les exercices des Petits du Désordre. Sœur Eulalie ayant toutefois obtenu dans la matrice du saint renouvellement fut admise à la profession religieuse le 21 juillet 1828. C'est alors que son activité et sa charité trouvèrent de quoi se satisfaire dans le soin des pauvres et l'éducation de la jeunesse, qui lui plurent pour à faire, où simultanément confiés.

Les exercices les plus pénitentiels et les services les plus durs étaient aux hourds de la morture de la tempérance. Affût de sa volonté très forte, aux malheurs elle avait à souffrir, et réussit dans le Chemin marie avec succès encore, les exercices des initiales: où à la fin moins de mille services à l'humilité. Mais l'avenir fut aussi de maintenir ce moindre de nos exercices la morture des jambes. Ensuite, elle réussit au bout environ, 15 années, sans aucun malaise dans toutes conditions, leur faute de l'indolence, il a été bien moins de mille exercices purifiants pour les jambes. Elle fut l'autel où il fut

les retenir le plus longtemps. C'est ainsi que se passa sa longue carrière de 72 ans.

En Janvier 1869, fut arraché à un attaque de paralysie, où la vie était en partie de l'usage de ses membres. Elle fit alors le sacrifice de sa vie, et pendant les huit années qui suivirent cet accident, elle n'eut jamais une maladie, ni un jour d'inhalation. Puis à Noël suivant, pendant les derniers jours elle se réfugia au redoutable seigneur. La Douce mort arriva,

le 27 Novembre 1878.

Dear Miette

Mrs. Bergerac.

Sœur Ruth vivait dans l'oratoire et servait la famille de la ville de Bergerac, après sur le couloir matinal. Ses dernières volontés étaient, si sa pauvre mère n'avait pas de héritage temporel à lui laisser un jour, elle voulait au moins la mettre à son nom de gageur le ciel, sans hésitation désirable.

Tout portait à croire que son enfance se passa dans l'insouciante habitude à cet âge; Virginie tout le bon temps, elle connaissait et aimait particulièrement le chemin de l'église où elle fréquentait assidument. Arrivée à quatorze ou quinze ans, la jeune fille Bergerac de gagner quelque chose, si loué comme femme de chambre, dans une bonne maison de sa ville natale; elle resta ainsi jusqu'à l'âge de 18 ans, où elle fut marquée. Elle n'y mit toutefois résistance, et suivit l'attentat que elle avait défaire le sacrifice de sa volonté pour se soumettre au jour de son de l'obéissance religieuse; dans ce but alors avoir officiellement consulté des personnes saines et modestes, elle demanda et entra en qualité de sœur convers au l'hôpital de Bergerac. Virginie, comme il fut assez peu le cas de cette Martha du Bergerac. Ce fut le 21 juillet 1831, que cette chère Sœur Ruth, fut ouvrir pour elle, le portail de l'asile banni où elle devait à voir enfermée toutefois, ces mêmes portes pour toujours. En entrant elle se mit tout d'abord, sous la protection spéciale de St. Louis de Gonzague, dont l'église célébrait la fête à même jour, afin d'obtenir par l'intervention de ce saint le grand saint, la force nécessaire pour vivre un jour sa Virginie initiatrice.

Un an après son entrée, elle eut le bonheur d'être admise sur la demande de l'abbé des efforts que elle avait fait jusqu'à l'arriver du curé de l'église. Le 16 Juillet, fêté de Notre Dame du mont Carmel, fut choisie pour cette touchante et émouvante cérémonie, la Prie-Dieu où l'abbé fit sonner la poudre plus bruyamment sous sa protection, que Ruth aimait cette bénite pieuse d'une dévotion marquée; elle lui

Demandait avec ardeur de la conserver à son Dieu, dont elle voulait être la fidèle épouse. Devenue novice, elle s'appliqua à acquérir les vertus religieuses et à fortifier celles qui déjà avaient été quelques racines dans son âme. Après quinze mois d'un noviciat laborieux, elle eut le bonheur, bien appuyée par notre jeune novice, de se consacrer pour toujours à son Dieu Sauveur.

La cuisine fut le premier emploi, qui lui fut confié, après sa profession, elle la faisait habituellement, ou bien enrou, elle l'dirigeait, à dont elle acquittait parfaitement; elle était docile naturellement, aussi réussissait-elle dans tout ce que elle faisait. Après être resté longtemps, occupé du même emploi, elle fut chargé du soin des sans malades; là, elle monta, non-seulement beaucoup de dévouement, mais encore une bonté, une douceur et une affabilité, qui la laissait aimer par tous les malades; aussi désavait-on été soigné par elle. Tout en soignant les autres, elle fut attirée elle-même d'une première attaque, qui fut suivie peu après d'une seconde, qui la laissa infâme, pour les cinq années qu'elle avait encore à passer sur la terre. Rarement elle pouvoit sortir de sa chambre tant le souffrance était continue; parfois la douleur étoit si violente et si aiguë, qu'elle résistait sans cesse: « Seigneur ayant pitié de moi, Seigneur ayant pitié de moi. » La Sainte Vierge qui elle avait toujours brûlur vénérée, avait ainsi bien souvent de ces surrévoltes imprévues; elle demandait alors à tous le sainte Des Pardon, afin d'obtenir, par leur puissante intercession, quelque soulagement aux cruels tourments que elle éprouvait; elle leur demandait surtout la patience qui-lui était nécessaire, pour ne pas perdre le mérite qu'elle pouvoit acquérir; elle ambitionnait une telle sorte couronne, et à tout prix elle voulait en augmenter l'éclat; quand elle considérait la Sainte comprise à quelques années de sa vieillesse, elle trouvait une si grande disproportion qu'elle eut consenti à rester encore longtemps sur la terre, pour glorifier Dieu et embellir son Diadème immortel.

Le Divin Maître tout en lui retirant subitement la vie renvoya cependant qu'elle se préparait à ce déoutable passage; le veille du jour où elle fut solennellement frappé, elle se confia avec l'assassin de faire la sainte communion le Rédempteur, mais cette dernière consolation ne lui fut pas accordé. Comme le chien l'avoit souffert houleux, on ne remarqua plus plus de fatigue le 3 février, aussi qu'elle ne fit pas le possible suprême qui éprouvaient les pauvres, lorsque le matin à l'aube du lever, on entendit dans la chambre de la pauvre infirme, elle la trouvant sans vie. Son ame avoit tranquillement quitté son enveloppe mortelle, pour aller, nous en avons le douce certes, joie. Dans le ciel de la gloire de son céleste époux. C. A. L.

1 Février 1879.

# Nœur Marie Lemoine

Novice

"Je m'en suis bien souvenu que Jésus-Christ est Jésus-Christ crucifié."

La Croix de Jésus-Christ fut à son doigt - avec Sainte Marie-Léonie  
Lemoine, voisine de son amie Sophie Baudouin, et comme vie en jeu, plus ou  
moins évidente au caractère des bavures, et comme vie en jeu, plus ou  
moins évidente aux grandes souffrances, sans tout cacher à Dame  
Croix et dans le reflet même des vœux de la malade, en relevant le cordelet  
à ses grâces sur la grande croix du crucifiement;

Sainte Marie-Léonie Lemoine, née à Verchères (Béarn) appartient  
mal à une honorable famille Du Peugad. Elle fut bénie dans la famille  
sous un abbé d'Aspe toujours impressionné et qui elle dominait l'abbé professe,  
mais par la supériorité de son âge que par sa puissance réellement. Elle suivit  
sa famille en moins pesant les vacances, dans la diverses résidences de M<sup>e</sup>  
Lemoine, qui fut successivement, Procureur de l'Enregistrement à Verchères,  
à Pechichouar, à Neste et qui se fixa définitivement à Pechichouar,  
ayant été nommé Conservateur des hypothèques dans cette dernière ville.  
C'est à Neste que la petite Cécile eut le bonheur de faire sa première  
Communion. Peu tôt après, elle fut mise en pension à Argeles dans  
un couvent des S. C. D. Chauvagnes. Les meilleures familles du pays con-  
fiaient aux Sœurs de Chauvagnes l'éducation de leurs enfants. Si  
Chauvagnes à Argeles a bien justifié sa renommée de savoir et d'édu-  
cation, on peut dire que M<sup>e</sup> Lemoine a soutenu cette réputation pour sa bonté,  
son caractère aimable, tout à la fois sain et curieux, son intelligence tri-  
unfairenable, son application à l'étude, enfin une des élées les plus  
distingues de son époque; ainsi que le constatent les bons souvenirs de  
ses maîtresses et de ses compagnes, et les bonnes notes remises à elle à son  
échec Pensionnat. Jusque dans ses dernières années, Sainte Marie aimait  
à rappeler cet heureux temps de son éducation, à remettre à sa mémoire de ses mém-  
ories. De ses nobles résultats d'école, fruit et élément de familiarité. Mais à  
sa vie de pension aussi fut douce et fructueuse à l'école des S. C. D. la famille,  
laquelle se montrèrent ses meilleurs amis et à la jeune fille.

Les parents, justement, fîmes leur morte<sup>où</sup>. leur école, ancien pôle où elle fit  
grande influence, et si la grande maladie troubla<sup>où</sup> son cœur, elle eut contre la révolte  
l'heure et décisive contradiction. Cette jeune fille pour qui le malade avait de  
choses à raconter bien rares des affaires<sup>où</sup> la guerre de soldats. Bien l'appréciait  
à Luchon et en être gênante, qui en vu de nos se demanda à Dieu: va-t-elle le  
sauver? Supérieure du Carmel qu'elle appartenait à déclarer

Mais si tel est facile à un grand cœur de briser la pierre qui l'atterrit au moins  
il n'y a pas de malice de une de la famille qui lui-même a formé.

Assister à Mocam Lemoine appartenait un plaisir inégalé, car nous étions de

leur fille qui, pour répondre à l'appel de Dieu, avait vécu d'une ascension, peu en rapport avec sa naturellement naturelle. Celle-ci fut l'œuvre d'un évêque des Grands qui habitaient le Poitouais, pour échapper au Carmel de Libourne, où elle fut admise au postulat sous le nom de Sainte St. Paul. La petite supérieure, deux ans au bout desquels Mme Limousin, informée de ce qui s'était passé, accourut au Monastère, réclamer sa fille, menaçant Dieu d'en briser les grilles si on refusait de la lui rendre.

Il fallut faire à la fille de Léonard maternel et spirituelle le sacrifice de Périgueux, Prendre dans sa famille, Melle Limousin en Bourg l'abbaye. Son esprit supérieur se fit tout aux affaires; elle était tout à ce qui impossibilité circonstances, avocat, architecte etc.... Plus il s'approfondissait, moins M<sup>e</sup> et Mme Limousin cessaient consentir à se séparer de leur fille.

Cependant rien n'était changé dans les dispositions de Melle Limousin. Elle consentit à paraître dans le monde, mais elle y portait le chapeau. La joie de ses succès, étaient tout-à-tout, l'objet de l'admiration de la société Bourguignonne. Elle était formellement. Projetait toute alliance humaine, elle n'aspirait qu'à l'honneur d'être l'épouse de Jésus-Christ, et, elle attendait, tout à la fois incertitude et résolution, l'accomplissement des Désirées du bon Dieu sur son amo. Elle se rendait pas à se résigner. — A cette époque il était quidem demandé question, du projet qui avait formé Monseigneur Georges, de venir en son secours, toute la communauté de son Ordre, relevant directement de l'empereur. — Toute épingle. La grandeur et la simplicité de l'ordre, fit de Melle Limousin. Ce fut un sacrement de lumières pour son ame. Accapréant de manière les résolutions de ses parents, et conseillée par Monseigneur l'abbé Léonard Limousin, Vicar régional de Périgueux, elle résolut d'entrer à l' hospital de cette ville.

M<sup>e</sup> et Mme Limousin se résignèrent à subir cette combinaison, qui leur laissait le seul espoir de faire au-delà d'eux leur vie chrétienne. Celle-ci commença son postulat le 19 Juillet 1870, puis, le 2, Janvier 1872, l'habilité religieuse, avec le nom de sainte Marie, que lui donna Monseigneur Georges lui-même, plusieurs fois consulté sur la vocation de la postulante.

L'Hôpital de Périgueux avait alors pour supérieur une sœur très dévouée de Dieu et des pauvres, Mère Marguerite qui, arrivée à l'ordre de l'âge, se trouva bientôt dans la pensée d'avoir en sa nouvelle postulante, une sœur à laquelle donner les sacrements, un œil intelligent pour tout-voir, une tête organique qui suffiseraient bien les techniques de l'instruction, pour elle à son service de docteur. Cet estroit mariage court le 2<sup>e</sup>, chœur en place, son prieurale. De là les sacrements, très-receptables dans les échancrures de l'Ordre de sainte Marie, étreintes forcées nécessaires même aux croisés les ondes, faits et accusés à leur mort. L'enseignement de sainte Marie se termina de l'abbaye des Sœurs <sup>de Périgueux</sup>.

Avant de former un seul et unique monastère dans sa ville d'origine, Monseigneur Georges, conseillé, est devenu abbé général, faire les sacres, qui devaient consacrer la future fondation de l'abbaye Sainte-Marie de l'ordre.

Le voulut une succession prévus, dans le courant de l'année 1853, au petit séminaire de Perguier, par Monsieur l'abbé de Monthoux, Recteur de l'école de la ville du nouveau Noviciat, et obtint leur bénédiction Prelat lui-même. C'est à la suite de la Première que les deux ayant fait choir dans un vaste édifice, il fut essayé par notre Dame Marie, leur mère bénie. Cependant, toute la partie ayant pris feu aux exercices de la Première année.

À la fin de Novembre, le jour de l'Assomption, quatre novices ou postulantes, venues des diverses maisons-mères, du Diocèse, se trouvant réunies à la maison de Lourdes sous l'autorité de Mgr Pichot, l'abbé de l'école, Moutasse des novices cette heure sieste Mère Remouegier. D'où le feu toujours brûlant, malgré les efforts soutenus de la jeune vigueur.

Monsieur l'abbé Guérin, Vicaire général, avait été nommé supérieur général de la Congrégation. Ces deux derniers n'eurent pas de bonnes relations, si sur, mais si dure, et un événement si éclatant.

Sainte Marie qui était revenue du noviciat, appela au milieu, et dans la conférence, cette dernière, et intima, qui étaient finis, 2<sup>e</sup> conférence, et se déclara en faveur du noviciat, de la circonscription ecclésiastique de Lourdes, et pour laquelle des amis prirent, et eurent mis par l'abbé Guérin sa séparation. Tandis qu'il égalaient entre les deux Sœurs la plus parfaite harmonie. Ses deux bras coulisaient dans les bras de la Consécration. On regardait tendrement ces deux sœurs l'une l'autre. Et l'abbé tant comme dans la conférence, et dans la question de son noviciat, qu'en ce de sa confirmation fut lui faire à la mort, qui avait lieu sur place? et on dirait que M. Marie fait la guerre pour se donner à mort de la mort. Elle répondait en effet à toutes ses nombreuses questions avec franchise, mais, sans faire de simplification que le sainte Marie échappa à la mort immédiate. Le nouveau noviciat était installé dans les conditions très-bonnes, et tout va rapidement, et le saint, lorsque on eut beaucoup fait, fait l'abbé encore à faire Sainte Marie un peu rebute venir. Ses œuvres en inspirer au autre. Elle avait confiance en ses intentions, en l'œuvre de la Consécration, en l'abbé Guérin qui était alors cette noble consécration que notre cher Sainte Marie aimait à faire. Il a été aussi à une Visitation, une Confession, et à une Communion. On se gardait bien de lui donner le nom de Frère; il est été appeler à l'église de sa Mère. Pour servir religieusement à la mort, pourvu que cela soit pour elle. Ce n'était pas pour la Visitation, puisqu'elle n'était pas religieuse. C'était une robe grise confiée à un certain monsieur, et, en attendant que l'abbé Guérin à l'apporter. Cela à venir, la sainte de la mort veillera sur l'assassin de nos frères, qui le constitueront c'était une sorte de remède pour le mort; bénir pour le autre; c'était aux yeux des religieux une exécution de nos commandements, qui décrivent la mort de mort. Et, à qui est attaché mort, qui échappe la Visitation de l'abbé Guérin. La sainte de la mort veillera sur l'assassin de nos frères, qui échappe à cette mort de mort. Celle même condition fait que l'abbé Sainte Marie servira de conseiller.

Les novices qui devoient étre les premiers admis à la profession religieuse avoient tous fait deux ans de noviciat. Aussi nos vérités supérieures n'y ajouteroient-ils que trois mois d'novelles énuvres. Tousse bavoient que c'étoit peu.... Mais l'intelligence, la bonne volonté, le cœur supplicié et bien au nombre des jours qui réellement trop vite.

Le charitable et Vénérable Frédéric Donnart régulièrement nous semainoit quelques instructions ou conférences sur l'excellence de l'état religieux, sur l'importance de la règle, sur la doctrine. Des vœux. On lisait assurément les meilleures œuvres traitant les matières sujettes aux récréations ou commentoit gravement et sans condescension les instructions à ses lectures. L'abbé François de Montbrun lui-même souhaitoit qu'on lui soumettît pour court les objections suscitées par ses prédications, et il avoit le bonheur d'y répondre dans la prochain conférence. Ce bon Père entendoit que ses lettres furent vraiment religieuses, alliant aux fonctions de Martha, l'esprit intérieur de Marie. Si les vœux généraux, Diaboliques, avoient l'Eglise et leurs œuvres, humblement épousées par leur petite congrégation qui les devoient, selon St. François de Sales, moins estimées et plus unies que toutes les autres. Et pouvoit dans chaque tête quelque analogie avec l'état réel de la congrégation. C'étoit le seul moyen de persuader. Dans ces entretiens spirituels du noviciat, l'abbé C. de l'Grâce céleste étoit roligueusement équivalé à toutes sortes, estoit, que chacun des novices en reproduisit. Dans son cœur une copie fidèle. « Il est l'Eveillé, telles doit être l'Eveillé, mes chers fils; disoit souvent le bon Père; L'Eveillé de Jésus-Christ, la religion est une ressource sûre au monde et à elle-même, vivant en Elie, vivant pour Dieu, uniquement uni à Jésus-Christ.

Comme notre Sœur Marie portoit cette doctrine, son cœur s'en émouvoit chaque jour et c'est aussi en elle se réharbitoit la forme religieuse de la régulation religieuse. Le 27 fevrier 1873, huitième vendredi de carême et fin du saint mois, les huit premiers profès de la congrégation naissante furent admis à prononcer leurs vœux. Assurément elles n'étoient pas en reste de prudence humaine. Le Père a une congrégation qui n'existe pas, c'est-à-dire à "l'heure actuelle". Cessé le bon Dieu qui ne se laisse pas vaincre en libéralité, se montrera-t-il sévère, non seulement envers ses frères, mais envers le véritable Père qui, en regardant leurs vœux, se consacraroit à ces pauvres petits baigneurs à la mer de l'obéissance; et envers les aines sacerdotales et séculières qui s'interesseroient à l'affaire. Tous les œufs étaient cassés d'une souche jadis! Toute à son bon Dieu, alors Marie ne présentoit pas les immodesties que lui visait. Dans son lit, l'Eveillé sanglant du chêneur, dont elle étoit envirouée. Quelques mois après, le Père a été renommé pour obéissance, à son cher hôpital de l'Institution, où elle s'occupoit des malades, et de l'administration du Pauvre et de la misere.

Sur place de la Précédent de la messe nuptiale. Mme Marie éloit alors à l'assemblée obéissante de ses supérieurs de resigner sa charge. Mme Marie, comme on l'appela de lord, fut nommée Supérieure de l'hôpital de l'Institution. En acceptant cette mission délicate, où son succès religieux, Mme Marie comprit ce que elle devoit aux pauvres de cette abbaye de l'Institution; et Mme Marie, et aux pauvres personnes, de ses nombreux délégués, de ses œuvres de charité.

Malgr<sup>e</sup> quelques difficultés Y. compta, elle fut toujours des sentiments de  
Dieu avec une sincérité évidente. Cette union des deux, qui est la force  
du commandement ne suffit pas et Dieu fait sa force au-delà même de l'attente  
à ses pieds. Dans les horreurs qui elle subit plus tard.

Dès les premiers années de son administration, Mme Marie, joignit à l'effort  
écclésiastique constant, un nouveau but destiné à des classes extérieures à la con-  
fession catholique. Elle dirigea le Deux-maisons jusqu'à ce que leurs intérêts communs  
nous eussent été充分 séparés. Sauf Marie eut toujours fait à cause de la  
prosélytise de la dernière année, bien qu'elle n'en fût plus chargée, elle s'inter-  
rogeait aux élèves et à leurs mères, et se sentait heureuse lorsque que quelqu'un  
d'entre eux rentrait le chemin du Noviciat, que dans les premières années de  
sa religion, elle avait elle-même rendu à ses deux filles en Dieu, Sauf  
Pauline et Sauf Isabelle.

Cependant le temps vint où les consolations étaient rares et les chagrins excessifs.  
Malgré, humiliée par ceux qui bavaient ainsi, exaltée, elle fut, pour de  
salutaires réflexions sur l'événement des jugements humains. Elle me laissa  
malheureusement ses dernières. De son ame le Post-mortem. Dont elle était absente.  
Lorsqu'elle était revenue à quelques confidences à ce sujet elle exprimait en  
termes si charitables que c'étaient, au lieu de blâmes, des excuses, en face  
de ce qui aurait causé tel malheur. Elle aimait à voir dans ses chagrins l'action  
merveilleuse de Dieu sur son ame. Le Post mortem fut écrit  
à doctrine favorite de son maître d'école. Sauf Marie le mettait en  
traduction. Ses souffrances morales et physiques des souffrances physiques,  
qui obscurcirent nos bons supérieurs à la décharge d'un faible homme  
pour faire sa sainte échancrure. Après la mort de 1868, il lui continua la  
décision de la maison de St. Michel; mais, bien de la campagne n'apporta aucun  
amélioration dans son état. Fustigé par sa sollicitude maternelle, notre Mère leur  
succéda le ramena à la maison-mère au mois de juillet 1869. Il fut alors que la  
maladie devint à un brusque et étonnant degré plus intense. Rien ne fut plus  
grave, tout fut instable. Les amides étaient souvent de nouvelles tortures. Les malades  
de Sauf Marie étaient inquiétantes, parce que son ame était certaine à ce supplice  
qu'elle subirait. Elle l'avait rencontré dès l'abut de sa maladie et j'ai vu le Comte  
d'Orléans un jour à son lit me dire que les iles de la discipline. C'était leur mort. La  
morture de l'ignorance commençaient; et Dura die eam.

Que nous ne visît redoutant ces derniers jours sous le nom de torture, non  
la souffrance, mais la honte, la honte, la honte sans fin de Charité. De ses  
souffrances, que la honte la poussait à la charité, où elle prenait le message. Pour le P. L.  
l'humiliation, et la reproche sur sa morte où elle se trouvait tout le temps comme elle  
avait été avec grâce la cause que le visitait; nos Mères, qui la consolent de son  
mal de la douleur, et lui accordent à la sainte vierge.

C'est bien une morte! La morte! Douillette, et fini aussi morte en honneur de son  
père et son père, de la morte incomprise; mais, toujours l'assurant que la

volonté et par l'amour de sa Congrégation, qui me resteraient demandés.

Dans un innante illusion de jeunesse, St<sup>r</sup> Marie avait pu espérer bien servir sa communauté par son dévouement. Quels torts moraux, quel regret m'eut-elle pas ressentir en voyant se prolonger cette cruelle maladie, qui n'amenaient pas encore la mort; mais, qui paralyait si longtemps sans affaiblir ses facultés. Le bon Dieu n'avait pas rejeté l'offrande qu'elle lui avait faite; mais, il voulait d'elle un holocauste plus parfait. Elle offrit en sacrifice pour sa congrégation, la victim fut acceptée!!! Cependant la communauté faisait pour elle une messe au R. D. de Lourdes. - Ma Mère, lui dit M. C. vous m'avez pas avec nous. Eh! ma pauvre Paul, je ne le puis pas, lui répondit-elle. « Je suis bien reconnaissante des prières qu'on fait pour moi, mais, moi je laisse faire le bon Dieu!!! » Elle avait enchainé à la croix de Jésus-Christ sa nature difficile à vaincre.... et malgré les répugnances, les tentations qui agitaient la partie inférieure de l'âme, la volonté, le cœur restaient fixés en Dieu, dans la volonté adorable et douce de Jésus. En cette état, elle était l'objet des soins les plus délicats. Des attentions les plus maternelles qui adouissaient son martyre, sans en amoindrir le mérite.

La victime se consumait peu à peu. Aux vacances de 1878, ses membres déformés par l'enfure, ne lui permettaient plus de quitter sa cellule. Au printemps l'extreme refusait toute nourriture; le visage était défumé, l'intelligence en quelque sorte soporifique, sans l'usage des arlments. Plus de sourire aux heures, plus de flamme dans les yeux. La fin approchait; R. S. qui l'avait souvent visité et consolé sur son lit de douleurs ne lui refusa pas, en cet état, les suprêmes consolations. Elle reçut l'extrême Onction; l'indulgérence plénire, et alors qu'elle donnait à peine signe de connaissance et de vie, elle témoigna pour un moment sa reconnaissance à l'abbé Jean-Baptiste, pour cette dernière faveur.

Telle, son ame voulait. - Physiquement il ne restait rien d'elle. Mais elle remonta à J.-C. qui s'est fait annoncer par un prophète, comme le Dernier des hommes, un sur de terre. - Ah! sans doute, cet Homme de Douleurs, trouva la ressemblance avec frappante; Et l'curie aussi avante; et l'extinctant son ame éternelle de cette enveloppe défiguré; Et l'apris, espéra le, dans la mort et les vianges, le 11 Avril 1879, vers quatre heures du matin. C'était le Vendredi-Saint.

N'est ce pas pour une crucifix un beau jour pour mourir!!!

En ce saint jour, la dépouille mortelle de notre chie Mme Marie, qui avait repris son expression calme et serine, fut enveloppée de son sacreul velours et déposée le dimanche Saint dans le tombeau, jour où l'Église adoré Jésus-Christ, reposant dans le tombeau enveloppé de son sacreul voile noir.

La cérémonie des funérailles fut la consécration visible du sacrifice offert par Sainte Marie, en la fete Du Saint-Sacrement 1873, et la réalisation de cette recommandation Due P. D. Montboissier, si souvent répétée à ses filles: « Il est l'épouse, ille doit être l'épouse. »

Puis notre cher père, en chantant l'Alouïe étoilé, offrit de l'agnelle unie pour sa chie Congrégation, beaucoup bénies vierges, générales, crucifix, amarillies, qui coururent sa gloire et le suivent partout; au calvaire, à la mort, au combat, au bûcher!!!

11 Avril 1879.

Rever M. Demetrie Barrière

M<sup>e</sup> Brantôme.

Mademoiselle Marie Barrière, en religion Sœur-Deniche, naquit à Lyon née d'Isaac en 1834. Ses parents d'une position modeste selon le monde, étaient riches en vertus; ils élevèrent leurs enfants dans des principes solidelement chrétiens, comme on les élevait autrefois; leur devoir était de leur laisser le meilleur des héritages, celui d'une vie sans reproche et toute employée à servir Dieu dans l'accomplissement de leurs devoirs. Marie profita si bien des exemples qu'elle avait sous les yeux, qu'elle devint bientôt malgré son jeune âge, le modèle des petites filles de sa paroisse; obéissante, respectueuse, et soumise en tout à ses bons parents, elle excitait ses frères et ses sœurs à faire comme elle, trouvant que le premier devoir d'un enfant, est celui d'être soumis à l'autorité de leurs parents; elle possédait aussi la force et la dureur d'un ouvrier remarquable pour son âge, aussi ses frères l'appelaient-ils habilement: Le petit ouvrier. Elle donna Dieu tous les marques d'un véritable petit, en employant la plus grande partie de ses sécrétions à apprendre le catéchisme aux enfants qui ne l'avaient pas fait, et qu'elle continuait avec le même zèle jusqu'à l'époque de son entrée en communauté. Avec de telles dispositions, on se figura facilement quel sera et qu'ellle préparation elle apporta au grand acte de sa première communion; à voir sa force et son recueillement, on aurait dit un ange venu des cieux, plutôt qu'une créature humaine. Depuis cette époque si mémorable, pour tout cœur chrétien, on la voyait toujours également s'appeler Du sang sacré, où elle faisait face et courage, pour ne conserver rien et sans relâche au milieu d'un monde corrompu. Jusqu'à sa vie religieuse, elle employait une grande partie de ses journées à aller visiter les pauvres et les malades, et elle savait si bien plaire leur cause près de sa mère, que M<sup>e</sup> Dame, non moins bonne que sa fille, se laissait entraîner et lui donnait toujours quelque chose pour leur parti; quand elle quitta sa paroisse tous pleurèrent et prièrent pour qu'elle changeât d'idée. La prière et les lectures prirent occupies une bonne partie de ses loisirs, elle aimait tant à lire que n'hésitant pas assez de temps le jour, elle employait souvent une partie des nuits à cette occupation. Sa partie n'empêtrait pas d'être gaie et aimable pour toutes les personnes qui l'approchaient; elle souriait elle-même pour être utile et agréable aux autres. Avec de telles dispositions, elle n'était pas étonnant qu'elle songeât à se consacrer à Dieu; arrivée à l'âge de vingt et un ans, après avoir prié, réfléchi, consulté, Marie demanda et obtint d'entrer au Noviciat de M<sup>e</sup> Martin à Périgueux, le 23 octobre 1861. Avec les rares qualités qui elle possédait, elle fut admise dans une excellente postulante; mais son amitié n'était pas encore tout à fait achèvée qu'il fut admise à revêtir le rôle habit de Novice le 27 septembre 1866. Mais elle revêtait de grâces de son Dieu, plus aussi elle était généralement couverte

Lui, et plus elle trouvait à faire bonheur, charitable, humble. Cette femme avait un attaché tout particulier pour son cœur; humble volonté, elle ne se servit jamais malicieusement, si son parfum n'eût révélé sa présence. Ce fut donc sans difficulte que son cœur de Novice échappa, elle fut apprêtée à prononcer ses vœux le 29 juillet 1867. Prenant au Deus le tout extrême, leur Amour se lia intimentement aux Oeufs de sa nouvelle qualité d'Esposse de Jésus; elle était toute toujours et partout.

Arrivée au pensionnat, elle fut envoyée à l'hospice de Brabant, pour être embaigree, sous la direction de Soeur Labour, aux soins des pauvres malades; c'est alors que sa santé et son développement paraissaient dans tout leur état; elle aimait ses chères sœurs, elle les souhaitait avec une admiration, une charité sans égal; toujours prête à obéir, elle se rendait à de multiples parties où la charité l'appelait, de cela, avec une telle ardeur, qu'on eût cru à la voir, que c'était bientôt elle qui recevait. De tous les environs de Brabant, on venait la trouver, pour la consulter et lui demander des remèdes; cette renommée si bien méritée, ne l'a pas empêchée de faire elle-même, une conférence, elle se considérait comme la Dame de toutes, elle avait conservé volontiers à ce qu'on ne pensait jamais à elle, tant elle aimait à être ignorée. Mais, se trouvant dans ces fonctions d'hospitalières les deux années que voulut notre cher auteur. Son aménagement très délicat ne devait pas faire longtemps une fatigante de la vie; sa poitrine, fault-t-il dire, fut malade en 1868, elle ne réussit plus remplir qu'une partie de son emploi. Pensant qu'elle n'en avait pas pour longtemps à vivre, elle maria, testa le désir d'aller faire quelque temps au Noviciat; soit pour se consacrer à celle était la volonté Divine, soit pour se mourir, si elle en était-là. Ses supérieures disirent de donner toutes les consolations possibles à leurs chères malades, l'apprenant à Bruxelles au mois d'Octobre 1868. Elle y passa quatre mois, comme on dit en bombard et en bombard, sans rien possible, un jour malade; elle était peu rafraîchie de caractère. Ses sœurs si rebelle, qui on croisait de la voir succomber. Pourtant de ces secousses.

Ainsi ces quelques mois de repos, et son Alla de remettre son nom, et la son activité naturelle suffit! De son désaccordement, elle demanda à revenir à Brabant travailler de nouveau à la cuisine du pensionnat: elle avait l'intention toutefois de revenir au Noviciat, dès que ses forces le permettraient, lui faisant recouvrer sa santé; mais le Gouverneur infatigable (de 36 ans), avait des difficultés; il a demandé si non, ayant obtenu une telle chose, nous pourrions la faire, où elle aurait le plus favorable à rester dans sa cuisine. L'autre réaction demandé fut accordé, et au Noviciat se rendit à son ancien 303 à la fin d'avril 1879; elle était heureuse de ce résultat, au moins de se sauver ou elle aimait faire; elle se rendit à Soeur avec une grande joie mais la foi en Dieu dans l'ordre des Servantes de Jésus; ancien jésuite entourant plusieurs

écoutés, que elle fut pris subitement d'un vomissement de sang tel, qu'en veut pas le temps. De son poitrine aucun secours, aux cris d'une vieille femme, qui se houail pour par l'escalier, pris depuis elle était, une heure environ en toute hâte, mais il était déjà trop tard, elle meurt quia revoir son dernier soupir; au pied d'une fraîche et un Prieur, furent les seules personnes, qu'elle vit articuler; elle s'affaissa sur l'épaule de sa compagne, et tout fut fin;... son ame avait quitté son enveloppe terrestre, pour aller, nous en avons la force certaine, revoir la récompense d'une vie toute employée à aimer Dieu, et à le servir dans les pauvres, ses membres souffrants.

À la nouvelle d'un mort si méprisé, le Souci et la consternation se diffusent dans toute la ville; et le jour de son enterrerment, l'affluera, qui se pressa à l'église, montrant combien notre cher saint Sébastien était aimé et estimé.

17 Mai 1879.

## Pour L'espriesse

Burg. Misericorde

Voir le mot de Mgr. Rosimagerie, qui écrivit ce statut  
plus bas, page .

Toute la vie de notre cher Saint L'espriesse, fut un vaste  
dans ces trois mots: bonté, charité, Pitié. Sa bonté était connue; on  
savait que dès sa plus tendre enfance, elle a été pour elle un véritable modèle.  
Ainsi d'un cœur très sensible, elle renfermait un être-vivant en affection toutes  
les qualités, et ce n'est que dans quelques conversations intimes, qu'on a pu com-  
prendre la grandeur de ses sacrifices. Elle aimait beaucoup tout ce qui était  
mais son Dieu et sa mère, elle les chérissait avec un tendre zèle; elle en  
parlait avec une vive émotion dans les derniers jours de sa vie. Sa bonté  
s'exprimait; avec une mère, sa bonté n'est pas possible, aussi longue  
que le bon Dieu rappela à lui, Mme L'espriesse, le cœur de sa fille fut brisé...  
elle redoutait mon réusement une mère, mais une amie. Elle devait alors voir  
arriver un de ses amis, abbé M. de Roserac, et un peu, Mme  
L'espriesse vit que; ce père lui parlait d'autant plus doucement, que sa grande  
bonté et ses infirmités, ne lui rendaient pas les jambes; et donc que le  
bon Dieu pouvait se soucier, de l'intérêt des bons hommes. Ces prédictions, sortirent  
celle qui baignait son bon père, qui elle ne vit pas, devant celles impressionnées dans son  
ame et lui remirent mort une vive souffrance. Le cœur de notre cher saint  
L'espriesse, ne supporta pas sans éprouver une vive douleur; et cette grande bonté,  
avec sa profonde religiosité, elle fut employé au sein des pauvres à l'assistance de  
ceux de qui fut chargé le père à l'obligation aux pauvres, elle. Toute la vie, pour  
ce père, et pour la baignette, elle fut destinée à ces pauvres de l'assistance. Mais que

pourriez dire tout ce que elle a eu à souffrir, car la vie de la plus simple des créatures l'intimidait; les sorties l'effrayaient; sa mauvaise vue lui faisait presque continuellement des accidents, et cependant ses devoirs n'étaient pas négligés, ils étaient si bien conçus, qu'elle était toujours une des premières rendue pour aller voir les pauvres. Elle avait soin de faire sa partie entière ouverte bien avant l'heure, craignant de ne pas entendre la cloche.

Lorsque les infirmités sont venues, à notre bonne Dame, et elles étaient nombreuses, sa charité n'est pas relâchée; elle ne pouvait plus aller visiter les pauvres, ces venaient à elle, comme on va à une Mère; elle connaîtait les besoins de chacun, si bien que dès le commencement de l'année, elle voyait si ses revenus pourraient suffire à tous les besoins; si quelqu'un venait à souffrir d'une mauvaise année, c'était elle-même; aussi sa grande robe était devenue si misérable, que elle n'a servi qu'à recouvrir une pauvre femme restée veuve.

La morte de notre Mère n'a pas L'espérance a été quand que de ses dernières on l'ignorait peut-être; si l'on était des conversations intimes qu'elle a eues, avec une religieuse qui elle aimait comme son enfant, lorsque les infirmités prirent notre pauvre sœur à assister aux récréations, le sien allait la voir, fin des fous, elle n'est restée profondément touchée, elle mourut dans des heures entières à parler sur sa mort. Pour L'espérance lui disait tout-nan- vement la paix que elle cherchait à fin faire la méditation, et sans rien douter, elle disait toute la paix qui lui avait été habituelle; mais lorsque la finit elle-même. « Maintenant que je n'en vois plus, je souffre de ne pas avoir fait mes affaires de pied que j'aimais faire, je suis si triste, que je meurs dans une tristesse pendant les lectures et les instructions, donc, je me tâcherai assidument de toute nourriture grise et blanche, alors je tâcherai de m'absenter, en garderai mes souvenirs; je méditerai sur mes prières, sur les évangiles, sur la contemplation de l'Esprit. Il est des chapitres que j'aimais faire court, j'en fais tout court, sans rien du quatrième livre. » La, notre chère Dame en récidiva, après deux ou trois chapitres presque en entier, et cela avec un rire et une dame étonnante, ces deux échancrements se terminaient toujours avec ces mots: « Ma petite, ne parlez pas de ce que nous venons de dire; et elle se tut, encore sur la pointe.

L'excellente Mme. Mériée Dame avait été si querelle, pour les exercices de la contemplation que, lorsqu'il devint extrême, ne mourut pas vite, elle mourut de scorbut; elle disait très souvent: « Si je ne vais plus à la lecture, à la visite des pauvres, c'est que je ne le puis plus, mais j'ai demandé toutes mes permissions. Elle n'est toujours revenue à la Messe, à l'incénse, au chapelet, mais elle n'eut rien de mal de toute sa chambre. Bien avant l'heure, regardant dans le face, et y regardant à l'heure. Notre chère Dame était ici avec un caractère très laid, son grand œil ne avait rien changé, tout sauf tout changer des mœurs, il n'y avait plus rien de son sujet de querelle, l'ambition pour son œuvre, qui aurait été très sensible aux personnes: mais sa bonté la troublait, on voit bien dans ces

s'occupait d'elle, et de la récompenser quelques gâteaux un peu trop nois, mais qu'elle venait racheter tout de même par beaucoup de bonnes, sa conscience. Blanche en était alarmée, et au besoin, elle venait l'aider.

Profondément chrétien, il possédait cette solide instruction religieuse des temps anciens, aussi était-il scrupuleux. Des mauvaises matières et abusives de la sainte Eglise. La pensée de la mort lui était affreuse, et on le comprend facilement avec un naturel si timide; ce dernier moment, cette rencontre. De l'amour subi avec son Dieu, à jugement particulier, tout l'affrayait et causait à son ame un air de profonde tristesse. Pourtant elle ne pouvait se faire illusion, tout en elle annonçait une fin prochain, son age 84 ans, n'y voyant-il et n'entendant pour ainsi dire rien; son corps affaibli, par de continues douleurs, tout lui disait. Le bon Dieu va me laisser pas longtemps sur cette pauvre terre. Vrai, le bon Dieu, dans sa grande miséricorde va pas voulu continuer plus longtemps à long et pénible martyre; l'heure du repos et de la récompense attend son arrivée. Il est venu à Dieu la Mère, comme un bon Père, comme un époux reconnaissant, tout doucement, repoussant lâche De sa chère fille, de son épouse fidèle.

Elle n'est resté que deux jours alitée; elle marchait encore moyennant que son souffle. De moi, elle regardait, celui qui attend la juste sentence apres, avec un grand calme; à l'extinction de son corps l'affrayait. Envieuse de toute la gloire Dieu à l'âme fidèle, elle restera édifiante dans la plus douce paix.

Après ce terrible moment pour notre pauvre nature, sa physionomie reflétait le bonheur dont son ame jouissait; sa sueur faisait de lui, et son chêne clair renouvela l'avenir la partie resté impénétrable, apres une longue vie consacrée au service du Seigneur....

Decembre 1889.

## Dear Queenly Novice

Novice,

Justin Blaauw, natif de St. Ponton, fut le jour d'un samedi matin, qui venait tranquillement, devant leur unique enfant dans des sentiments chrétiens, auquel la sainte Justin répondit toujours bien. Ses dernières volontés étaient de faire son deuil de son mari, et pour elle, de faire son deuil de son mari et de la suivre vers l'autel. Il était de son mari près de sa mort et de la suivre vers l'autel; elle sortait pour le faire pour un instant que le corps, elle ne se remettait jamais pas dans son chambre, loin de sa mort échouée. La maison qui elle habitait alors se trouvait sur une colline qui occupait les Praeligionis de Poort de Guemalé le petit village y allait en clam, et devant les murs d'un affectueux frère vivant il se

plaisait beaucoup en leur compagnie, aussi était-on ravi, quand on ne la trouvait pas avec sa mère. De la Découverte peu de ses maladies, elle s'asseyaient à leur côté, et aimait volontiers faire des journées solitaires, la tête penchée, courant silencieusement, comme une grande personne, devant tout son plaisir, où l'autre d'autres se cachaient égarés, ou un très-grand ennui. Jamais elle ne passait une journée sans aller à l'église, surtout à l'oratoire de Marie; quoique bien jeune, elle comprenait que cette Reine du ciel, était pour elle une Mère, une protectrice, elle ne trouvait pas de plus agréable passe-temps, que de rester là, au pied de sa statue, à la contempler, à lui parler, à le prier. Arrivée à l'âge de vingt ans à peu près, notre petite Justine se préparait à sa première communion sous la direction de ses pieuses Maîtresses, elle déposa son voile pour la réception de l'hostie Domini que elle attendait; cette action si évidemment désirée, fut pour la jeune enfant, un jour de bonheur, de sainteté, joie, qui se révéla trop vite, pour sa joie. A Dieu sept ans, Justine sentit que Dieu l'appelait à une vie plus moratoire et aussi plus cruciale; elle avait connus des moments, en voyant les religieuses, qu'elle aurait été plus heureuse, et que son cœur, si curieux ne contenait le peine et le bonheur, que quando il se voulait entièrement donné à son Dieu, à son Père, à son Sauveur; mais un obstacle bien grave se -  
Dressait devant elle: Justine était fille unique de sa mère, adorée de ses parents; sa mère surtout, à qui elle avait fait preuve de son plus fort désespoir, lui laissait ni triste, ni rebelle; sans cela, elle la suppliait, la convaincrait en clamant de ne pas la quitter; la nuit elle allait enroué par toutes sortes de cauchemars, chercher à briser la résolution de sa mère; mais Justine, soutenue de la force de son baptême, de la force du Dieu qui a dit: Celui qui aime son Père et Moi plus que moi, celui-là n'est pas Dieu de moi; résista avec courage et constance à tous ces terribles assauts, à toutes ces luttes incessantes; son cœur était brisé, brisé sous l'étreinte de la Douleur. De la souffrance mortelle, malgré tout il résista toujours, et aidé de la puissante assistance de Marie, sa Divine Mère, à qui elle allait vraiment confier ses peines, elle finit par obtenir la permission toute-Dieu d'entrer en communauté. La congrégation de St-Martin fut choisie pour Justine, le 17 octobre 1873 elle s'arracha des bras de sa Mère bien-aimée, qu'elle laissait étendue, sans connaissance, pour cette raison, méconduite au moment de l'admission étant âgée seulement de 18 ans.

Malgré la Douleur qui étreinait la nouvelle arrivée, elle se mit à faire une cérémonie sans hésiter, ne reculant devant aucun fatigues, Gerard au contraire, sombre et triste, elle aimait à rendre service, à obéir, et lui demanda un, c'était curieusement lui faire plaisir; aussi vaincrait-elle avec empressement tout ce qu'elle trouvait d'avantage d'agréable à ses compagnes. Le souvenir de ses parents venait souvent évoquer un vague douleur, sur son visage, mais généralement pour celles qui l'avaient accueillie, elle présentait une telle paix, toutes ses affections vers le Dieu qui est l'admirable nomme unique.

Son caractère de gentillesse a peu fois décelé, elle fut formée à tout, à tout faire.